cahiers du CINEMA

242/243.

Quelles sont nos tâches sur le front culturel ?

Groupe Lou Sin :

Combattons le révisionnisme dans la culture.

Avignon 72 :

Débat sur *En renvoyant le dieu de la peste.*

Débat sur *Soyons tout.*

Entretien avec Serge Le Péron.

12 francs.

Sommaire

N° 242-243, novembre-décembre 1972, janvier 1973



Le sommaire de ce numéro comporte des modifications de deux types :
1) Jacques Doniol-Valcroze, Pierre Kast et Jacques Rivette ne participant plus depuis plusieurs années à la rédaction de la revue, il a été décidé, en accord avec eux, de mettre un terme à la fiction d'un « Comité de rédaction » qui n'avait plus aucune fonction réelle depuis le règlement du conflit avec les Editions Filipacchi.
2) L'organisation de la revue a été remaniée : intervention de nouveaux collaborateurs, suppression de la fonction de rédaction en chef. Ces remaniements sur le plan organisationnel sont en rapport direct avec les transformations idéologiques et politiques exposées dans la plate-forme. Ils ont principalement pour objectif de faire fonctionner la revue de façon à la fois plus *démocratique* et plus *centralisée.*

Rédaction : Jacques Aumont, Pierre Baudry, Pascal Bonitzer, Jean-Louis Comolli, Serge Daney, Pascal Kané, Jean Narboni, Jean-Pierre Oudart, Philippe Pakradouni, Sylvie Pierre, Serge Toubiana. *Administration :* Jacques Aumont, Claude Bourdin. Les manuscrits ne sont pas rendus.

Revue mensuelle de Cinéma.

13, rue des Petits-Champs, Paris-1er - Administration-Abonnements, rédaction : 742-37-07. Mise en page et fabrication : Daniel et Cie.



Les numéros suivants sont disponibles :

Ancienne série (5 F) : 108 - 110 - 112 - 113 - 116 - 117 - 124 - 125 - 127 - 129 - 136 - 141 - 142 - 146 à 149 - 152 à 156 - 158 - 159.

Nouvelle série (6 F) 177 - 187 à 196 - 198 - 199 - 202 à 206 - 208 à 219 - 222 à 225 - 228 à 239.

Numéros spéclaux (12 F) : 207 (Dreyer) - 220/221 (Russie Années Vingt) - 226/227 (Eisenstein).

Port : Pour la France, 0,10 F par numéro ; pour l'étranger, 0,50 F. Les commandes sont servies dès réception des chèques, chèques postaux ou mandats aux **CAHIERS DU CINEMA, 13, rue des Petits-Champs, Paris-1er (Tél. 742-37-07).** C.C.P. 7890-76 PARIS.
Les anciens numéros sont également en vente à **la Librairie du Minotaure, 2, rue des Beaux-Arts, Paris-6e** (033-73-02).

Commandes groupées Les remises suivantes sont applicables aux commandes groupées :
10 % pour plus de 5 numéros
25 % pour plus de 15 numéros
50 % pour plus de 25 numéros
(ces remises ne s'appliquent pas aux frais de port).

Numéros épulsés J. AGUETTAZ, 96, rue de la Convention, Paris-15e. Tél. : 532-33-37, **vend** collection complète n° 1 à 191. Nombreux numéros disponibles en double.
Maurice IMBERT, Résidence Val de l'Yerres, Bât. B, 77-COMBS-LA-VILLE, **recherche** le n° 138.

Offre spéciale Nous offrons à nos lecteurs la collection complète des 24 numéros dans lesquels ont paru les textes d'Eisenstein (nos 208 à 211, 213 à 227 et 231 à 235) au prix spécial de **66 francs.** (Offre valable dans la limite des exemplaires disponibles.)



Tarifs d'abonnement Pour **20 numéros :** tarif spécial :
115 F (France, au lieu de 126 F) ;
132 F (Etranger, au lieu de 150 F) ;
et 95 (France) — 110 F (Etranger), pour les libraires, étudiants, membres de ciné-clubs.

Tarif normal :
pour 10 numéros : 63 F (France) — 75 F ($ 15) (Etranger)
et 55 F (France) — 66 F ($ 13) (Etranger), pour les libraires, étudiants, membres des ciné-clubs.

Abonnement de soutien : 100 F.
Les abonnements sont enregistrés dès réception de votre règlement par chèque postal, chèque bancaire, mandat à l'ordre des Editions de l'Etoile, 13, rue des Petits-Champs, Paris-1er. Tél. : 742-37-07. C.C.P. : 7890-76 Paris.

Quelles sont nos tâches sur le front culturel ?

Projet de plate-forme.

La plate-forme que nous proposons ici — et soumettons à la critique la plus large — a été élaborée par un groupe de camarades de la rédaction décidés à renverser la domination de la ligne révisionniste dans la revue. Depuis un an, ce renversement était préparé par le renforcement de la ligne marxiste-léniniste, tant sur le plan du contenu des textes que sur celui de la pratique d'intervention de la revue. Mais ce processus de renforcement, qui n'allait pas sans luttes, en était, avec l'aggravation des contradictions, arrivé à un point de blocage. Il est alors apparu nécessaire d'opérer un saut qualitatif : de faire en sorte que la ligne marxiste-léniniste, jusqu'alors dominée, devienne dominante. En fait, la plate-forme a été l'instrument de cette transformation : la lutte entre les deux lignes s'est accélérée et concentrée d'abord durant l'élaboration du texte — des points de divergence s'étant manifestés dans le groupe des éléments avancés — puis durant la phase de discussion du texte avec l'ensemble des rédacteurs de la revue. (Il nous paraît inutile d'entrer dans le détail de ces discussions, l'élément essentiel, sur lequel s'est centrée la lutte idéologique, étant clairement indiqué dans la première partie de la plate-forme.) Cette lutte a conduit à l'unité, sur la base du ralliement sans compromis des rédacteurs aux positions de la plate-forme. Il est clair que cette unité devra être vérifiée dans la pratique, dans l'application concrète du programme de travail.

Depuis quelques années, l'essor du mouvement de masse en France[1], lié sur le plan international au développement des luttes révolutionnaires et au recul de l'impérialisme, tend à modifier le rapport de forces, jusqu'alors très largement favorable à la bourgeoisie et aux couches sociales corrompues par elle et mises à son service.

Ceci se traduit, sur le plan idéologique, par une progression du marxisme-léninisme — et de son expression la plus avancée pour notre époque : la pensée-mao-tsétoung — dans la lutte qu'il mène contre l'idéologie bourgeoise dominante, et notamment contre la forme que prend cette idéologie pour tromper directement les masses : le révisionnisme. La répercussion de cette avancée du marxisme-léninisme a été, en particulier, importante sur des couches de plus en plus larges de l'« intelligentsia » ; tirant les leçons, entre autres, du mouvement de masse de mai 1968, des intellectuels de plus en plus nombreux se placent activement sur des positions de lutte contre l'idéo-

1. Par *masses*, nous entendons le prolétariat et ses alliés potentiels dans les diverses couches de la petite-bourgeoisie.

logie bourgeoise, contre le révisionnisme, dans le domaine de leurs pratiques propres.

Cette lutte n'a pas manqué, bien qu'avec un certain décalage, de toucher les revues de critique littéraire, cinématographique, artistique, champ où commencent à s'affirmer, depuis deux ans environ, la rupture avec les positions révisionnistes, et le désir de s'aligner sur des positions prolétariennes véritables. Toutefois, cette évolution positive ne s'est pas réalisée en droite ligne : elle a suscité, ou renforcé, des contre-courants qui, sous couleur de « lutte contre le révisionnisme » et de référence au « maoïsme », incarnent le développement d'idées anarchistes, anticommunistes[2]. En outre, cette transformation s'est jusqu'à aujourd'hui très largement cantonnée dans le domaine de la théorie, sans s'articuler à une pratique nouvelle.

Cette situation a été particulièrement caractéristique des *Cahiers* : d'une part, une transformation lente, mais positive ; d'autre part, le maintien d'une coupure quasi complète de la pratique, des luttes effectivement menées sur le front culturel. De sorte que finalement, cette transformation intra muros s'avérait incapable de déboucher sur un renversement de la position de classe de la revue. En d'autres termes : l'absence d'une modification de la situation d'intellectuels d'origine petite-bourgeoise, placés en marge des luttes, a permis la conservation de l'idéologie caractéristique de cette couche sociale (subjectivisme — sous sa forme théoriciste —, individualisme, etc.), et, en dernière analyse, de la domination du révisionnisme.

Un élément décisif est intervenu ces derniers temps, qui, agissant sur les contradictions internes à la revue, a accentué la nécessité d'une rupture : la prise de contact, soit dans le cadre du « Groupe Lou Sin », soit, de façon plus décisive encore, au cours du stage d'Avignon, avec des militants politiques et avec une pratique d'intervention concrète, différente de nos « interventions » antérieures (sur ce point, voir le compte rendu du stage d'Avignon dans notre n° 241).

D'où une situation ambiguë, qu'il fallait à tout prix dénouer, et que reflète bien le dernier numéro[3] : malgré ses aspects positifs, ce numéro reste dans l'ensemble sur les anciennes positions car, non seulement il ne rompt pas avec le processus de production antérieur — production d'articles théoriques sans base de référence concrète, sans articulation politique et organisationnelle à des luttes — mais surtout il ne propose aucun objectif, ne débouche sur aucune action concrète.

La présente plate-forme (qui ne tombe pas du ciel, mais est le produit de la transformation qu'on a évoquée) vise non à une « nouvelle » rupture intra-théorique, mais à une transformation radicale de notre conception du rapport entre théorie et pratique. L'objectif, et aussi l'enjeu, est clair pour nous désormais : il est de mettre la revue au service de l'ensemble des camarades qui interviennent, en rapport direct avec les masses, sur le front culturel. Et donc de liquider définitivement l'objectif ancien qui était de cultiver l'art de la critique cinématographique au profit de la *gens* intellectuelle française, voire internationale. *Gens*, c'est-à-dire bons bourgeois, mais cultivés, prêts à payer de quelques efforts (et de quelques concessions à l'« extrême gauche ») le privilège de se situer dans le sillage immédiat de « la réflexion la plus avancée en matière de... »

Ce texte n'est qu'un projet, que nous soumettons à la discussion et à la critique la plus large possibles. Critique opérée sur la base de l'expérience pratique des camarades et de leurs besoins actuels, et qui jouera un rôle absolument décisif dans l'évolution ultérieure de la revue. Car il ne suffit pas de rompre en paroles. Le plus dur reste à faire, mais l'essentiel est que la direction soit tracée, au moins dans ses grandes lignes, et que les contacts se développent, bref, que les *Cahiers* en finissent avec leur « splendide isolement ».

22 novembre 1972.

2. On sait que le P. «C.» F. a pour tactique de se référer constamment à l'anti-communisme. Cependant il a parfois beau jeu de s'en prendre à ce qui constitue son sous-produit, le sous-produit du révisionnisme : le gauchisme (anarchisme, trotskisme). Aussi, pour éviter tout amalgame et toute confusion, est-il nécessaire pour nous de nous démarquer de ces courants également erronés. Nous reviendrons sur cette question importante dans un prochain numéro.

3. Ce numéro (n° 241) comporte un ensemble de textes qui n'est en fait qu'une juxtaposition : à côté d'une analyse critique de notre pratique de « diffusion » et d'un compte rendu du stage d'Avignon qui marquent une étape importante dans la transformation de la revue (appelant fortement la nécessité d'interventions extérieures, et d'un changement de notre conception du rapport théorie/pratique), on y trouve *en effet* :
— la « suite » d'un travail sur « Technique et idéologie », travail important, mais qui, par la fragmentation de sa publication, tend à perdre peu à peu sa force d'*intervention* pour devenir une réflexion à la limite purement théorique ;
— un article sur deux films politiques italiens, principalement juste quant à sa visée et à son contenu, mais trouvant sa nécessité en lui-même davantage que dans son enjeu réel, et ne sortant donc pas, finalement, du cadre de la « critique de films » ;
— un travail, approfondi mais de type académique (sous sa forme structuralo-freudienne), sur *Intolerance*, qui n'est susceptible d'aucun effet productif aujourd'hui ;
— le découpage d'un film de Straub, publié sans présentation ni justification d'aucune sorte, en raison même d'une incapacité à marquer clairement notre position par rapport à ce film, et à l'« avant-garde » en général.
— enfin, ce numéro était « introduit » par un faux éditorial, demandant aux « lecteurs » un *engagement clair*... mais sur des bases qui ne le sont guère.

Principes directeurs.

1.

Le travail des *Cahiers* jusqu'à maintenant a été dominé par l'empirisme et l'éclectisme ; ceci s'est traduit, non seulement par l'absence d'un plan de travail réel, mais aussi par le manque de principes directeurs : à part quelques affirmations de caractère général, concernant l'alignement de la revue sur des positions marxistes-léninistes et le recours au matérialisme historique et au matérialisme dialectique, nous n'avons à aucun moment défini réellement ce que cela signifiait. Autrement dit, nous avons « omis » de poser cette question déterminante : que signifie, pour une revue de cinéma, le fait de mettre la politique prolétarienne au poste de commandement ? C'est-à-dire la question du rôle et de la place des *Cahiers* dans la lutte de classes actuelle ; question qui a bien été posée parfois, mais en creux, ou de façon fragmentaire, comme si on avait eu peur de la poser carrément, peur de mesurer ce qu'avait apporté l'évolution des *Cahiers*, peur de voir si cet alignement sur des positions marxistes-léninistes avait produit — ou seulement commencé à produire — une transformation du travail de la revue.

Que l'empirisme ait dominé notre pratique n'est pas le fait du hasard : l'absence de principes clairement définis cache toujours l'application de principes erronés — ceci en relation avec la lutte de classes à l'intérieur même de la revue. Pour les éléments les plus droitiers, il était facile de « digérer » la référence au marxisme-léninisme, pourvu que tout continue comme avant. Les anti-marxistes ne répugnent pas à se déclarer anti-révisionnistes, pourvu qu'ils continuent à occuper une position dominante. Et pour cela, il suffit d'entretenir la confusion, de se fonder sur la routine, sur le style de travail ultra-libéral caractéristique depuis toujours des *Cahiers*, pour éviter d'aborder de front les problèmes nouveaux qui auraient dû surgir.

La question se pose plutôt en ce qui concerne les éléments les plus avancés politiquement et idéologiquement : que les principes les plus élémentaires n'aient pas été exposés — et encore moins appliqués, malgré, il est vrai, un début de transformation dans ce sens — sous leur impulsion, cela fait problème. Etait-ce par ignorance ? Nous ne le pensons pas. Leur attitude était plutôt du style : « Nous savons bien, mais... », ou « Il va de soi que cela devrait être ainsi, mais... » ; il leur a donc fallu se rendre compte que ce qui apparaissait le plus simple était en fait le plus compliqué, et qu'une revue ne passe pas du jour au lendemain, et sur la base d'injonctions purement volontaristes, d'une position de classe à une autre. Le couple volontarisme/défaitisme a joué à plein, et, le subjectivisme continuant ainsi à dominer les éléments les plus avancés, la ligne droitière a pu maintenir, voire consolider, ses positions.

En fait il apparaît maintenant que le subjectivisme, y compris dans ses manifestations les plus évidentes au niveau des relations personnelles entre les membres de la rédaction, ressortissait d'un état d'esprit sectaire et particulariste se ramenant finalement à la question du perfectionnement individuel. Les contradictions étaient saisies unilatéralement dans leur aspect interne, avec comme objectif « en soi » le perfectionnement individuel (on en était à mesurer la progression de tel ou tel élément droitier, en espérant sans doute un émoussement des contradictions internes à la rédaction) — ou, plus subtilement, *le perfectionnement de la revue.*

Poser comme objectif en soi et principal, le perfectionnement de la revue, sa « m.-l.-isation », ne pouvait aboutir qu'à la consolidation de la ligne révisionniste. Le seul moyen de résoudre les contradictions internes dans un sens prolétarien était (est) de les saisir comme reflet de contradictions existant dans la société dans son ensemble. En d'autres termes, la question est bel et bien celle de la place de la revue dans la lutte de classes actuelle.

C'est à partir de la définition de cette place, et de la détermination des objectifs des *Cahiers* (donc *en fonction du rapport que les* Cahiers *entretiennent avec l'extérieur)* qu'il était, et qu'il est actuellement possible d'avancer dans la résolution de ces contradictions internes.

Il s'en faut de beaucoup que mettre la politique au poste de commandement se réduise à juger les films d'un point de vue politique. Dans notre cas, cela signifie avant tout : considérer l'utilité des *Cahiers* dans les luttes actuelles sur le front culturel ; envisager le problème de l'utilitarisme révolutionnaire, non plus seulement à propos des objets culturels (interrogation sur le Groupe Dziga-Vertov, par exemple), mais de la revue elle-même : qui sert-elle, et comment ?

Nombre de camarades ont depuis longtemps insisté sur l'intellectualisme de la revue, son manque de lisibilité, sa coupure d'avec la réalité, impliquant que l'évolution des *Cahiers* était le fait d'intellectuels en chambre, se livrant entre quatre murs à une ratiocination permanente et sans intérêt. Bien que, le plus souvent, ces critiques proviennent d'un point de vue droitier et populiste, elles n'en mettent pas moins le doigt sur un symptôme — l'intellectualisme — renvoyant à la maladie — le révisionnisme. L'esprit de perfectionnement individuel qui fondait l'intellectualisme des *Cahiers* (sous la forme spécifique de l'esprit de « recherche avancée ») était la manifestation évidente d'une conception bourgeoise, élitaire, de la politique. Conception qui a pu paraître se renverser lors de la mise en avant de la « lutte idéologique » contre d'autres revues, mais d'une lutte idéologique vide de contenu, et surtout vide d'effets, dans la mesure où elle restait coupée de la lutte des masses.

Aussi est-il nécessaire de faire le point, de définir les principes généraux qui doivent guider notre travail, afin de corriger les erreurs de notre pratique passée, en en consolidant les acquis (nous reviendrons sur la question de ces acquis : bien que le révisionnisme n'ait en fait pas cessé d'être dominant dans la revue, une lutte a été engagée contre lui, qui a produit des effets nettement positifs).

2.

Le principe premier est de se conformer à l'esprit de parti et à la politique de parti. Ce qui signifie qu'il n'y a pas de ligne culturelle en dehors d'une ligne politique, que la ligne culturelle est l'application, sur un front spécifique, de la ligne politique générale.

La question se pose évidemment de l'absence d'un parti révolutionnaire à l'heure actuelle ; nous sommes à l'étape de sa fondation, à un moment où le mouvement marxiste-léniniste doit élaborer un vrai programme de lutte révolutionnaire. Ayant conscience de ce problème, mais considérant qu'aucune organisation ne s'est encore dégagée au niveau national, au service de laquelle nous pourrions nous mettre, nous avions adopté l'attitude que nous pensons la plus juste : celle qui consiste à définir nous-mêmes un embryon de ligne politique générale susceptible de guider notre action. Mais nous avons commis l'erreur de définir cet embryon de ligne de façon encore très dogmatique, à partir d'une base théorique non reliée à une pratique.

Ceci est nettement lisible dès l'*Intervention 1* (« Politique et lutte idéologique de classe », *Cahiers* n° 234-235), et encore plus dans l'*Intervention 2 (Cahiers* n° 236-237), dans laquelle la démarcation d'avec le révisionnisme et le dégagement d'éléments généraux sont opérés de façon purement livresque, en référence aux écrits de Lénine. L'affirmation dogmatique d'un changement de ligne politique des *Cahiers*, affirmation ne s'appuyant sur aucune modification fondamentale de la pratique de la revue, n'a entamé en rien la position dominante du révisionnisme : les textes en question se juxtaposaient dans

la revue avec des textes perpétuant le travail sur la ligne antérieure — malgré quelques tentatives de transformation, d'ailleurs liées à la collaboration avec des camarades extérieurs à la rédaction (notamment les textes signés du « Groupe Lou Sin d'intervention idéologique »).

Ces textes découlaient non seulement d'une conception erronée du rapport théorie/pratique, mais également d'une analyse unilatérale du révisionnisme. L'aspect essentiel qui en était relevé, c'était la trahison des principes du marxisme-léninisme : or, il ne s'agit là que de son expression théorique. Ce qu'il faut saisir, c'est le point de démarcation fondamental entre marxistes-léninistes et révisionnistes, *déterminé à partir du rôle objectif joué par ces derniers*. Ce point de démarcation, c'est *l'attitude envers les masses :* les réprimer ou se mettre à leur service pour diriger leurs luttes.

C'est pourquoi, avant d'en venir à la question principale, celle de la ligne politique et de son application dans le champ culturel (c'est-à-dire de la définition des objectifs de la revue), il est nécessaire de faire le point sur les principes de base qui doivent nous guider, principes considérablement développés par les camarades chinois, et qui tournent autour de cette question-clef, littéralement insupportable pour les révisionnistes : celle de l'attitude de la revue envers les masses (c'est-à-dire envers le prolétariat et ses alliés).

Bien entendu, cette question ne peut être envisagée non plus d'un point de vue purement abstrait ; il faut penser ses modalités concrètes en France en 1972, dans une situation où les masses continuent d'être dominées par l'idéologie bourgeoise, qui — par et dans l'école, les syndicats, les réseaux culturels et sociaux divers — réprime directement, ou dévie, les velléités de lutte et les aspirations prolétariennes. Situation difficile, mais dont la difficulté même nous a servi de prétexte à évacuer ce problème, en révisant le principe marxiste-léniniste de liaison aux masses. C'est donc à partir de la façon dont il a été évacué par nous que nous allons rappeler ce principe, avant d'affronter la question décisive de son application dans les conditions actuelles.

3.

a. La revue doit être un instrument de lutte de classes dans le domaine culturel.

La revue doit se mettre au service de la lutte du prolétariat et de ses alliés.

Ce principe directeur fondamental peut sembler « aller de soi », apparaître comme une affirmation banale. Toutefois, il faut se rendre à l'évidence : nombre de camarades n'avaient pas encore compris que les divers secteurs du journalisme — et la revue en fait partie ! — sont autant *d'instruments* de la lutte de classes, car la propagande qu'ils diffusent *influence*, directement ou indirectement, la pensée et l'état d'esprit des masses, et donc leur action. La lutte des idées, quand bien même elle semblerait se situer dans les nuages, provient principalement de la lutte des classes et agit en retour sur elle. A quel moment les membres des *Cahiers* ont-ils perçu réellement leur rapport effectif — car il a toujours existé, aussi isolée que la revue ait pu sembler être — avec la lutte de classes, ont-ils pensé réellement leur *responsabilité*, responsabilité constante dans chaque article, chaque ligne et chaque mot ? Il faut le reconnaître : nous n'avons jamais pris cette préoccupation comme ligne directrice et il s'agit là d'une erreur fondamentale.

Quelle doit être la tâche des journalistes révolutionnaires, à tous moments, y compris — nous y reviendrons — dans l'étape actuelle de construction du Parti ? Celle-ci : nous devons contribuer, dans la mesure de nos moyens, à l'éducation, sur le plan culturel, du prolétariat et de ses alliés, leur faire connaître leurs propres intérêts et tâches, les inciter sur ce front à la lutte pour leur propre émancipation (sans laquelle leur émancipation politique et

économique sera compromise, à court ou à long terme). Emancipation vis-à-vis de la culture bourgeoise dominante, permettant le développement d'une culture prolétarienne (sans destruction pas de construction, mais la destruction, pour être effective, doit porter en elle la construction). Il s'agit là d'un principe. Nous verrons dans la deuxième partie ce qui peut justifier son application concrète actuelle. Mais voyons comment la ligne révisionniste a pu nous éloigner constamment de cette tâche, et les divers moyens qu'elle a, dans ce but, employés :

— une conception « fataliste » du rapport de la revue à ses destinataires, sur le modèle : « les *Cahiers* s'adressent à leurs lecteurs, tels qu'ils en ont hérité à travers leurs multiples avatars ».

Certes, les lecteurs de la revue n'ont jamais été pensés par nous comme essence abstraite de « lecteur », au-dessus des classes, mais comme appartenant à une classe déterminée, la petite-bourgeoisie, et même à une fraction de cette classe, la petite-bourgeoisie intellectuelle progressiste, et même à une sous-fraction de cette fraction : la frange de la petite-bourgeoisie intellectuelle progressiste *capable de lire la revue* (ce que nous appelions « être ouvert aux recherches d'avant-garde, à un travail théorique matérialiste », etc.).

Le raisonnement que nous faisions était donc le suivant : les *Cahiers* sont sur des positions de classe prolétariennes, il s'agit donc d'amener « les lecteurs » à se ranger sur ces mêmes positions, sans qu'à aucun moment la pratique sociale (sinon sous la forme de la prétendue « pratique théorique »), et encore moins le prolétariat, intervienne dans ce procès de transformation : autrement dit, au prolétariat la lutte économique, et éventuellement son expression condensée la lutte politique, et à la petite-bourgeoisie intellectuelle progressiste la lutte idéologique.

Ce qui se dissimulait dans ce va-et-vient spéculaire entre la revue et ses lecteurs, c'était en fait le secret espoir de pouvoir continuer indéfiniment à travailler de la même façon « théoriciste », le prolétariat étant censé « se saisir » un jour des armes théoriques « indispensables à sa lutte idéologique », que nous étions, de notre côté, censés forger à son intention.

De plus, à l'intérieur même de cette problématique erronée, le résultat obtenu n'était pas celui que nous escomptions : loin de se transformer (parce que nous ne leur en donnions aucun moyen réel : que par exemple nous ne faisions aucune enquête auprès d'eux), les lecteurs en étaient réduits à s'efforcer de suivre l'évolution de la revue ou à l'abandonner — avec l'éventualité que de nouveaux lecteurs viennent « à la rencontre » des *Cahiers*, sur la base de son credo marxiste-léniniste. Bien que cette dernière attitude traduise d'une certaine façon un progrès (l'espoir d'une transformation du type de lecteurs), l'idée révisionniste d'une propagande intra-petite-bourgeoise subsistait, et même se renforçait : or à quoi sert une propagande, quand bien même son contenu serait juste, si elle est destinée à ne pas toucher la classe à laquelle elle s'adresse principalement ? A quoi sert, par exemple, une critique juste d'une émission de télévision, si 99,99 % des ouvriers qui la voient ne sont pas touchés par cette critique ?

Certes, il ne s'agit pas d'un problème simple à résoudre (voir une ébauche de réponse dans la 2e partie) dans la situation actuelle. Mais encore faut-il affronter ce problème déterminant et liquider la ligne révisionniste en la matière, soit sous sa forme patente « prendre les lecteurs comme ils sont », soit sous sa forme déguisée « l'essentiel est la « justesse » du contenu (« justesse » entre guillemets, car dans ce cas, comment déterminer, sinon de façon purement dogmatique, cette justesse ?), et non l'existence de lecteurs ».

— L'idée d'une absence de direction. Cette idée a imprégné très fortement les *Cahiers*, dans sa manifestation la plus évidente : l'ultra-démocratisme. Pourtant, il ne s'agit pas là du fond du problème. Dans la réalité, une revue est

obligatoirement soumise à la direction, autrement dit aux « restrictions », d'une classe déterminée. Il n'existe absolument pas de presse affranchie de toute direction — et sa concrétisation organisationnelle est un problème de classe : direction du prolétariat. Pas de place pour la bourgeoisie.

Certes, on peut et on doit permettre la libre confrontation dans la revue d'opinions différentes « dans l'espoir que ceux qui sont plus avancés *éduquent* ceux qui le sont moins, par des méthodes démocratiques de persuasion, et viennent à bout des idées arriérées ». Mais cela n'a rien à voir avec l'absence de direction et la liberté, pour les idées réactionnaires et révisionnistes, de s'exprimer.

Or de fait, en l'absence d'une orientation nettement définie, les *Cahiers* n'ont cessé d'être « un magasin d'opinions hétéroclites » où s'entassaient pêle-mêle les textes, sans même le moindre indice d'une lutte entre eux. Dans ce magasin, on pouvait reconnaître en majorité des opinions révisionnistes ou anarchisantes circulant librement à côté de tentatives d'analyses marxistes-léninistes.

Il est clair qu'à partir du moment où il y a place pour des idées bourgeoises, il n'y a, très vite, plus de place pour des idées prolétariennes, et ceci est en rapport direct avec le rôle de la revue, en rapport direct avec la question déterminante : quelle classe sert-elle ? Dans la société actuelle, comment pourrait-il y avoir de revue où se juxtaposeraient les opinions de classes différentes, revue qui serait de la sorte, elle, au-dessus des classes ? Pure illusion, illusion de l'objectivité que la bourgeoisie a intérêt à entretenir et le prolétariat à dénoncer.

Il est nécessaire sur ce plan — à partir de l'affirmation ouverte et concrétisée dans une ligne politique claire, que les *Cahiers* doivent être une revue au service de la lutte du prolétariat et de ses alliés — que nous liquidions le libéralisme et l'ultra-démocratisme, et les effets désastreux qu'ils ont produits jusqu'à présent.

— L'idée de « garder une certaine distance avec la réalité du moment ». Cette idée bourgeoise du « maintien de la distance » a eu tendance à se manifester aux *Cahiers*. Bien que l'on ne soit heureusement jamais allé jusqu'au bout de cette ligne, que la revue ait continué à intervenir concrètement dans les luttes et les problèmes du moment, l'idée s'est souvent manifestée chez certains d'entre nous que le meilleur moyen de se lier à la réalité était de s'en détacher, qu'il fallait en quelque sorte se lier à la « grande réalité », s'attaquer aux « grands » problèmes dans un travail à long terme (dont le prolétariat ne manquerait pas de s'apercevoir, dans un avenir indéterminé, qu'il avait toujours été à son « service »). Certes, cela partait d'une juste volonté de lutte contre l'empirisme, l'activisme désordonné et l'ouvriérisme encore dominants chez beaucoup de militants, mais la solution que nous apportions au problème réel *indiqué* aboutissait en droite ligne à une position dogmatique. En effet, la question n'est pas d'opposer métaphysiquement travail à long terme et interventions conjoncturelles, mais de lier constamment les deux. Il n'existe pas de « grands problèmes », ni de « grande réalité » : il n'existe que des problèmes posés par la réalité de la lutte des classes. Ces problèmes nécessitent des interventions précises (sur tel film, telle émission de télévision, etc.), mais celles-ci, pour ne pas être empiriques, doivent être sans cesse replacées dans un plan stratégique qu'elles contribuent à enrichir et à développer. Quant à ce plan stratégique, il ne saurait en aucun cas tomber du ciel ni être élaboré à partir de la pure nécessité d'une progression théorique, mais il doit constituer un corps de réponses cohérentes et organisées aux questions posées par les contradictions de classes — objectives — en développement.

En d'autres termes : il serait extrêmement grave d'abandonner les interventions conjoncturelles, car la conjoncture est le lieu privilégié, le point nodal

de la lutte politique — bien qu'il soit nécessaire de les intégrer dans la perspective de l'élaboration d'une ligne politique d'intervention à long terme dans le champ culturel.

Par ailleurs, il serait extrêmement grave de poursuivre des travaux tels *Silvia Scarlett* ou le découpage *d'Intolerance,* qui, sous prétexte de « faire état de problèmes théoriques qui ont un moindre rapport avec les luttes actuelles », participent d'une conception bourgeoise du monde, travaux que l'on pourrait placer dans la rubrique « Connaissances générales pour cinéphiles et « théoriciens » distingués ». Des travaux de ce type ne pourront être accomplis à l'avenir que dans la perspective clairement définie de contribuer à résoudre des problèmes du moment, qu'à la condition d'être articulés à des luttes et à des nécessités actuelles. C'est en quoi, bien que différents des interventions ponctuelles, ils ne seront plus du même type que ceux publiés jusqu'ici. Récapitulons :

La tâche des journalistes révolutionnaires est d'aider à l'éducation des masses, de leur faire connaître leurs propres intérêts et tâches, de les inciter à la lutte pour leur propre émancipation culturelle. Pour cela, nous devons faire tous les efforts nécessaires pour toucher ces masses, pour que la revue devienne, directement ou indirectement, accessible, et corresponde à leurs besoins.

La réalisation de cette tâche exige la mise en place d'une direction capable de définir une orientation générale. Cette orientation générale — plan stratégique à long terme de lutte dans le champ culturel — devra être élaborée en liaison constante avec les interventions conjoncturelles rendues nécessaires par le développement même de la lutte des classes, et appelées à se multiplier. De la sorte, chaque intervention particulière pourra être replacée dans une vision d'ensemble, un réel travail de systématisation pourra s'opérer, permettant de porter les luttes actuelles à un niveau supérieur.

b. La revue doit être un instrument de lutte idéologique.

L'idéologie prolétarienne se développe dans la lutte contre l'idéologie bourgeoise. La lutte idéologique constitue le mode de développement des idées nouvelles.

Ce principe a été relativement bien assimilé par les rédacteurs des *Cahiers*. Toutefois, une erreur grave a été commise, faute d'avoir clairement distingué deux problèmes et établi leurs liens.

Premier problème : la lutte sur le front culturel, partie intégrante de la lutte dans le domaine de l'idéologie. Lutte des masses, dirigées par une avant-garde capable de se lier constamment à elles. L'émancipation culturelle des masses sera le fait des masses elles-mêmes, et le rôle d'une revue comme les *Cahiers* doit être — dans son champ spécifique —, de contribuer à organiser et à diriger cette lutté par un travail d'éclaircissement, d'analyse, d'éducation et d'impulsions permanentes. La revue comme instrument de la lutte sur le front idéologique, culturel, c'est-à-dire comme base rouge dans l'offensive portée au sein des masses et prise en charge par les masses elles-mêmes contre la culture bourgeoise. Problème à poser dans la période actuelle de construction du parti, car il ne peut y avoir plusieurs avant-gardes, mais une seule : l'avant-garde politique, au service de laquelle les *Cahiers* devraient se mettre (voir deuxième partie).

Deuxième problème : la lutte idéologique proprement dite, au sein de la revue, ou contre d'autres revues ou écrits. Cette lutte est importante, mais il faut la préciser : elle ne porte pas en elle-même sa propre justification ni sa propre fin. La lutte contre telle ou telle revue « de » cinéma, contre la *Nouvelle Critique*, etc., n'a de sens et n'est importante que dans la mesure où ces revues prétendent être, à un titre ou à un autre, une « émanation populaire », « au service du peuple », et représentent en fait, *effectivement*,

de façon condensée et systématisée, une des diverses formes que l'idéologie bourgeoise prend pour duper les masses.

Que trouve-t-on notamment dans ces revues ? L'exposition d'une certaine *conception* du « travail » à faire dans le domaine culturel, une certaine ligne exprimant à l'état condensé l'action réelle de tel ou tel courant idéologique bourgeois.

Distinction donc entre :
— premier problème : la lutte sur le front culturel ;
— deuxième problème : la lutte entre deux conceptions de la lutte à mener sur le front culturel, entre deux lignes d'intervention sur ce front.

Le lien et le rapport entre les deux problèmes est facile à voir : la ligne commande l'intervention.

Prenons un exemple : il existe à l'heure actuelle une pratique culturelle effective du P.« C. »F., une mise en action, dans ce domaine, du révisionnisme qui fait partie, du côté de la bourgeoisie, du front culturel.

Mais il existe d'autre part une condensation, une théorisation de cette pratique effective, dans la *Nouvelle Critique* par exemple ou dans les écrits de Leroy, en un mot : une ligne qui revient à dire : « Voilà le type de pratique culturelle que nous devons avoir ».

Nous avons à lutter contre cette ligne — il s'agit de la lutte idéologique au sens strict — mais en l'articulant à l'action menée, sur la base de cette ligne, par le P.« C. »F. en matière culturelle, et en l'articulant à notre propre intervention concrète contre les pratiques révisionnistes.

Prenons un autre exemple : il existe au sein des *Cahiers* une lutte entre deux conceptions, deux lignes, ce dont nous parlons actuellement. Mais cette lutte ne flotte pas en l'air : elle a très précisément pour *enjeu* notre propre intervention sur le front culturel au sein des masses, et à leur service.

Il s'agit donc de relier à tous moments ces deux problèmes. Une telle démarche permettra seule de rompre avec un style de lutte menée au jour le jour (critique de tel article ou tel morceau d'article), de façon non prolongée et non systématique, et de préciser l'enjeu réel, bien que souvent déguisé, de ce type de combat.

Or, jusqu'à maintenant, nous n'avons pas été capables de bien saisir ce lien. Nous avons surtout considéré la lutte idéologique « pour elle-même », en vase clos, en accordant une importance démesurée au dernier article paru, au dernier livre à la mode, etc. La lutte idéologique que nous menions, quelle que soit l'importance de l'enjeu réel que nous lui attribuions et qu'elle avait effectivement, pouvait, par manque d'articulation entre les deux aspects ci-dessus mentionnés, prendre l'allure de querelles de clans à l'intérieur d'une même fraction de couche sociale, dont l'instabilité et l'individualisme sont bien connus.

Certes la question des alliances avec cette fraction et cette couche est importante, mais sur la base claire d'un alignement sur des positions prolétariennes, sur la base d'une action à mener en commun sur le front culturel, et non comme objectif en soi.

c. Les membres de la revue doivent appliquer la ligne de masse.

Deux principes doivent nous guider :

1. Nous devons nous acheminer dans la voie d'avoir un personnel dans un premier temps réduit, mais de meilleure qualité et plus solidement unifié.

2. Ce personnel doit appliquer résolument la ligne de masse et maintenir, en dépit des difficultés, les liens les plus étroits possibles avec les masses travailleuses.

En effet, rien n'est pire pour un journal que d'être dirigé en vase clos. Certains camarades ont pu penser qu'il suffirait, pour résoudre le problème, d'« ouvrir » la rédaction, de viser à son élargissement. Une telle solution est

erronée, car elle ne fait qu'accroître le nombre de gens emprisonnés entre les quatre mêmes murs, alourdir le travail, le routiniser et multiplier les problèmes. L'essentiel est, à partir d'un nombre d'éléments pouvant être réduit, de resserrer les liens entre les journalistes et les masses. Pour que la revue fonctionne correctement, nous devons compter non pas seulement sur quelques personnes vivant en circuit fermé, mais sur l'ensemble des camarades extérieurs aux *Cahiers* et sur les masses populaires. Priorité devra être donnée au resserrement de ces liens et à leur développement-approfondissement, ce qui signifie notamment, pour les membres de l'équipe :
— entreprendre d'amples enquêtes ;
— savoir refléter les exemples typiques d'avant-garde apparaissant au sein des masses ; c'est-à-dire concentrer et systématiser les embryons d'idéologie et de culture prolétariennes apparaissant dans la lutte menée par les éléments avancés de la base.

Faute d'appliquer de tels principes, les membres des *Cahiers* continueront d'être guidés par leurs intuitions personnelles, de se fier à leur seul enthousiasme (ou manque d'enthousiasme), d'étudier dans l'abstrait, sans but déterminé.

L'application de la ligne de masse est inséparable de la prise en main des tâches de journalistes révolutionnaires, qui doivent rechercher la vérité dans les faits, et se garder d'être « brillants, mais sans substance, fragiles et sans fermeté[4] ».

Nous venons de parler du lien à nouer avec les masses. Cependant, il ne faut pas se faire d'illusions : dans la société actuelle, compte tenu de la domination encore très forte de l'idéologie bourgeoise, compte tenu également du « passé » des *Cahiers* — et plus généralement du style de rapports que des revues comme les *Cahiers* ont l'habitude d'entretenir avec les travailleurs manuels (ceux-ci apparaissent en creux, à titre purement référentiel, dans un *jeu* de revues destinées exclusivement aux intellectuels) — nous ne pourrons pas d'emblée toucher les masses.

Aussi un rôle déterminant reviendra-t-il aux éléments-relais, c'est-à-dire aux camarades qui, sur le front idéologique, accomplissent déjà, ou ont la volonté d'accomplir, un travail de masse. Ces camarades possèdent déjà une certaine formation intellectuelle, et, du fait des exigences de leur pratique quotidienne (notamment : être capables de partir du niveau actuel des masses), sont les plus aptes à contribuer à un début de résolution, dans le champ partiel qui est le nôtre, de la contradiction manuels/intellectuels. Début de résolution, transformation, inséparables de leur objectif : la lutte contre l'idéologie bourgeoise. C'est au cours de cette lutte, et *en fonction de celle-ci*, que le fossé parviendra peu à peu (il s'agit d'un travail de longue haleine) à être comblé, non pas, répétons-le, sur une base populiste et spontanéiste revenant à nier le rôle des intellectuels, mais sur la base d'une éducation des masses dans laquelle les intellectuels ont un rôle déterminant à jouer.

Précisons : lorsque nous parlons d'éléments-relais, il s'agit là d'un terme purement descriptif qui désigne des camarades intermédiaires entre la revue et les masses, et appelés à exercer une double fonction : 1° de bas en haut : partir des besoins objectifs des masses, et de la conscience subjective qu'elles en ont à l'heure actuelle, pour nous informer de l'état présent, concret, de la lutte, et de ses nécessités ; 2° de haut en bas : se servir de la revue pour mener leur combat, et leur travail d'éducation, de façon plus efficace, et à partir d'une vision d'ensemble du front idéologique[5].

Dans un premier temps — destiné certainement à se prolonger — la revue continuera à s'adresser *principalement* à ces éléments-relais, c'est-à-dire à des intellectuels, mais des intellectuels proches des masses, et, pour un certain nombre d'entre eux, directement issus d'elles : animateurs de ciné-clubs, de foyers de jeunes travailleurs, enseignants, voire certains militants, qui, bien que

4. L'association — directe ou indirecte — des masses au travail de la revue n'a rien à voir avec le mythe de la « gestion populaire » que les journalistes bourgeois relancent périodiquement afin de mieux masquer la nature de classe de leurs activités.

5. Ces éléments-relais peuvent très bien se révéler plus avancés que les rédacteurs des Cahiers — un élargissement et un renouvellement de notre équipe étant d'ailleurs loin d'être exclus, en fonction de l'importance des tâches qu'elle aura à exercer.

plus directement liés à des luttes politiques ou économiques, se trouvent confrontés à des problèmes idéologiques, culturels.

Ce rôle des éléments-relais n'est pas exclusif de l'application directe, par les membres des *Cahiers* eux-mêmes, de la ligne de masse, sous la forme d'enquêtes et d'interventions. Au contraire, les deux se complètent, et, dans la mesure du possible, il faudra que nous agissions de concert avec les camarades qui nous le demanderont.

Ce lien avec les éléments-relais comporte deux aspects :
— un aspect premier, idéologique : il faudra tendre à une unification idéologique entre eux et nous, cela sur la base d'une lutte. Qu'est-ce à dire ? Nous sommes tous, à des degrés divers, influencés par l'idéologie bourgeoise. De plus, elle nous influence inégalement : d'où une situation conflictuelle (nous ne serons pas d'emblée tous d'accord, même si subjectivement nous aspirons tous à la révolution) qui devra se résoudre sous l'impulsion des éléments les plus avancés, *politiquement mais aussi théoriquement*[6]. Cependant nous devrons toujours partir du souci d'unité, et du souci de correction des inégalités de développement, en fonction de notre tâche commune : se mettre au service des masses en dirigeant leur lutte contre la culture bourgeoise.
— un aspect second, organisationnel : il faudra très rapidement trouver les moyens d'établir des liens, souples et variés, avec l'ensemble des camarades qui sont déjà engagés dans la lutte[7] afin de combattre l'isolement, et d'éviter le développement d'un état d'esprit localiste (du genre : « Je fais du bon boulot dans mon coin sans l'aide de personne, et c'est suffisant pour l'instant. »). En un mot : face à l'organisation de la bourgeoisie, opposer une organisation prolétarienne sur le front de la culture. Toutefois, il est clair que dans un premier temps, cela signifiera surtout : prises de contact, échange d'informations, mise au point d'un travail en commun, en s'appuyant sur les tentatives déjà en cours. Les *Cahiers* pourront y contribuer en servant en quelque sorte de « gare d'aiguillage », quitte à voir ultérieurement ce que peut signifier à l'heure actuelle la notion léniniste du journal comme « organisateur collectif ».

Récapitulons :

Pour remplir notre tâche de journalistes révolutionnaires, dans une société où s'affrontent deux idéologies à caractère antagoniste, la revue devra être une revue de lutte idéologique.

Pour éviter que cette lutte ne soit flottante, ne reste circonscrite à un cercle restreint d'intellectuels petits-bourgeois, nous devrons appliquer fermement la ligne de masse : partir des masses pour retourner aux masses, afin :

1° de fournir une base objective, concrète, à la lutte idéologique (c'est-à-dire, répétons-le, partir des besoins objectifs des masses et de la conscience subjective qu'elles en ont, dans une société où l'idéologie bourgeoise reste dominante même au sein du prolétariat) ;

2° de fournir un objectif précis à cette lutte (à savoir : l'émancipation idéologique des masses, dans une société où l'asservissement idéologique sert la domination politique d'une classe déterminée, la bourgeoisie, dans le but de maintenir le processus d'exploitation capitaliste).

C'est au cours de cette lutte idéologique que se dégagera et se consolidera une ligne prolétarienne, encore embryonnaire, d'intervention sur le front culturel, autour de laquelle s'unifieront, et doivent déjà commencer à s'unifier, l'ensemble des camarades concernés.

Lutte idéologique. Lutte sur le front culturel. Lutte entre des conceptions différentes de la lutte à mener sur le front culturel. Il est clair que, jusqu'à aujourd'hui, c'est la conception révisionniste qui a dominé aux *Cahiers*. Ce qui a eu pour effet que notre intervention sur le front culturel, par sa présence ou son absence, a contribué *objectivement* au maintien de la domination de la culture bourgeoise.

6. Actuellement, la consolidation d'une position politique avancée nécessite une formation théorique poussée : ceci est nécessaire, mais bien entendu insuffisant. Le cas des *Cahiers* peut témoigner du rôle déterminant de la position de classe, elle-même centrée sur la question que nous examinons ici : l'attitude envers les masses.
7. A étudier : la possibilité d' *utilisation* des organisations déjà existantes, type unions de maisons de jeunes, fédérations de ciné-clubs, etc.

L'axe principal de cette conception révisionniste de la « lutte » culturelle était : l'isolement de la revue par rapport aux luttes concrètes ; le confinement du travail dans l'intellectualisme ; le mépris le plus complet — en fait, sinon en paroles — pour les masses. Le reste (développement du subjectivisme, éclectisme et Cie) en découle.

Ce rappel des principes — si on s'y limitait — relèverait d'une démarche dogmatique.

Aussi est-il temps, maintenant qu'est remuée un peu l'épaisse couche de poussière accumulée aux *Cahiers*, d'en venir à l'application des principes à la réalité actuelle, de définir les objectifs de la revue et le plan de travail qui en découle.

Bref : de rompre radicalement avec la pratique dominante jusqu'à présent.

Objectifs.

Les objectifs que nous allons définir — à l'état de propositions — sont à la fois généraux et abstraits. Ce qui, au stade actuel du projet, est inévitable : les camarades comprendront qu'il soit avant tout nécessaire de définir une orientation générale — orientation qui sera par la suite à développer et concrétiser, voire à corriger.

1. Objectif principal.

a. Définition.

Revenons sur le problème soulevé au début de ce texte : celui de la ligne générale. Nous sommes dans l'étape de développement du mouvement marxiste-léniniste, d'élaboration, par ce mouvement, d'un vrai programme de lutte révolutionnaire qui serve d'axe d'unification.

A partir de là, on peut analyser deux types d'erreurs qui ont été commises à ce jour.

— Première erreur : considérer l'élaboration d'une ligne juste comme pur problème d'un mouvement marxiste-léniniste isolé du reste de la société. Rupture entre pratique et théorie, au profit de la seule théorie — dont le développement, dès lors abstrait et livresque, donnait lieu et servait en fait de prétexte à d'interminables querelles de clans où chacun revendiquait d'être le plus m.-l. d'entre les m.-l. Si même ces clans avaient une « pratique », elle n'était conçue que comme l'application d'une ligne déjà élaborée et déjà reconnue, entre toutes, pour la seule et entièrement « juste ». Cette déviation typiquement dogmatique n'a, semble-t-il, jamais été dominante. Pourtant elle a exercé, et continue d'exercer, une influence non négligeable.

— Deuxième erreur : considérer l'élaboration de la ligne comme mise bout à bout, addition de bribes de programme acquises à partir de pratiques diversifiées et localisées. Dans ce cas, l'accent est mis sur la pratique, d'où les bribes de programmes en question sont supposées surgir spontanément, ce qui entraîne un abandon de fait du travail théorique. Ce menu praticisme et ce localisme ont dominé et continuent de dominer le mouvement m.l. ; ils exercent une influence prépondérante même au sein d'organisations à caractère national.

Notre position est qu'actuellement aucune organisation m.-l. ne développe et ne met en pratique une ligne suffisamment juste pour que nous puissions nous rallier à elle (bien entendu, nous justifierons par des analyses cette position). Toutefois nous estimons qu'un processus de clarification est engagé et — loin d'adopter l'attitude erronée consistant à se croiser les bras et à attendre — nous sommes décidés à mener des discussions approfondies avec les organisations existantes les plus avancées.

Ce qui ne veut pas dire que les *Cahiers* doivent se constituer en groupe politique — un de plus... Non. Il revient aux camarades directement engagés dans la lutte politique de résoudre les contradictions actuelles du mouvement m.-l., et par là de jouer un rôle déterminant dans la transformation de la situation.

Mais nous ne pouvons pas non plus nous croiser les bras en attendant que le parti soit créé, en ignorant les luttes qui se mènent actuellement sur le front culturel. Il n'est donc pas question d'exclure le problème de la ligne politique générale : d'elle dépend toute ligne particulière, y compris les interventions sur le front culturel. Aussi adoptons-nous l'attitude suivante :
— d'une part, partir des acquis du mouvement m.-l., c'est-à-dire des embryons (embryons, et non pas : morceaux. Les embryons se développent, alors que les morceaux se collent...) de ligne générale existants ;
— d'autre part, contribuer à développer certains aspects, à partir des nécessités de notre intervention sur le front culturel.

Prenons un exemple : l'intervention dans les lycées, les ciné-clubs, etc., qui s'adresse le plus souvent à des éléments de la petite-bourgeoisie. Nous serons amenés à faire des enquêtes pour analyser l'idéologie actuelle de ces éléments, en vue de dégager les conditions et moyens de leur ralliement à des positions prolétariennes. Mais il est clair que cela posera le problème d'ensemble des alliances de classes — l'alliance avec la petite-bourgeoisie ne pouvant être considérée sous le seul angle idéologique, mais aussi sur le plan économique et politique —, donc un problème relevant de la ligne générale, de la stratégie globale du mouvement révolutionnaire.

Il est certain que nous serons souvent confrontés à ce type de problèmes mettant en jeu l'articulation de pratiques spécifiques et d'une ligne générale. Il ne peut donc être question pour nous :
— ni de faire de l'élaboration de la ligne politique générale notre objectif : d'autres camarades sont mieux qualifiés que nous pour le faire ;
— ni — attitude inverse — de négliger cette question en nous constituant en « avant-garde culturelle », à l'écart ou à côté des groupes politiques, comme si une ligne particulière pouvait être développée « à part », « à côté », sans toucher aux problèmes politiques généraux *ni en dépendre.*

Par conséquent, si nous ne dépendons pas d'une organisation précise, nous *dépendons de toute façon du mouvement marxiste-léniniste* et de l'avant-garde politique qui est en train de s'y constituer. Notre contribution, limitée au développement de certains aspects directement liés aux problèmes culturels, sera une contribution *à son service.*

Ces précisions préalables étaient nécessaires pour déterminer, par la négative, notre objectif principal et lever toute équivoque sur cette question : l'esprit de parti commande notre action, mais celle-ci a un objectif propre, spécifique, à définir maintenant.

Notre objectif principal comporte deux aspects.

Premier aspect : *élaborer la ligne particulière d'intervention sur le front culturel.*

Et d'abord, que faut-il entendre par : ligne ? Précision indispensable pour éviter de retomber dans les erreurs signalées au début de cette partie.

La ligne — dans le processus de la connaissance et de la transformation du monde (pour un marxiste, c'est la même chose : il s'agit de connaître en vue de transformer) — se situe au moment du passage de la pensée à la matière, de la théorie à la pratique. C'est elle qui, sur la base d'une appréciation de la situation, guide l'action, donc concrétise le saut de la théorie à la pratique. Dans toute action, on part d'une analyse de la situation (théorie) qui se concrétise par la question : « quel type d'action faut-il mener et comment ? » (ligne) et aboutit à entreprendre l'action (pratique).

Il est maintenant nécessaire de distinguer l'élaboration et l'application de la ligne :

1. Elaboration de la ligne. On a vu que la ligne repose sur une théorie, sur une analyse de la situation. Mais encore faut-il être d'une façon ou d'une autre en rapport avec cette situation. Autrement dit : le point de départ de l'élaboration de la théorie, et donc de la ligne, est la pratique elle-même. En l'occurrence : les luttes qui se mènent concrètement sur le front culturel, et qu'il s'agit donc de connaître et d'analyser.

Comment connaître cette pratique ? Seul moyen : des enquêtes, directes (si possible) ou indirectes. On situe là le rôle très important que jouent, dans l'élaboration de la ligne, les camarades directement engagés dans la lutte : ce sont eux qui fournissent les observations, les éléments d'enquête et d'analyse, la vision concrète des problèmes : bref, les matières premières et produits semi-finis sans lesquels aucune théorisation n'est possible.

Mais cette première vision n'est pas suffisante. Les camarades ont un point de vue partiel, limité à leur expérience individuelle et locale, et souvent ils manquent d'une formation politique et théorique suffisante pour analyser les problèmes qui se posent quotidiennement à eux. Aussi est-il nécessaire de « sauter » — sur la base de cette vision concrète de la lutte qui, encore une fois, constitue le point de départ de tout le processus — à un point de vue d'ensemble, approfondi, qui concentre et synthétise les « matières premières ». Bref : de sauter, grâce à la centralisation, à la théorie proprement dite, à l'analyse d'ensemble de la situation dans laquelle se replace chaque situation particulière. Voilà où devrait se situer le travail des rédacteurs de la revue : contribuer, à un niveau central, à l'élaboration de la théorie.

Mais il est clair qu'on ne fait pas de la théorie pour la théorie. Aussi faut-il envisager immédiatement l'autre aspect, le plus important, l'aspect : application.

2. Application de la ligne. A partir du moment où l'on pose la question de l'utilité de la théorie, on pose le problème de la ligne. Au fond, la mise en place de la ligne répond à l'interrogation suivante : comment faire en sorte que la théorie serve à transformer la situation de départ ? En ce sens, la ligne concrétise la théorie et pose immédiatement le problème de son application.

Application de la ligne, c'est-à-dire, à partir de l'analyse de la situation, intervenir dans la réalité, non plus en aveugle ou de façon empirique, mais dans une direction déterminée. Retourner à la pratique, à la lutte de classes sur le front culturel, pour la porter à un niveau supérieur, dans le but de *mieux* servir les intérêts du prolétariat et de ses alliés. On conçoit à nouveau l'extrême importance du rôle des camarades directement engagés dans le combat — qui se serviront de la théorie et de la ligne comme d'une *arme*, et qui permettront de repasser du point de vue d'ensemble — nécessairement abstrait — au point de vue particulier, concret, mais alors considérablement enrichi par ce passage : pratique-théorie-pratique.

Nous avons insisté sur le rôle de ces camarades. Mais les rédacteurs de la revue, de même qu'ils devront procéder à des enquêtes directes, devront intervenir eux-mêmes sur le front culturel et éviter d'acquérir — ou de conserver — une mentalité de « grands seigneurs », soigneusement isolés

des masses. Le critère déterminant n'est pas la capacité de théorisation, mais la position de classe. Et pour affermir celle-ci, le passage par la pratique est indispensable.

Nous voyons maintenant quel est le second aspect de l'objectif principal : *appliquer la ligne, intervenir concrètement sur le front culturel.*

L'objectif principal est donc : *élaborer la ligne particulière d'intervention sur le front culturel « et » l'appliquer, dans le but de servir la lutte du prolétariat et de ses alliés*[8].

Voilà qui paraît simple. Mais interrogeons le « et ». La métaphysique bourgeoise nous a habitués à raisonner en termes de « ou bien... ou bien », « d'abord ceci... ensuite cela ». Or, il est absolument nécessaire d'éviter deux erreurs.

Première erreur : dire « On élabore la théorie, la ligne, dans un premier temps, et lorsqu'elle est bien au point, bien fignolée, on l'applique, on intervient. » Belle justification pour se lancer dans un travail théorique pur, qui très vite tourne en rond, et trouve en lui-même sa propre raison d'être (quel que soit le vernis politique dont il se teinte) — qui ne reconnaîtra là la position dominante pendant longtemps aux *Cahiers !*

Deuxième erreur : dire « application et élaboration sont une seule et même chose. Il faut avant tout se lier aux masses, intervenir dans les luttes et la ligne se formera d'elle-même, au fur et à mesure ». Belle justification de l'empirisme, d'une pratique morcelée, au jour le jour, qui certes existe, mais ne progresse pas. Point de vue de beaucoup de camarades qui se contentent de répéter leurs actions, et s'enlisent dans la confortable monotonie de « l'animation culturelle » (ou des interventions ponctuelles, style ex-G.P., qui relèvent au fond de la même problématique).

Il faut penser le « et » dialectiquement. Ni séparation des deux termes, ni confusion. Elaboration et application vont ensemble. C'est en répétant maintes fois le processus que l'on progresse. En appliquant les embryons de ligne déjà élaborés, on est en mesure de rectifier les erreurs d'appréciation, de saisir les problèmes non résolus et de tenir compte de l'évolution incessante de la situation. On est en mesure de développer les embryons de ligne, aussitôt appliqués à nouveau... et ainsi de suite.

Jusqu'à maintenant nous avons laissé de côté le facteur : lutte idéologique. Comment intervient-il ? A deux niveaux :

1. Niveau spontané, pratique : actuellement la culture bourgeoise domine et ses produits sont « avalés » par les masses. Mais non sans réactions, résistances, etc. — que le travail des animateurs doit permettre — dans le cadre de débats — de dégager à un premier niveau.

2. Niveau conscient, théorique : sur la base de ce début de lutte concrète contre la culture bourgeoise, il est possible et nécessaire d'opérer une théorisation. Mais celle-ci ne s'effectue pas dans le vide : il existe déjà une théorie bourgeoise, une analyse ou conception bourgeoise du cinéma, de la culture. Aussi la théorisation prend-elle la forme d'une lutte contre la théorie existante, dominante (livres, articles, etc.).

Il est facile de voir que ces deux niveaux[9] se complètent et s'articulent, à la fois au stade de l'élaboration de la ligne et au stade de son application. Aussi est-il possible de préciser mieux notre objectif :

Elaborer la ligne particulière d'intervention sur le front culturel et l'appliquer, en prenant en main la lutte idéologique contre la culture bourgeoise et les conceptions qui la justifient, la soutiennent.

b. Concrétisation.

Nous avons défini notre objectif principal de façon très abstraite. Un exemple nous permettra d'envisager les problèmes posés par sa concrétisation. Exemple limite : discussion dans une classe de lycée sur un film ou une

8. Cet objectif peut paraître simple, évident : pourquoi de tels détours pour arriver à sa définition ? Mais pourquoi n'a-t-il jamais été défini ainsi aux *Cahiers ?* Il n'était pas inutile de remettre l'accent sur les principes.

9. Cela recoupe, en la rendant plus claire, la distinction que nous avions faite entre :
— lutte sur le front culturel ;
— lutte idéologique proprement dite.

émission de télévision — discussion qui, à l'heure actuelle, est « légale », « permise ».

Aujourd'hui, que se passe-t-il ? On a :

— d'un côté, le professeur, isolé, coincé entre l'administration, les parents et les élèves, qui tente de « faire quelque chose », souvent sans une formation suffisante et sans soutien. Si bien que les efforts accomplis, au moment de la discussion, pour élever le niveau de conscience des élèves et lutter contre leurs préjugés bourgeois, se soldent souvent par un échec, ou demi-échec, et surtout ne débouchent sur aucune perspective.

— de l'autre : le rédacteur des *Cahiers* qui aura écrit un article sur le film en question. Article lié à sa seule vision — sans l'apport fondamental constitué par la connaissance de la vision de classes déterminées de la population. Et article coupé des problèmes d'intervention concrète, au niveau où se mène la lutte.

Résultat : aucun lien. Par rapport à la situation envisagée, les *Cahiers* ne servent à rien.

Où devrait-on en arriver ? (Il est entendu que cela prendra du temps, plusieurs mois sans doute : mais précisément il s'agit d'un *objectif*).

Le camarade enseignant tire un bilan de la discussion et des problèmes qui se posent à lui. Ce bilan, ajouté à d'autres bilans et résultats d'enquête, permet de fournir les éléments de base à la rédaction de deux articles : l'un sur l'impact du film en question, à rattacher à la fonction générale de cette catégorie de films (nous reviendrons sur la notion de catégorie) dans le cadre des formes actuelles de l'idéologie bourgeoise[10]. L'autre, sur la situation sur le front lycéen, à rattacher à la situation d'ensemble sur les différents fronts, et leurs liens.

Il faut ici préciser un point. Nous avons jusqu'à maintenant fait « comme si » le travail de centralisation devait revenir aux seuls *Cahiers*. *Pas du tout !*[11] Il faut envisager la formation de groupes de travail, extérieurs ou liés à la revue, se concentrant sur un problème ou un front particulier, et opérant la centralisation.

Les deux articles auxquels on parvient ainsi (éventuellement combinés en un seul) sont assortis de mesures politiques, ce qui permet de soutenir et faire progresser l'action du camarade enseignant, et donc — c'est là bien sûr l'essentiel — de développer le travail en direction des lycéens.

2. Objectif secondaire.

Contribuer au développement des films militants, et plus généralement des pratiques artistiques révolutionnaires.

Il s'agit là d'un objectif secondaire parce qu'il concerne un nombre réduit de gens, et surtout parce qu'il dépend de l'objectif précédent[12].

On peut distinguer deux catégories de films militants :

1. Les films ayant pour objectif principal d'intervenir sur le front culturel, contre la culture bourgeoise et petite-bourgeoise. La réalisation de ces films participe en fait de l'objectif principal plus haut défini : ils constituent des instruments de lutte, au même titre qu'un article dans la revue, et sont au même titre critiquables et réformables.

2. Les films militants — à proprement parler — ayant pour objectif principal d'intervenir sur le front politique ou économique. Ces films sont critiquables de deux points de vue : principalement, du point de vue de leur ligne politique générale (puisque leur objectif est politique) ; mais aussi, en tant que films, du point de vue de la lutte sur le front culturel.

Prenons un exemple : *Coup pour coup.*

10. C'est là que se situe la nécessaire articulation entre interventions conjoncturelles et analyses à long terme.

11. Nous insistons sur ceci : les *Cahiers* ne visent nullement à un rôle hégémonique. La présente plate-forme, son application, ont pour but essentiel de nous situer — à une place que la pratique déterminera — *au sein* des luttes d'ensemble qui *déjà* se mènent sur le front culturel, qui sont appelées à se développer. Pour notre part, nous avons beaucoup à apprendre de ce qui a été et de ce qui se fait.

12. Ce point de la plate-forme reste en discussion. Deux positions s'affrontent :
— Première position : la production de films militants constitue la tâche principale, essentielle, de la lutte sur le front culturel, actuellement. Il faut — sur la base d'une ligne politique — se lancer dans la pratique, se lier au prolétariat, et réaliser grâce à cette liaison des films servant directement les luttes politiques actuelles. Cette pratique de production conditionne l'ensemble des autres tâches.
— Deuxième position : bien qu'il soit nécessaire de déve-

— Critiqué avant tout du point de vue de sa ligne politique générale : conception économiste des luttes économiques, elles-mêmes confondues avec la lutte politique.
— Mais critiqué également du point de vue de la lutte contre les films bourgeois. Problème non pas seulement de forme : mais, surtout, de fond. Aspect positif : mettre en scène des ouvrières en lutte (= rupture avec la production bourgeoise). Aspect négatif : rester au niveau des « faits », reproduire la réalité (non-rupture avec la production bourgeoise, et plus généralement : avec la conception bourgeoise de l'art).

Double critique, donc, à articuler.

En quoi cet objectif — développé aux *Cahiers* pendant une période récente — doit-il rester secondaire, dépendre de l'objectif principal plus haut défini ? Parce que la revue doit centrer son travail sur l'intervention sur un front spécifique : le front culturel — et que dans ce domaine nous en sommes encore essentiellement à la phase critique : lutte contre la culture bourgeoise. Et non à la phase : essor de la culture prolétarienne. Il faut tenir compte des périodes, mais sans raisonner en termes de « ou bien... ou bien ». Il est tout à fait juste d'encourager dès maintenant toutes les formes de développement d'une culture prolétarienne, mais la réalisation de cet objectif ne peut s'effectuer qu'*à partir* de l'analyse critique de la culture bourgeoise, encore très largement dominante. Ne pas tenir compte de l'aspect : destruction, et se lancer inconsidérément dans la construction, aboutit à ceci : reproduire, malgré la meilleure volonté du monde, les schémas ou sous-schémas culturels dominants : échecs nombreux, que ce soit dans les lycées (donnez une caméra aux enfants : qu'en sortira-t-il ?) ou dans les centres culturels. Echec — mais non abandon. Il faut, sur ce point, se méfier de deux déviations :
— la première revient à considérer la pratique de masse en soi. Or une pratique culturelle de masse ne peut être développée qu'en rapport à des luttes — à court ou long terme —, comme moyen d'expression et de popularisation des situations vécues et réfléchies politiquement par les masses (même — dans les lycées par exemple — à un niveau simple). C'est à partir de là qu'une véritable rupture avec la culture dominante doit être produite.
— mais, seconde déviation, il est erroné de penser que l'expression artistique d'une lutte, ou d'une situation concrète apparemment stable, suffit à produire cette rupture. Il faut un travail d'élaboration pour passer de l'expression spontanée à l'expression consciente d'une lutte. Pourquoi ? Parce qu'au niveau du spontané, la culture bourgeoise maintient sa domination. Parce qu'il n'y a pas de regard innocent — même sur un moment tel qu'une grève —, mais un regard déjà façonné, déjà éduqué, par la télévision, le cinéma, l'école, etc.

Voilà pourquoi l'essentiel est : l'articulation des deux objectifs. La lutte contre la culture bourgeoise — organisée à partir de l'élaboration et de l'application d'une ligne d'intervention — porte en elle-même, provoque le développement d'une culture révolutionnaire, prolétarienne, encore embryonnaire.

Comment les *Cahiers* peuvent-ils intervenir concrètement au niveau de ce second objectif de développement d'une culture révolutionnaire ? De deux façons :
— d'une part en opérant, de même que pour l'objectif précédent, un travail de concentration et de systématisation (systématisation impliquant critique : distinguer dans les expériences réalisées les aspects justes des aspects erronés) tant de la production que de la diffusion des films militants. Ce travail central — auquel nous aspirons seulement à contribuer — doit permettre de soutenir et de guider l'action des cinéastes révolutionnaires et des camarades organisant les réseaux de distribution.

lopper dès maintenant la production de films militants et de faire en sorte que cette tâche devienne principale, elle reste actuellement, compte tenu des conditions objectives et subjectives, secondaire.

Conditions objectives : la domination de l'*ensemble* du prolétariat et de ses alliés par l'idéologie et la culture bourgeoises, du fait de l'action des appareils idéologiques : maisons de jeunes, foyers de jeunes travailleurs, réseaux de cinéma populaires, télévision, école, etc. Il n'existe pas de « vide » ou de « situation marginale ». D'où la nécessité de porter la lutte soit dans les appareils eux-mêmes, soit hors d'eux, contre leurs effets. Seul le développement de cette lutte peut permettre la production d'un cinéma militant de plus en plus conscient, dégagé de l'idéologie bourgeoise, qui ne se contente pas — sous couvert de liaison aux masses — d'*enregistrer* une situation de fait : l'aspiration des masses à un cinéma « autre », rendant compte de et servant leurs luttes, mais qui cherche à répondre à cette aspiration dans une direction précise : *élever* le niveau des luttes.

Conditions subjectives : l'existence d'une ligne politique juste, capable de guider la production de films militants, reste problématique. Certes des embryons de cette ligne existent, mais elle reste fortement marquée, sinon dominée, au niveau de l'ensemble du mouvement marxiste-léniniste, par l'opportunisme de droite et « de gauche ». Les films produits jusqu'à présent marquent, à titre de symptômes, l'existence de cette situation.

La majorité des rédacteurs s'étant alignée sur cette deuxième position, nous avons désigné la production de films militants comme tâche secondaire, bien que devant, quantitativement, être considérablement développée. Toutefois, ce point reste particulièrement critiquable et discutable.

— d'autre part en intervenant nous-mêmes directement dans la production/diffusion de films.

Toutefois — nous insistons à nouveau sur ce point — il n'est pas question d'envisager cette double modalité d'intervention en dehors ou à côté du premier objectif de lutte contre la culture bourgeoise. Il faut viser à transformer la situation actuelle où se mènent de façon largement séparée :
— un travail de critique du cinéma dominant par les camarades animateurs sans la possibilité de montrer l'opposé, l'aspect positif : les films révolutionnaires (ou tentatives dans ce sens).
— un travail de production de films militants par les camarades cinéastes, sans une formation poussée sur le plan de la critique du cinéma bourgeois (« ignorance » liée à l'application d'une ligne politique erronée), sans la connaissance des possibilités de diffusion et sans savoir à quel niveau en sont les masses et comment les toucher. D'où des films, soit spontanéistes, restant sous l'influence de la politique et de l'art bourgeois, soit dogmatiques, inaccessibles aux masses, d'une faible utilité sur le plan du développement des luttes politiques (ce qui constitue par définition l'objectif d'un cinéma militant) et donc aussi erronés.

Les *Cahiers* doivent permettre de modifier cette situation, en liant, au niveau de leur centralisation, les deux objectifs. Voilà pourquoi nous ne devons, à aucun moment, les perdre de vue. Leur caractère général, abstrait, malgré ses défauts évidents, possède un avantage : permettre d'indiquer une direction, une première orientation générale, et envisager à partir de là un programme de travail concret, auquel nous souhaitons associer le maximum de camarades.

Programme de travail.

Nous ne faisons ici qu'énumérer une série d'axes de travail, déterminés sur la base des principes et objectifs que nous venons de définir. Le caractère commun de ces programmes est qu'ils mettent en œuvre le principe : pratique-théorie-pratique ; qu'ils nécessitent des enquêtes approfondies et des bilans systématiques ; qu'ils ont pour but de servir à leur tour les pratiques de luttes culturelles concrètes. Cette liste bien entendu n'est pas limitative. Elle est à critiquer, corriger, compléter. Notamment, il faudra décider de la planification de ces tâches, ainsi que des méthodes organisationnelles qui permettront de les mener.

A. Analyse de la place et du fonctionnement du cinéma dans l'idéologie bourgeoise : les deux réseaux.

— Analyse économique de classe de la production-distribution cinématographique en France : les deux réseaux (populaire / « art et essai »).
— Les luttes dans les pratiques d'« animation culturelle » (maisons de la culture, ciné-clubs, foyers de jeunes, etc.) ; pratique systématique des bilans des discussions qui s'y déroulent.
— Place et fonction de l'« audio-visuel » dans l'enseignement scolaire et professionnel en France (cinéma, télévision et autres).
— Conceptions et pratiques des luttes syndicales (techniciens, ouvriers) dans l'industrie cinématographique française.
— L'enseignement du cinéma (universités, IDHEC, cours privés) : principes, pratiques, fonction.

— Analyse de la pratique culturelle révisionniste en direction de la classe ouvrière française.
— Interventions critiques ponctuelles sur les produits idéologiques bourgeois au cinéma et à la télévision.

B. Tâches en vue d'une pratique de production-diffusion révolutionnaires.

— Enquête et bilan sur le « cinéma militant » depuis mai 68.
— La politique au poste de commandement dans les pratiques spécifiques : analyse de l'apport des films chinois.
— Analyse des objectifs et des pratiques de la production-diffusion militante, en vue d'interventions dans cette pratique.

Pour mener à bien les tâches envisagées, il sera nécessaire d'effectuer un travail de mise au point critique sur (pour ne mentionner que les points les plus pressants) :
— la notion d'Appareil idéologique d'Etat (analyse des positions althussériennes récentes) ;
— les positions et propositions de divers groupes ou revues se réclamant du m.-l. dans le front culturel : *Cinéthique, Front Culturel Prolétarien, Tel Quel-Bulletin du Mouvement de juin 71, Peinture-Cahiers théoriques ;*
— le statut et le rôle objectif des « avant-gardes » formelles (sur ce point, une réévaluation critique des positions des *Cahiers* sera nécessaire) ;
— les aspects idéologiques et politiques de travaux philosophiques (Derrida, Deleuze-Guattari) ou théoriques (sémiologie, psychanalyse, sociologie) marquants.
Une dernière précision : le travail sur ces « programmes » (ou d'autres voisins) se mène déjà, et se mènera sûrement hors des *Cahiers,* qui bien entendu n'ont nulle exclusivité en la matière. Des militants isolés, des groupes, des revues interviennent et interviendront sur le front culturel — avec lesquels nous auront à nouer des contacts, à entreprendre des discussions, sur la base du principe : unité-critique-unité.

Appel.

Aux camarades, animateurs, enseignants, cinéastes, militants politiques et camarades de base, à tous ceux qui, d'une façon ou d'une autre, luttent sur le front culturel,
Aux camarades isolés qui, bien qu'ayant jusqu'à maintenant posé les problèmes à un niveau purement personnel, sont prêts à participer à un travail collectif dans une perspective politique,

N'hésitez pas à discuter et à critiquer à fond ce projet de plate-forme, en venant nous voir ou en nous écrivant.
Informez-nous sur les luttes que vous menez, les problèmes qui se posent à vous, et le rôle qu'à votre avis les *Cahiers* pourraient jouer.
Faites-nous des propositions concrètes dans la perspective de former des groupes de travail et d'enquête.
Les réponses à cet appel influeront de façon décisive sur le travail de la revue et la transformation de ce projet en une pratique concrète.

Combattons le révisionnisme dans la culture.

par le Groupe Lou Sin d'intervention idéologique

1. Dans *Intervention I* (CdC n° 234/5), nous avions annoncé que l'analyse du néo-révisionnisme du P « C » F se prolongerait en critique de sa ligne culturelle, compte tenu du front de lutte où nous nous situons plus spécifiquement. Les textes qui suivent ont été élaborés dans cette perspective, c'est-à-dire dans le contexte de la critique du révisionnisme sous tous ses aspects, à la lumière du marxisme, du léninisme, de la pensée maotsétoung (et plus précisément des enseignements de la Grande Révolution culturelle prolétarienne).

2. Ces textes interviennent, d'autre part, dans un contexte plus immédiat, celui de l'union dite de la gauche. Dans cette conjoncture, la critique des positions révisionnistes a pour horizon la dénonciation sur tous les plans par les marxistes-léninistes du caractère de part en part bourgeois du « Programme commun de gouvernement » P « C » F/PS/Radicaux de gauche[1] ; programme dont le contenu, contrairement à ce qu'il affirme, n'offre aucune possibilité de passage d'aucune sorte au socialisme, sa raison étant au contraire de tenter de résoudre dans le cadre du système capitaliste pourrissant, et en spéculant sur le légitime mécontentement des masses travailleuses, la crise irréversible qui affecte celui-ci, de le gérer plus rationnellement (c'est-à-dire d'exploiter et d'opprimer plus rationnellement le prolétariat).

3. La critique de la politique culturelle du P « C » F s'inscrit dans le programme de travail défini par la plate-forme publiée dans ce même numéro ; elle relève du deuxième problème que doit poser et résoudre la revue en tant qu'instrument de lutte idéologique :

« La lutte idéologique proprement dite, au sein de la revue, ou contre d'autres revues ou écrits. Cette lutte est importante, mais il faut la préciser : elle ne porte pas en elle-même sa propre justification ni sa propre fin... Il existe à l'heure actuelle une pratique culturelle effective du P « C » F, une mise en action, dans ce domaine, du révisionnisme qui fait partie, du côté de la bourgeoisie, du front culturel. Mais il existe d'autre part une condensation, une théorisation de cette pratique effective, dans *La Nouvelle Critique* par exemple, ou dans les écrits de Leroy, en un mot, une ligne... Nous avons à lutter contre cette ligne — il s'agit de lutte idéologique au sens strict — mais en l'articulant à l'action menée, sur la base de cette ligne, par le P « C » F en matière culturelle, et en l'articulant à notre propre intervention concrète contre les pratiques révisionnistes. »[2]

1. La collecte par le P.« C. »F. de signatures d'intellectuels et d'artistes en faveur de cette union de la « gauche » spécule à fond sur le flou idéologique et la paresse politique de tout ce qui se veut, ou se voudrait, d'esprit bien sûr, à gauche. Quel artiste ou intellectuel libéral ne serait tenté de jouer les « compagnons de route » d'un Parti qui lui demande de ne surtout pas s'occuper de lutte de classes, de liaison aux masses et autres fariboles, mais de continuer ses recherches d'avant-garde dans son coin, en l'assurant que c'est encore là qu'il est le plus utile.

2. Il est certain qu'une lutte idéologique conséquente contre la bourgeoisie et le révisionnisme ne peut se limiter à une critique-dénonciation purement négative mais doit aider à élaborer et à systématiser des formes concrètes d'idéologie et de culture prolétarienne (moment positif, alternative constructive qui fait souvent défaut dans le mouvement marxiste-léniniste). En ce sens, les textes de cette intervention constituent un aspect seulement de nos tâches.

4. L'occasion directe de cette intervention nous a été fournie par la parution du livre de Leroy, *La Culture au présent*, et par le n° 57 de la *Nouvelle Critique*, réunissant notamment des extraits significatifs de ce livre et un article de Claude Prévost, « Littérature et idéologie » : l'ensemble constituant un condensé des réflexions les plus avancées en la matière dans le P « C » F « après-Argenteuil » (cf. la récente intervention de Leroy au XX° congrès du Parti). On ne s'étonnera pas, d'autre part, qu'une analyse de la politique culturelle du P « C » F aborde, non seulement la question de la littérature et de l'art, non seulement celle de l'humanisme comme pierre d'angle philosophique du révisionnisme (au prix d'une falsification incessante de la dialectique matérialiste), mais aussi le thème de la « révolution scientifique et technique », capital dans la ligne politique *et culturelle* du P « C » F (c'est le propre du révisionnisme de confondre dans la recherche de leur commun « noyau rationnel » art, science et technique). Dans un supplément de *Nouvelle Critique-Culture* de mars 1969 sur « Les artistes du spectacle », Gérard Belloin déclarait déjà : « La culture ne peut donc pas se limiter au domaine étroitement « spirituel » et « intellectuel ». Elle embrasse de vastes domaines qu'on ne peut réduire aux Arts et aux Lettres. Elle emploie aussi, notamment, l'acquisition pratique des sciences et des techniques »... On verra quel usage les théoriciens du P « C » F font de cette extension.

Cette analyse comporte donc six chapitres : 1 « La Révolution scientifique et technique, aube du socialisme », 2 « Révolution culturelle » ou « Révolution scientique et technique » ?, 3 Le P « C » F et l'avant-garde artistique, 4 La culture : quelle culture ?, 5 Le supplément d'homme, 6 « La réconciliation universelle par la contradiction universelle ».

Nous devons analyser toutes ces questions sous deux angles :

— Comment le P.« C. »F. manipule le marxisme-léninisme, le révise, tronque les textes théoriques de ses fondateurs. Comment il brouille les expériences concrètes où ces problèmes théoriques se sont vus donner une dimension historique (pouvoir des Soviets, les difficultés politiques et économiques d'édification du pouvoir prolétarien, le bond en avant que constitue la Grande Révolution Culturelle Prolétarienne en Chine du point de vue de l'approfondissement du marxisme-léninisme et de l'enrichissement de l'expérience du mouvement ouvrier mondial).

— Comment, sous couvert des « conditions nouvelles de notre époque », le P.« C. »F. formule un certain nombre de « thèses nouvelles », qui ne sont en fait que des vieilleries social-démocrates et réformistes, bourgeoises dans leur fond, qui ont déjà été combattues plusieurs fois dans l'histoire du mouvement ouvrier par les marxistes.

A cet égard, si du point de vue *historique* il est possible de retracer le déroulement de la lutte entre les deux voies dans le mouvement ouvrier international en tenant compte des conditions concrètes, spécifiques de chaque Parti, mais sans nier l'interaction[1] entre les différentes lignes (interaction telle que la voie révisionniste peut se généraliser à la presque totalité des partis communistes), il semble, du point de vue *théorique et politique*, que le révisionnisme présente des traits constants depuis Kautsky et Bernstein qui en ont fait une théorie cohérente, tentant par tous les moyens de dénaturer les principes du marxisme-léninisme, de les rendre acceptables *du point de vue de la bourgeoisie*.

La pratique de brouillage, de dénaturation, qu'exerce le révisionnisme sur le marxisme-léninisme, s'opère toujours sur deux plans :

— obligés d'être *marxistes en paroles*, les révisionnistes sont censés se référer aux textes et principes du marxisme-léninisme, mais ils les falsifient, oublient des mots, des phrases et font en sorte qu'entre ce qu'ils disent et le marxisme-léninisme révolutionnaire, il y a un *abîme*.

1. Une des questions centrales restant à éclaircir du point de vue théorique et politique est celle du lien entre le révisionnisme du P « C » F et la III° Internationale, de son rapport avec le procès de restauration du capitalisme en U.R.S.S.

— idéologie bourgeoise infiltrée dans le mouvement ouvrier, le révisionnisme a une conception du monde, une conception de la révolution et du socialisme qui n'ont rien à voir avec l'idéologie marxiste-léniniste, et qui reviennent en fait à liquider les luttes de la classe ouvrière et des masses populaires.

1. " La Révolution Scientifique et Technique, aube du socialisme."

La nature de l'alliance de classes que le prolétariat doit passer avec les intellectuels petit-bourgeois est un des points où s'investit le plus le révisionnisme. Aujourd'hui en France, la lutte est très dure dans les superstructures — principalement dans l'A.I.E.[2] scolaire — entre la bourgeoisie et le révisionnisme ; cette lutte — bien que n'étant que l'expression d'une contradiction secondaire — structure le champ politique français d'une manière spécifique et nécessite l'intervention active des révolutionnaires. Ce texte tente d'y contribuer.

2. Appareil Idéologique d'Etat.

Quel est l'enjeu pour les révolutionnaires ?

Il est de savoir comment s'articule cette alliance de classes dans notre formation sociale, de connaître pratiquement, c'est-à-dire grâce à l'expérience des luttes actuelles et aux bilans que l'on peut en tirer, tout ce qui peut être uni dans le camp de la révolution, de connaître les obstacles qui empêchent cette unité, de trouver les cibles justes du point de vue de l'idéologie révolutionnaire. La cible étant fixée, l'arme principale dans la question de l'alliance avec les intellectuels est la lutte idéologique et politique. Enjeu capital du point de vue de la révolution.

Le révisionnisme, à sa manière, y voit aussi un enjeu, y investit de grandes forces, y consacre des revues entières, en fait une question fondamentale quant à la réussite ou l'échec de sa stratégie et de sa tactique politiques. Ce qu'il s'agit de connaître en dernière analyse, c'est le point de vue politique qui guide son analyse, et quelle classe ce point de vue sert. A cet égard, la campagne idéologique qu'il mène à grand tapage à propos de la « révolution scientifique et technique » n'est pas indifférente. Elle montre au moins deux choses :

— Le grand intérêt du P.« C. »F. pour certaines couches sociales françaises préoccupées par le thème de la science et de la technique, et auprès desquelles il tente de faire passer l'image de marque d'un parti responsable, capable de gouverner en s'entourant des meilleurs technocrates, des meilleurs hommes de science et des meilleurs techniciens que le capitalisme a formés.

— Quel prix il entend payer pour obtenir l'appui de ces couches sociales (briser les luttes prolétariennes, calomnier les révolutionnaires, les O.S., dévoyer les luttes revendicatives de la classe ouvrière au profit d'une alternative bourgeoise au pouvoir).

Quelles sont les principales thèses révisionnistes sur la Révolution Scientifique et Technique ?

1. Selon les révisionnistes, la crise du Capitalisme Monopoliste d'Etat est telle que celui-ci se trouve dans l'incapacité de gérer le développement des forces productives (et celui de la révolution scientifique et technique qui l'accompagne) dans le sens de la plus grande rationalité. Cette révolution scientifique et technique entre en contradiction avec le caractère monopoliste d'Etat du capitalisme, se voit par lui entravée dans son développement, ce

qui fait des intellectuels, cadres, techniciens une couche qui, globalement, sur la base de ses *propres intérêts,* peut participer à la « marche au socialisme » :

« La lutte pour l'alliance de la classe ouvrière et des intellectuels. La crise du Capitalisme Monopoliste d'Etat élargit les conditions de l'alliance telle que l'avait définie Lénine. Il ne s'agit plus simplement de l'utilisation par la classe ouvrière de *spécialistes* ou, d'autre part, du passage de quelques intellectuels sur les positions de la classe ouvrière par l'adhésion au parti. Ces conditions sont plus que jamais valables mais aujourd'hui d'autres existent, en particulier l'approfondissement de la contradiction entre le côté objectif du travail intellectuel (connaissance et transformation du monde, création) et la limitation de ce côté objectif par le capitalisme de monopole. Ces conditions permettent de dire que la grande majorité des intellectuels peuvent, à partir de leur *point de vue propre* qui n'est pas encore celui de la classe ouvrière, et pas seulement pour une protection de leurs intérêts matériels, participer à la marche au socialisme. » (R. Leroy, op. cit., p. 31.)

La crise du Capitalisme Monopoliste d'Etat limite le côté « objectif » (ce qui veut dire : idéologiquement neutre) du travail scientifique et technique des I.T.C. : ce travail scientifique et technique est donc conçu comme connaissance et transformation du monde *non* surdéterminée par les rapports de production capitalistes, par la loi du profit. Les I.T.C. sont considérés comme des experts neutres (des forces productives neutres)[3] pour qui la liberté de création et de recherche est indispensable au développement scientifique, technique (ou artistique), développement scientifique (ou artistique) qui se produit nécessairement dans l'intérêt des forces progressistes, et que le capitalisme Monopoliste d'Etat entrave.

2. L'accroissement considérable des innovations technologiques dans la production mondiale depuis la dernière guerre a suscité une littérature théorico-politique assez large, qu'il ne s'agit pas ici d'interroger globalement. Ce qui est en question, c'est l'effet que cela produit chez un certain nombre de chercheurs, d'économistes, de dirigeants politiques se réclamant du socialisme, dans les pays capitalistes et « socialistes ».

L'offensive révisionniste-technocratique s'effectue sous deux aspects indissolublement liés :

— Un aspect théorique qui peut se résumer dans l'œuvre de l'économiste tchèque Radovan Richta (*La civilisation au carrefour,* Editions Anthropos) qui avance un certain nombre de thèses sur le nouveau stade des économies modernes, sur l'introduction massive de la science dans la production, produisant une nouvelle rationalité dans le procès de production :

« Désormais l'application de la science se fait à une échelle de plus en plus vaste... (p. 18.)
« Ce qui fait l'originalité du mouvement amorcé... le transforme en une Révolution Scientifique et Technique, c'est avant tout qu'il débouche sur une transformation universelle de toutes les forces productives.
« Tout indique qu'il ne s'agit plus là du développement continuel d'un des facteurs objectifs des forces productives, comme ce fut le cas de l'industrialisation, ni de l'apparition de telle ou telle production nouvelle. Il ne s'agit pas d'une agitation de surface, d'une boursouflure isolée de la civilisation qui sera suivie d'un retour au calme, mais d'un passage accéléré et permanent de toutes les forces productives, de tous les facteurs objectifs et subjectifs de production de la vie humaine. » (p. 5.)

3. Ces deux citations montrent que théoriquement et pratiquement une telle « neutralité » est un leurre :
« Les puissances intellectuelles de la production se développent d'un seul côté, parce qu'elles disparaissent sur tous les autres. Ce que les ouvriers parcellaires produisent se concentre en face d'eux dans le capital. La division manufacturière leur *oppose les puissances intellectuelles* de la production comme la propriété d'autrui et comme *pouvoir qui les domine.* Cette scission... s'achève... dans la grande industrie qui fait de la science une force productive indépendante du travail et l'enrôle au *service du Capital.* » — Marx, Le Capital, Livre I, Tome 2, page 50. Ed. Sociales.
« La détermination des méthodes de travail est une opération bien trop compliquée pour être laissée à la discrétion des ouvriers. Dans les usines, ce sont des bureaux d'études spécialisés qui doivent se charger de cette opération en analysant à la fois les machines, le temps et les mouvements. Ainsi pourra être définie une façon de procéder, la seule meilleure (« one best way ») qui devra ensuite être enseignée aux ouvriers. *Toute initiative qui leur serait laissée* sur le plan de l'organisation de leur travail entraînerait des aléas incompatibles avec l'organisation de l'entreprise et avec les précisions des ingénieurs. » — L'Organisation Scientifique du Travail (O.S.T.). (Stipulé dans ses tout premiers paragraphes et rapporté dans « Recherches en vue d'une organisation plus humaine du travail industriel » par Yves Delamotte, au service de formation des Inspecteurs du Travail du Ministère du Travail, de l'Emploi et de la Population.)

« La science commence à agir aujourd'hui *universellement* en tant que force directement productive et l'industrie tout entière devient « l'application technologique de la science ». Nous assistons à la transformation du processus de production de processus de travail simple en processus scientifique. » (p. 18.)

La science devient non seulement une force productive directe mais une force productive décisive :

« Au cours des bouleversements actuels de la production, la science devient progressivement la force productive centrale de la société et pratiquement le facteur décisif de la croissance des forces productives. » (p. 17.)
« ... par son ampleur et sa portée, la sphère de la science et de la recherche doit progressivement se hisser au niveau de l'industrie pour devenir en fin de compte la sphère décisive de l'activité humaine. » (p. 19.)

— Un aspect directement politique, constitué par l'expérimentation de ces thèses dans les formations sociales que constituent les pays révisionnistes, particulièrement l'U.R.S.S. avec la réforme économique (Libermann) et la Tchécoslovaquie d'avant 68 (Dubcek, Ota Sik, Richta)[4].

Il n'est pas possible de dissocier ces thèses du procès de reconstitution d'une classe exploiteuse dans ces pays « socialistes », ni d'oublier le rôle hégémonique de l'U.R.S.S. dans cette zone et sa politique caractérisée globalement par le social-impérialisme, produisant un certain nombre de contradictions secondaires entre les nouvelles classes exploiteuses, contradictions qui peuvent se résoudre violemment, comme en août 68.

4. Hongrie, Pologne ont pris la relève de l'expérience tchèque en tirant les leçons de l'échec du « printemps de Prague ».

On peut ramener les thèses de Richta à trois propositions :
1) La Révolution Industrielle s'achève, une nouvelle civilisation est en train de naître, fondée sur le principe de l'automation (par opposition au principe de mécanisation) dans le procès de production. *Le morcellement du travail,* qui asservissait l'homme, se transforme en « synthèse du procès naturel technicisé, imposé, assimilé et de ce fait, réglable par l'homme ».
2) La science est une force productive directe :
— car elle s'applique de plus en plus largement à tout le champ de la production,
— car elle bouleverse continuellement toutes les forces productives,
— car elle « transforme le procès de production de processus de travail simple en processus scientifique ».
Dans son rapport dialectique à l'industrie, la science devient le facteur décisif de la croissance, la force productive décisive.
3) La révolution scientifique et technique confère aux formations sociales une nouvelle logique de développement fondée sur la rationalité scientifique du procès de production. Le principe de l'automation fait que l'homme se trouve ainsi placé *en marge* du processus immédiat (processus de fabrication) alors qu'autrefois il en était le « fondement principal direct » (Richta, p. 18).

Le texte de Marx sur la question des complexes automatiques de machine, dans les *Fondements de la Critique de l'Economie Politique,* est un des points de référence de Richta qui tente d'y lire les prémisses de sa propre démarche théorique. Mais qu'il le veuille ou non sa lecture *masque* ce qu'a d'essentiel l'analyse de Marx :

« Même si la machinerie est la forme la plus adéquate de la valeur d'usage du capital fixe, il ne s'ensuit nullement que sa subordination aux rapports sociaux capitalistes représente le mode de production le plus adéquat et le meilleur pour son utilisation. » (Marx, *Fondements de la critique de l'Economie Politique.* Editions Anthropos. Tome II, p. 215.)

Marx distingue la valeur d'usage d'un moyen de production et sa capacité de produire de la valeur :

« Quelle que soit la valeur d'usage d'un moyen de production donné — et nul doute que la « machinerie » en soit « la forme la plus adéquate » —, son incorporation dans le procès de production dépendra, dans les limites des « rapports sociaux capitalistes », de sa capacité à produire de la plus-value. Les conditions d'incorporation de la machinerie (ou des techniques modernes) dans le procès de travail font qu'elles permettent une meilleure mise en valeur du capital. » (B. Coriat. D.E.S. à paraître dans la collection I.R.E.P.)

En résumé, l'incorporation des innovations techniques dans le procès de production se fait simultanément, dialectiquement, sous deux angles :
— elle améliore le procès de travail,
— elle « améliore le procès de travail » en ce sens qu'elle permet à l'ouvrier de travailler davantage pour le capitaliste (augmentation de la plus-value) et moins pour lui-même, puisque la durée pour produire un objet diminue, mais que dans le même temps, un maximum d'objets sont produits par le maximum de travail.

On peut donc dire que si l'innovation technique pénètre le procès de travail, c'est sous la direction du procès de valorisation du capital qui le soumet à sa loi.

On peut donc affirmer qu'il est faux de considérer l'incorporation de l'innovation technique dans le procès de production comme *idéologiquement neutre :*

« Subordonnées et intégrées au processus de production, sollicitées par lui, elles (les sciences et les techniques) portent en tant que forces productives, le sceau des rapports de production capitalistes. » (A. Gorz, *Division du travail, hiérarchie, lutte de classes.*)

Sur la place des cadres, ingénieurs, techniciens dans les rapports de production capitalistes.

Nous nous contentons de rappeler un certain nombre de thèses marxistes, qui permettent d'aller plus loin dans l'analyse politique du sujet qui nous occupe.

1. La recherche scientifique de procédés techniques nouveaux dans le but d'améliorer le procès de travail est, dans le mode de production capitaliste, une activité sociale *séparée* des autres secteurs de l'économie, et principalement de la production directe (des producteurs immédiats).

A la question : « qui produit la science et les techniques ? » nous pouvons déjà répondre : « pas les producteurs immédiats, qui sont exclus du procès d'invention et de recherche ». Dans le procès de travail capitaliste, les machines, les formes d'organisation du travail, etc. *s'imposent* à l'ouvrier, et dans ce rapport ouvrier-machine s'inscrit le rapport Capital-Travail (le rapport de production capitaliste), qui le détermine et où il s'insère.

2. La division capitaliste du travail fait naître de nouvelles fonctions dans l'accomplissement du procès de production : fonctions de coordination des différentes fractions du travail séparé, de maîtrise du procès de travail social, aux fins d'exploitation.

Cette division du travail est un des éléments qui fondent les rapports de production capitalistes, rapports caractérisés par le fait que le travailleur est séparé des conditions objectives de la réalisation du travail : les moyens

de travail, les produits du travail. C'est dans ce cadre général que s'inscrit la division travail manuel/travail intellectuel. Le travail scientifique et d'innovation technique apparaît à l'ouvrier comme incorporé aux moyens de production, au capital, comme un moyen d'exploitation du travail[5].

3. La fonction des travailleurs scientifiques et techniques est d'assurer un certain nombre de tâches générales : veiller à la bonne marche du procès de travail, à son amélioration, à son renouvellement, concevoir de nouveaux procédés de fabrication permettant une rentabilité plus grande du capital par l'accroissement de la productivité du travail vivant, concevoir des produits nouveaux.

Ces moyens de production nouveaux ont pour but de produire des marchandises, des valeurs d'échanges, qui permettent une plus grande extraction de plus-value. Les caractéristiques techniques de ces nouveaux moyens de production ne sont pas neutres, ils obéissent à la fonction de valorisation du capital contre la force de travail, assurant un certain type de division du travail.

La place des travailleurs technico-scientifiques est à analyser dans le cadre de la reproduction des moyens de production capitalistes pris comme éléments du procès général de valorisation du capital, donc dans le cadre de la reproduction des rapports de production.

4. La division sociale du travail modèle ainsi la place des travailleurs technico-scientifiques dans le procès de production des connaissances scientifiques et techniques : elle accroît la parcellarisation de la recherche, elle restreint de plus en plus les tâches des travailleurs technico-scientifiques à la résolution des problèmes immédiats du capital, la tendance étant à l'accentuation de l'appropriation de la science et des techniques par le capital.

Elle approfondit la division entre les travailleurs technico-scientifiques qui ont des fonctions de direction, de conception, de contrôle du travail des producteurs immédiats, et ceux qui, dans le procès de travail, ont une tâche extrêmement parcellisée, ne détenant aucun privilège hiérarchique sur les autres travailleurs de l'unité de production. Ceci permet de dégager trois points politiques importants :

— le rapport du capital à la science est un rapport d'appropriation qui entraîne vis-à-vis des sujets porteurs de science un rapport d'arbitraire, de soumission.

— les porteurs de science apparaissent aux yeux des travailleurs comme faisant partie du capital, comme des agents du capital.

— les porteurs de science ne sont pas capables de leur seul point de vue d'effectuer une critique radicale du système capitaliste, que seule la classe ouvrière du point de vue de son idéologie révolutionnaire est à même de formuler.

Nous concluons cette partie par une mise en garde : les révisionnistes français peuvent dire que Richta est Richta et que ce qui est advenu de ses thèses en Tchécoslovaquie montre bien que les partis « communistes » sont prévenus contre tous les dangers de révisionnisme. Mais si la thèse du *nouveau bloc historique,* thèse issue en droite ligne des théories de Richta, est critiquée par le P « C » F (et la récente exclusion de Garaudy en est la preuve), on peut se demander quelle est la différence fondamentale du point de vue théorique, politique, idéologique entre la thèse du nouveau bloc historique et celle, officielle, de l'alliance des couches anti-monopolistes ? Toutes deux reviennent pratiquement à mettre la classe ouvrière à la remorque de l'aristocratie ouvrière, de certaines couches de salariés non directement productifs. Toutes deux reviennent pratiquement à briser les luttes *anti-capitalistes* de la classe ouvrière au nom de l'alliance contre les *monopoles.*

5. Marx : « La science qui contraint les membres inanimés de la machinerie à œuvrer, par leur construction, comme un automate, n'existe pas dans la conscience de l'ouvrier mais agit sur lui par l'intermédiaire de la machine comme une puissance étrangère, comme puissance de la machine. » (*Fondements...,* p. 584.)
Dans le chapitre VI (posthume) du tome I du *Capital,* Marx note que la science se sépare « bel et bien » de l'habileté et des connaissances de l'ouvrier individuel — et bien que, considérée à sa source, elle soit le produit du travail, elle apparaît, partout où elle intervient dans le processus de travail, comme incorporée au Capital.
« Toutes ces applications, fondées sur du travail social, apparaissent elles-mêmes comme moyens d'exploitation du travail... donc comme forces du capital vis-à-vis du travail... Et c'est ainsi que le développement des forces productives sociales du travail et que les conditions de ces développements apparaissent comme *fait* du *capital* vis-à-vis desquels l'ouvrier n'a pas seulement un comportement passif, mais qui *se produisent contre lui* » (cité par A. Gorz, op. cit.).

Les hypothèses politiques du révisionnisme

1. Une des hypothèses de base est que le révisionnisme considère toutes les capacités de production du système capitaliste, les techniques, comme des forces qui pourront opérer telles quelles durant la période socialiste, et que par conséquent il importe de sauvegarder, de ménager dans leurs intérêts spécifiques.

L'enjeu est de savoir qui du capitalisme monopoliste d'Etat ou de la démocratie avancée saura le mieux « gérer » les forces productives actuelles, qui saura le mieux les développer. Cette conception se fonde sur *l'économisme,* à savoir que les forces productives sont neutres, qu'elles ne portent pas l'empreinte des rapports de production dans lesquelles elles sont inscrites, que leur développement est bon par principe. Cette analyse mène les révisionnistes à lutter pour la sauvegarde de l'appareil de production capitaliste, à défendre la hiérarchie capitaliste pour ne pas porter atteinte à l'aristocratie ouvrière et aux cadres et ingénieurs. Autrement dit, l'organisation du travail, la structuration hiérarchique des compétences dans le procès de travail, ne nécessitent pas de remise en cause. La division capitaliste du travail ne sera pas combattue[6].

2. Le cadre politique commandant cette conception — la sauvegarde de l'appareil de production capitaliste — est celui de la « révolution pacifique » avec une étape de démocratie avancée « ouvrant la voie au socialisme ». La lutte électorale est la forme principale de lutte à laquelle toutes les autres sont *subordonnées,* pour atteindre l'objectif qui est de « soustraire l'Etat à la mainmise des monopoles » (ce qui sous-entend, à l'encontre de l'ABC du marxisme, que le *même* Etat, *autrement* utilisé, pourrait être mis au service du peuple), de mettre en place un gouvernement démocratique qui se proposerait de nationaliser les secteurs-clés de l'économie. Toute cette stratégie étant inscrite dans le cadre de la constitution, du système politique bourgeois.

La question fondamentale, celle de l'Etat — en tant qu'instrument d'oppression de la bourgeoisie, produit, *modelé* et pas seulement utilisé par elle — est escamotée : l'Etat capitaliste, pour les révisionnistes, est exclusivement au service des monopoles. Il est possible d'unir tout ce qui n'est pas monopoliste, de réaliser l'alliance la plus large possible de toutes les victimes de la politique néfaste des monopoles, et cela sur la base, pour le moins contradictoire, des intérêts *spécifiques* des classes, couches, fractions et catégories miraculeusement unifiées. Ce sont là les « conditions nouvelles » permettant d'envisager aujourd'hui des modalités pacifiques de passage au socialisme, des voies nouvelles, inexplorées jusque-là par Lénine et les dirigeants révolutionnaires.

Or, et c'est précisément Lénine qui en a fait la théorie, la question de l'Etat est justement la pierre d'achoppement permettant de discerner le vrai marxisme du faux. En France, l'Etat, dans ses structures, sa constitution, son essence même et pas seulement sa destination, est un Etat capitaliste, impérialiste, au service de toute une classe, qui a pour but d'unifier, d'harmoniser les intérêts de toute la classe capitaliste, de ses différentes fractions, qui est chargé de résoudre les contradictions secondaires entre ces différentes fractions (autant que cela lui est possible), en général au profit des couches monopolistes et impérialistes, afin d'assurer son unité hégémonique contre la classe ouvrière et ses alliés.

La tâche politique du prolétariat est de briser cette hégémonie, cette alliance et cette unité de classe bourgeoise, d'unir tout ce qui peut être uni autour de lui et *sous sa direction,* sur la base de son projet politique propre : le socialisme, la destruction de l'Appareil d'Etat bourgeois (au niveau idéologique, la lutte dans les A.I.E. doit se fixer les mêmes objectifs).

3. L'une des tâches politiques et idéologiques qui peut servir à sceller

6. « Mais de plus, le mouvement de mai et juin a montré l'ampleur de l'aspiration des ingénieurs, cadres et techniciens à une responsabilité plus réelle dans la production. Le caractère parcellaire du travail, la concentration de l'initiative et des véritables pouvoirs de décision en quelques mains réduisent les ingénieurs, cadres et techniciens à une mutilation de leurs capacités. » Leroy, *La Culture au présent,* p. 120.

Du même auteur : « Récemment s'est développée de façon plus ou moins insidieuse une campagne tendant à mettre en cause la hiérarchie des salaires. C'est tout à fait démagogique de dire que tous les salaires devraient être nivelés par le bas. C'est facile à dire, de Pékin ou d'ailleurs ; ça donne même une certaine « couleur révolutionnaire » quand on le dit en France. Mais je le dis tout net : nous n'embouchons pas ces trompettes-là. Le Parti Communiste Français n'est pas contre la hiérarchie des salaires, ce qui ne signifie pas du tout l'abaissement des salaires les plus bas, mais au contraire le relèvement des salaires les plus bas, puisque nous nous prononçons pour l'augmentation générale des salaires, des traitements, des revenus, des pensions et des retraites, nous nous prononçons pour qu'il n'y ait aucun salaire mensuel inférieur à 600 F. Mais sur cette base une certaine hiérarchie des salaires correspondant aux fonctions assurées dans la production doit être respectée. » (P. 64.)
Cette position est cohérente avec le point de vue révisionniste sur l'école : démocratiser la base de l'école, plus de fils d'ouvriers, mais surtout formation d'une élite. Tout le monde ne peut pas aspirer à des fonctions de direction ! A ce titre, le système scolaire soviétique semble être un modèle de réussite qu'Edgar Faure, malgré son ambition, ne pourra jamais réaliser.

l'alliance du prolétariat avec certaines couches d'intellectuels salariés, c'est la critique concrète, systématique, du mode de développement des forces productives capitalistes, dominées par les rapports de production bourgeois. Quand aujourd'hui en France les O.S. se battent pour des augmentations de salaire non hiérarchisées, un vaste travail politique peut être entrepris, montrant comment les rapports de production capitalistes retentissent sur la manière même de travailler, sur l'organisation du travail.

L'expérience de la grande révolution culturelle prolétarienne chinoise est à ce titre riche d'enseignements : dans le cadre politique du pouvoir socialiste, elle s'attaque aux rapports de production bourgeois, et pose les bases d'un développement des forces productives en correspondance avec les nouveaux rapports de production socialistes, développement fondé sur la « capacité collective de production des masses » (Bettelheim). L'un des principaux thèmes de la sinophobie et plus généralement des calomnies des révisionnistes contre les révolutionnaires consiste à répandre l'image d'une Chine où l'on se passerait de la technique, celle-ci étant globalement jugée comme capitaliste. L'amalgame est facile : Mao, c'est Marcuse et vice-versa : le développement technologique moderne est la cause des malheurs des sociétés. Mais les réussites technologiques et les progrès économiques de la Chine prouvent amplement le contraire : l'expérience de la G.R.C.P.C. a montré que l'alliance de classe ouvriers-techniciens-cadres sous direction politique de la classe ouvrière est largement positive, et qu'elle permet de libérer l'initiative de tous :

« Les intellectuels qui travaillent dans notre usine sont des diplômés d'avant la Révolution culturelle qui, au cours du mouvement de « lutte, critique, réforme », sont venus dans l'usine travailler avec les ouvriers. Avant, ils étaient séparés de la pratique des masses et de la production. C'est pour cela qu'ils sont venus dans les usines. La plupart des innovations techniques ont été réalisées par des groupes de « triple union », c'est-à-dire des groupes composés de cadres, techniciens, et d'ouvriers. »

« Souvent les intellectuels qui travaillent dans une usine jouent donc un rôle dans les innovations, en mettant à profit leurs connaissances pour améliorer la production et les conditions de travail. »

« Alors qu'avant la Révolution culturelle, les techniciens et les ingénieurs faisaient les projets dans les bureaux d'étude, ils participent aujourd'hui à ces groupes ayant les ouvriers comme ossature ; alors qu'avant les projets étaient souvent compliqués, chers et mal adaptés, aujourd'hui ils sont plus simples et économiques. De plus, la participation directe des ouvriers aux innovations permet d'avoir des projets bien adaptés — car les ouvriers connaissent bien les problèmes concrets de la production. Cela permet aussi d'avoir des projets qui améliorent les conditions de travail : en Chine, on dit souvent qu'un *bon projet est un projet qui améliore les conditions de travail tout en accroissant la productivité.* »

On peut donc dire que la triple union, en transformant les rapports de production (elle assure la direction directe de la classe ouvrière sur la technique) a eu pour effet un nouveau bond en avant des forces productives. C'est ce que résume le mot d'ordre de la Révolution culturelle : « Faire la Révolution et promouvoir la production. » *(Dans les usines chinoises,* brochure éditée par l'Association des Amitiés Franco-Chinoises.)

On est loin, très loin de cet obscurantisme oriental dont le P «C» F se plaît à affubler le peuple chinois. Il est clair que la lutte entre deux voies se déroule aussi et de plus en plus nettement sur la question du développement des forces productives et de la transformation des rapports de production. Plus que jamais nous devons balayer les théories du « front anti-monopoliste » et de la révolution scientifique et technique, de la science comme force productive directe. Ces théories brisent l'élan de la classe ouvrière dans ses luttes anti-capitalistes, elles l'empêchent de s'allier avec les travailleurs salariés non-productifs, avec les intellectuels salariés, sur des bases politiques claires — elles sont un obstacle réel sur la voie de la révolution dans notre pays.

2. Révolution culturelle ou "Révolution Scientifique et Technique" ?

Comment s'exerce la domination d'une idéologie scientiste et technocratique sur la politique culturelle du P.« C. »F. ? En donnant à penser qu'à l'époque du capitalisme monopoliste d'Etat, la « Révolution Scientifique et Technique » dispensera pendant longtemps de révolutionnariser les rapports de production[1]. Il sera seulement question de les « ajuster » au développement des forces productives. La « Révolution scientifique et technique » rend donc illusoire ou caduque la lutte idéologique[2], et a fortiori la Révolution Culturelle[3]. C'est en son nom que les théoriciens révisionnistes vont être contraints :

a. d'attaquer la G.R.C.P.C. De l'attaquer sournoisement en ne désignant jamais sa cible (maoïstes chinois et/ou français ?). De l'attaquer à coup de contre-vérités, style : les maos veulent tout brûler[4].

b. d'empêcher la mise en parallèle de la G.R.C.P.C. et de la Révolution Culturelle léniniste en tirant la première du côté de l'utopie volontariste, la seconde du côté du « réalisme », du réformisme.

c. de sembler se passionner pour la conception léniniste de Révolution Culturelle et d'en proposer une définition minimum, une définition elle-même scientiste et technocratique.

Sur les trois caractéristiques de la R.C. léniniste selon Leroy (accès à la culture, socialisation des intellectuels et assimilation critique) on sait que les deux premières sont — pour le révisionnisme — en passe d'être atteintes, au terme d'une évolution inévitable. Rappelons à quel prix.

L'accès à la culture dispense d'interroger sur le contenu de cette culture, c'est-à-dire sur son contenu de classe. Tout se passe comme si il suffisait qu'un nombre de plus en plus grand de fils d'ouvriers « accèdent » à la culture bourgeoise pour que celle-ci *re-devienne* la Culture tout court, celle du peuple tout entier (cf. *infra*, 5).

De même, il suffit que les travailleurs intellectuels soient en voie de socialisation, qu'ils se sentent subjectivement exploités pour devenir objectivement (puis, et sans que cela fasse problème, subjectivement) des alliés du prolétariat.

Dans les deux cas, évolution sans bonds qualitatifs, inutilité de la lutte, de la transformation idéologiques, alliance avec les intellectuels conçue sans principes.

Dans le n° 186-187 (janvier-février 1970) d' « Economie et Politique », Jean Lojkine (dans l'article intitulé « L'alliance " capitale " de la classe ouvrière et des travailleurs intellectuels ») fait bien la distinction entre les ingénieurs, techniciens et cadres (I.T.C.) qui ne perçoivent la lutte de classes qu'à travers « les fonctions de coordination, d'intégration ou d'organisation qui caractérisent le travail intellectuel » et dont la prise de conscience est donc d'abord *réformiste*, et la classe ouvrière. Il en conclut à la nécessité d'une alliance mais sans rien dire des bases de cette alliance, de la nécessité d'une lutte contre l'idéologie bourgeoise (sous sa forme réformiste, techniciste) *sous la*

1. « On ne peut donc pas parler dans l'abstrait de retard ou d'avance de l'un sur l'autre (deux éléments : les forces productives et les rapports de production) mais plutôt d'ajustement des divers éléments les uns aux autres, ajustement qui peut être plus ou moins parfaitement stable. » (Sur le C.M.E. dans *La Pensée* n° 155.)

2. Ce qui ne signifie nullement que le révisionnisme n'intervient pas dans le champ idéologique et culturel, qu'il n'y mène pas une lutte. Simplement cette lutte n'est pas menée sur des positions prolétariennes marxistes-léninistes. Il serait donc erroné de penser qu'il suffit pour le mouvement marxiste-léniniste d'occuper un terrain laissé en friche ou abandonné par l'adversaire. Ce que le mouvement marxiste-léniniste rencontre dans sa lutte idéologique, c'est le révisionnisme comme relais, masque et relève de l'idéologie bourgeoise.

3. Si le progrès technique libère les capacités de création des producteurs, à la limite (et à la faveur de l'emploi constamment ambigu du mot « création ») la Révolution scientifique et technique *tient lieu* de Révolution culturelle.

4. Pratiques auxquelles *La Nouvelle Critique* nous a habitués. Dans son numéro 47, un titre accrocheur (« Faut-il brûler l'école ? ») accompagné d'une photo apocalyptique, servait à introduire un ensemble de textes consacrés à l'école et destinés principalement à calomnier le livre de C. Baudelot et R. Establet (*L'école capitaliste en France*). Tantôt en l'amalgamant à des critiques bourgeoises de l'école (I. Illich), tantôt en prêtant aux auteurs des préoccupations qu'ils n'avaient jamais eues (du type : « Faut-il brûler l'école ? »). Procédés rendus possibles par la confusion existant réellement dans l'esprit du lecteur peu prévenu, d'une part entre tous les « gauchistes » français, d'autre part entre ceux-ci et la Chine, confusion encouragée par la presse bourgeoise et qui sert, telle quelle, le révisionnisme.
Il n'est donc pas inutile de rappeler :
Mao (Yenan) : « Nous devons recueillir le riche héritage et maintenir les *meilleures* traditions de la littérature et de l'art chinois et étrangers, mais pour les mettre au service des masses populaires. » C'est nous qui soulignons « meilleures ». Il s'agit d'un enjeu réel.
D'autre part, R. Leroy a bien raison de dire qu'il n'y a pas « de révolution seulement culturelle ». Le mot chinois *wenhua* signifie tout aussi bien « civilisation ». La Révolution Culturelle chinoise est aussi, ne peut pas ne pas être, une révolution politique et économique : « La grande révolution culturelle prolétarienne est, au fond, une grande révolution *politique* que le prolétariat mène, dans les conditions du socialisme contre la bourgeoisie et les autres classes exploiteuses... » (Mao Tsétoung.) (Nous soulignons.)

direction de la classe ouvrière[5]. Oubli symptomatique si l'on ne perd pas de vue que, pour être eux-mêmes exploités, les travailleurs intellectuels n'en occupent pas moins une place essentielle dans la reproduction de la division capitaliste du travail, division qu'ils prennent (et font prendre) pour une division « technique » du travail[6].

Oubli qui, théoriquement, se traduit par l'embarras des théoriciens du P.« C. »F. quant à l'importation — non franche, toujours allusive, à lire entre les lignes — d'un concept comme celui d'appareil idéologique d'Etat. Rien n'empêche cependant une utilisation *révisionniste* de ce concept, qui ne ferait que mettre à profit les lacunes et les ambiguïtés des notes d'Althusser (et sur lesquelles nous aurons, nous aussi, à revenir). Il suffit :
— de localiser, de fixer, d'emprisonner l'idéologie (et la reproduction des rapports de production) dans des appareils clos, de façon à ne surtout pas la rencontrer ailleurs, là où elle est intolérable pour le révisionnisme, c'est-à-dire dans la production même, dans l'appareil économique (la hiérarchie, la division capitaliste du travail, etc.),
— d'attribuer le rôle diviseur d'un A.I.E. non au fait qu'il est lui-même divisé[7] mais au fait qu'il est *mal géré*. Mal géré ; c'est-à-dire d'une façon antidémocratique et irrationnelle (thèmes du désordre et du gâchis prenant la place de ceux, sans doute « dépassés », de l'injustice et de l'exploitation).

Autrement dit, il y a bien de l'idéologie qui circule dans des appareils, mais aucune trace de lutte. Nous verrons que *nier la lutte entre deux idéologies revient à vider de contenu ces deux mots séparés : lutte, idéologie.*

Ce qui rend inutile le contrôle de la classe ouvrière sur les travailleurs intellectuels dans son alliance avec eux, c'est donc que ceux-ci n'ont pas de responsabilité idéologique, qu'ils ne sont pas, comme dit Lénine « tous pénétrés jusqu'à la moelle d'une conception du monde bourgeoise », et qu'ils ne contribuent pas à reproduire cette conception, à l'inculquer à la classe ouvrière. Il faudra donc :
— faire dépendre l'activité des travailleurs intellectuels d'une instance supérieure : *la science* (scientisme),
— grouper sous une même rubrique, vague à souhait (« l'investigation du réel ») deux types de travailleurs ordinairement distincts : le savant et le technicien d'un côté, l'artiste de l'autre (technocratisme).

Cet amalgame constant permet un certain nombre de jeux de mots qui sont autant d'escamotages théoriques. Leroy : « L'activité même du créateur, celle de l'artiste comme celle du technicien, est susceptible d'ouvrir des perspectives émancipatrices à l'humanité, et cela par des voies complexes, rarement immédiates. » (p. 77). L'emploi flou à dessein du terme de « créateur » rend plus significativement comiques les précautions de Prevost (p. 22) se demandant si on doit continuer à employer le terme de création : « En fin de compte dans la bataille des idées, certains mots pèsent lourd. » Nous ne le lui faisons pas dire.

De même que la technique libère les facultés créatrices, de même la création artistique a de plus en plus recours à la technique. Le technicien organise la production et le créateur élabore des « images-guides ». Conception technocratique de la création artistique et conception idéologique bourgeoise de la technique (neutre et libératrice en soi). Dans ces conditions, le cynisme satisfait des premiers paragraphes de l'article de Prevost n'a rien à voir avec la brutalité de Lénine. Il faut avoir les travailleurs intellectuels, les artistes, *avec soi*, non pour une alliance où ils seraient critiqués, rééduqués par la classe ouvrière[8], mais pour être critiqués *par les spécialistes du Parti et au nom de la Science.*

5. Lénine (1919) « Pratiquement, le problème est maintenant de mettre à notre service ceux que le capitalisme a éduqués contre nous, de les surveiller chaque jour, de les placer sous le contrôle de commissaires ouvriers, dans l'ambiance d'une organisation communiste, d'étouffer chaque jour leurs velléités contre-révolutionnaires, et en même temps de nous mettre à leur école. » Et un an plus tôt : « Et avec tout cela, pas la moindre concession politique à ces messieurs, utiliser leur travail partout où cela est possible. » *(Culture et Rév. Cult.*, p. 63 et 55.) A voir avec quelle vigilance *politique*, Lénine aborde le problème *alors crucial des spécialistes*, on ne peut que s'interroger sur la nature de l'alliance recherchée aujourd'hui par le P « C » F.

6. André Gorz *(Division du Travail, Hiérarchie, Lutte de classes* (1971)) : « Autrement dit, si travailleurs technico-scientifiques et ouvriers sont bel et bien situés de la même manière vis-à-vis du capital, ils ne sont pas situés de la même manière les uns par rapport aux autres : tant que le travail technico-scientifique et le travail ouvrier sont menés parallèlement mais séparément, c'est un fait que les travailleurs technico-scientifiques produisent des moyens d'exploitation et d'oppression des ouvriers et doivent donc apparaître à ceux-ci comme des agents du capital, tandis que les ouvriers ne produisent pas les moyens d'exploitation des travailleurs technico-scientifiques. » (P. 21.)

7. Comme le rappelle N. Poulantzas à propos de l'école dans sa préface à *L'Internationale communiste et l'école de classe* de D. Lindenberg : « Si l'école reproduit *en son propre sein* la division entre travail manuel et travail intellectuel, c'est que cette école est déjà, de par sa nature capitaliste, située globalement par rapport à — et reproduite comme appareil en fonction de — une division du travail manuel / intellectuel — et une reproduction de cette division — qui déborde l'école et lui assigne son rôle (séparation de l'école et de la production, liée à la séparation et à la dépossession du producteur direct des moyens de production). »

8. Mao (Yenan) : « C'est seulement en étant le représentant des masses qu'il (l'écrivain ou l'artiste révolutionnaire) peut les éduquer, c'est seulement en se faisant leur élève qu'il peut devenir leur maître. »

C'est donc à partir de la disparition effective de la *lutte idéologique* (devenue au fil des textes « critique idéologique ») dans les discours et les pratiques du P.« C. »F. qu'il faut examiner la résurgence soudaine, frénétique, de débats théoriques — cf. : Cluny 2 — autour d'une définition de l'idéologie. Celle de Prevost (N.C. n° 57, p. 17), héritier du « marxisme mûr », a ceci de rassurant que la lutte n'y est pas pensable. Tantôt privation de la vérité, tantôt « inconscient culturel », toujours sous la forme d'un manque intangible, d'une illusion insaisissable parce que trop immédiate, oxygène althussérien qui est partout et nulle part. Que l'idéologie pénètre toute chose mais reste ineffable, c'est ce qu'expriment bien les métaphores révisionnistes de l'Immaculée Conception : comment l'idéologie vient aux films ? demandait Lebel, se croyant drôle. Et la N.C. (p. 74) « Ils (les communistes) sont attentifs à la façon, aux ruses, dont la politique vient à la culture. »

Dans cette acception, « l'idéologie » n'est jamais que le manque de science, son manque provisoire ou l'effet de sa confiscation, de son freinage, par les Monopoles. C'est le sens de la problématique chère à Leroy (et à Feuerbach) de la mutilation et de la récupération. Pour les travailleurs intellectuels, la contradiction principale n'oppose plus l'idéologie bourgeoise[9] à l'idéologie prolétarienne (formes idéologiques de la lutte des classes) mais un « noyau objectif » à tout ce qui vient le déformer, le mutiler. On voit alors fleurir des expressions du genre « effet libérateur de toute investigation du réel/ utilisation consciente ou inconsciente par la classe dominante de cette investigation » (Leroy, p. 75), « noyau objectif/déformations idéologiques » (p. 77).

Le modèle de ces oppositions est à trouver, on le sait[10], dans les travaux d'Althusser, dans la fameuse opposition Science/Idéologie dont on peut mesurer aujourd'hui les effets politiques, et voir à quel point elle sert le révisionnisme.

Dans un article important (« Sobre la teoria de la ideologia »), J. Rancière montre que ce qui légitime chez Althusser le couple Idéologie/Science, c'est la double fonction qu'il assigne à l'idéologie :

a. dans toutes les sociétés y compris les sociétés sans classes, un rôle de ciment, un facteur de cohésion sociale. L'idéologie est alors le système de représentations qui assure la relation des individus aux tâches fixées par la structure du tout social. Système d'illusions rendu nécessaire par l'opacité même de la structure sociale pour ses sujets.

b. dans les sociétés de classes, un rôle *supplémentaire* de maintien des individus dans les positions déterminées par la domination de classe. L'idéologie est alors surdéterminée par la lutte des classes. Et si l'on ne peut sortir de l'idéologie dans sa fonction a, on peut au moins subvertir sa fonction b, mais ce sera au moyen du contraire de l'idéologie, c'est-à-dire de la Science.

Or, s'il y a bien rapport entre science et idéologie, ce n'est pas un rapport d'exclusion ou d'opposition (opposition qui serait analogue à celle qui oppose le prolétariat à la bourgeoisie) mais plutôt d'*articulation.* J. Rancière montre bien qu'on ne rencontre jamais (à l'Université ou ailleurs) de « science pure » mais toujours « un découpage de connaissances scientifiques articulées comme *objets de savoir* », une conversion de connaissances scientifiques en « objet de savoir dans les formes de l'idéologie dominante » qui sont des « formes d'appropriation de classe du savoir ».

La brèche ainsi ouverte par Althusser (amalgame science/savoir — le savoir étant entendu comme formes d'appropriation de classe de connaissances scientifiques) va être agrandie par Leroy et Prevost qui vont :

— englober par le terme de « noyau objectif » ou de « noyau rationnel » *tout ce qui,* en tant que forme d'investigation du réel (science, art, technique) n'est pas de l'idéologie (puisque celle-ci est *manque* de science, d'art ou de technique).

— liquider définitivement le problème de la science ou de l'idéologie néces-

9. A la limite, la bourgeoisie n'a pas d'idéologie à proprement parler. Elle ne peut faire autre chose que promouvoir des mots d'ordre *déjà prolétariens* (Liberté, Egalité, Fraternité, Démocratie, Rationalité) *et ne pas s'y tenir.* Il n'y a donc pas de culture bourgeoise, il n'y a que la confiscation de la Culture par la bourgeoisie.

10. Ou plutôt, on est censé le savoir, le lire entre les lignes. Revue de vulgarisation par et pour les intellectuels du Parti, la *NC*, sans doute pour se situer au-dessus de la mêlée, n'a à citer ni qui elle attaque, ni à qui elle emprunte, que ce soit Garaudy ou Althusser.

saires au prolétariat. La classe ouvrière n'a ni science *ni idéologie,* elle a un acquis. Un acquis qui est aussi bien « le rationalisme de la démarche (sic) historique et dialectique, de la solidarité de classe, de la lutte (certes extrêmement difficile dans les conditions du capitalisme) pour la construction d'une culture à partir des *éléments techniques* (c'est nous qui soulignons) les plus avancés et de la conceptualisation la plus élevée des processus sociaux » (Leroy, p. 76).

Dans ces conditions (abandon de la lutte idéologique de classe au profit d'une critique idéologique exercée au nom de la Science), qu'en est-il du troisième terme de la conception léniniste de la Révolution Culturelle, de l'assimilation critique ? Cela revient à assimiler à peu près n'importe quoi au nom de la Science (entre autres, au nom du M.H. et du M.D., sciences parmi d'autres). Tout produit idéologique présent ou passé est un tout systématique et hétérogène où des idéologies coexistent. Trier, refuser n'a aucun sens. Inversement on peut comprendre et analyser à perte de vue.

C'est ce qui rend si inoffensive la question que Prevost pose avec gravité : à quel niveau identifier l'idéologie ? Et si dérisoire sa tardive découverte de la non-neutralité des formes (« Il faut sans aucun doute s'interroger sur les limites historiques du récit, sur les présupposés sous-jacents à son principe même : l'idéologie est à repérer là aussi » p. 20). Cette question est en train de devenir la question-fétiche d'une marxologie universitaire partie à la poursuite illusoire de l'idéologie, véritable furet qui est partout et nulle part.

Ainsi s'opère la relève de l'idéologie bourgeoise à l'Université. Si l'on définit toute œuvre comme « un tout où chaque élément a un sens » (c'est Prevost qui, p. 20, fait cette découverte renversante), on se met à la remorque d'un structuralisme moribond et dans l'incapacité de formaliser autre chose que des règles de fonctionnement.

Relève aussi de l'idéalisme : croyance qu'il suffit de critiquer, désigner, démystifier, dépiauter à l'infini, de dégager un maximum de noyaux rationnels. Croyance dans la force intrinsèque de l'idée vraie. Le vrai ne naît pas de la lutte avec le faux mais du *rétablissement* de la vérité après un détour (l'idéologie) par le faux. Ce processus de réappropriation se fait par des techniques de plus en plus affinées.

L'assimilation critique, c'est donc la formation de lecteurs professionnels, de techniciens de la lecture, de spécialistes de la course aux idéologèmes. Il s'agit de l'envers complice de la conception humaniste, individualiste, libérale, revendiquée par ailleurs par le P.« C. »F. en matière de création artistique. L'extrême spécialisation des uns contre-balance l'irresponsabilité voyante des autres. Les premiers ont besoin de produits finis à analyser, les seconds de « liberté d'expression ».

Le texte auquel renvoie Prevost (L. Robel : L'étude pluridisciplinaire de la littérature en U.R.S.S. Dans « Littérature et Idéologies ». Cluny 2) n'est pas sans donner une idée de ce que peut signifier la restauration du capitalisme dans le champ culturel. On y voit institutionnalisée la division entre créateur et masses (qui font retour sous le nom de public, de récepteur), entre créateur et lecteur professionnel (agent de la censure hiérarchique). Ces derniers, non pas armés du MH et du MD, mais de la *sémiotique,* science nouvelle (donc neutre), se livrent à une analyse technocratique et infinie de « messages », étudient les conditions de la communication, mettent sur pied une sorte de grand marketing d'images-guides. Scientisme et technocratisme : échec de la Révolution Culturelle. On dira que Prevost s'en doute puisqu'il le reconnaît sournoisement (alors que dans le même numéro, J.-A. Fieschi s'enthousiasme qu'un auteur comme Witkiewicz, maître du « catastrophisme », soit, en Pologne, l'objet d'un culte). Laissons-le donc conclure :

« Sinon l'on s'expose, même après des décennies de socialisme, même après avoir réalisé les premières étapes de ce long processus nommé par Lénine

« révolution culturelle », à voir écrivains et artistes régresser massivement, dans le juste souci de surmonter les étroitesses dogmatiques, vers une idéologie de type pseudo-jacobin ou humaniste libertaire, quand ce n'est pas vers les mystifications de la « belle âme ». Il est sans doute inutile de citer des exemples... »

Certes.

3. Le P. « C. » F. et l'avant-garde artistique.

> « Par exemple, on opposera la *culture* aux *idéologies*. La culture est un bien noble, universel, située hors des partis pris sociaux : la culture ne pèse pas. Les idéologies, elles, sont des inventions partisanes : donc, à la balance ! On les renvoie dos-à-dos sous l'œil sévère de la culture (sans s'imaginer que la culture est tout de même, en fin de compte, une idéologie). » (R. Barthes, « La critique Ni-Ni », *Mythologies*).

Le thème de la révolution scientifique et technique brandi par le révisionnisme est l'un des aspects de la ligne qu'il pratique en direction des couches intellectuelles. On a vu que cela revenait à affirmer que la science et la technique sont idéologiquement neutres, que leur développement entrait en antagonisme avec le Capitalisme Monopoliste d'Etat, lequel serait dans son essence « *anti-scientifique* »[1] ; et que, donc, leurs intérêts propres opposent savants et techniciens au C.M.E.

Le schéma est le même en ce qui concerne la littérature et l'art : comme le Capitalisme Monopoliste d'Etat est antiscientifique, il est antiartistique. C'est-à-dire que la littérature et l'art sont envisagés sous l'angle de l' « activité créatrice », tout contenu idéologique de cette activité étant absenté : l'art est, d'une part, technique, c'est-à-dire affaire de spécialistes dont la spécialisation est en soi respectable ; et d'autre part, ineffable spiritualité, dont la source est le cerveau de l'auteur, lequel, s'il est génial, exprime cette « part irréductible aux données », à savoir « l'homme même » (Comité d'Argenteuil, 1966). Or on sait que le C.M.E. écrase l'homme. Le révisionnisme du P.« C. »F. redouble, accentue, la coupure (qui n'est sans doute pas pour rien dans la crise historique actuelle des pratiques artistiques) entre les artistes et les masses populaires ; dans la perspective très classiquement bourgeoise qui est la sienne, les artistes, *« élaborateurs des images-guides d'une ou de plusieurs couches sociales et parfois d'une époque tout entière »*, comme l'écrit la « Nouvelle Critique » n° 57, sont nécessairement à la tête des masses, au-dessus de la lutte des classes[2].

Cependant, cette conception bourgeoise, clairement affirmée par le Comité d'Argenteuil, répétée par Leroy dans *La Culture au présent*, cette conception qui occulte la lutte idéologique, le contenu de classe des œuvres sous le principe d'une « liberté de création » totalement abstraite (principe qui a permis à la bourgeoisie d'enfermer la production artistique dans la surenchère vide des « avant-gardes »), cette conception se voit combattue de plus en plus violemment, dans le contexte d'un aiguisement de la lutte des classes *dans notre pays* comme dans le monde ; de plus en plus, des critiques de gauche, inspirées de l'expérience fondamentale de la révolution culturelle prolétarienne chinoise, du marxisme, du léninisme, de la pensée-maotsétoung, dénudent les théories exsangues des révisionnistes, acculent le P.« C. »F., sur le front culturel (entre autres), *à la défensive*.

Tel est, à l'évidence, le sens des deux articles parus dans la N.C. : *L'Après-Argenteuil* (Leroy) et *Littérature et idéologie*, signé Claude Prévost et modes-

1. *Cf. la « Nouvelle Critique » n° 58 : « Il s'établit une liaison* organique *entre le malthusianisme capitaliste et l'irrationalisme gauchiste. Ce qui annonce bien, au moment où se développe la révolution scientifique et technique, l'agonie crépusculaire du régime. » (A. Guedj, « L'école : sur quelques thèmes idéologiques actuels »). Ou encore : « L'idéologie de la bourgeoisie à son déclin est, ouvertement ou sournoisement, anti-scientifique. » (Ph. Cazelle, « Réflexions pour une politique démocratique de la recherche ». Dans le même article, il est question de la «* compétition *» entre les systèmes capitaliste et socialiste, du «* défi socialiste *» et de la perspective d'un «* renversement du rapport des forces scientifiques *» entre ces deux systèmes : on ne saurait mieux dire que la lutte contre l'impérialisme est simple affaire de croissance des forces productives.)*

2. La question qui met, en matière de littérature et d'art, le révisionnisme au supplice, est celle-ci : l'art est-il, oui ou non, au-dessus des classes ?

tement sous-titré « Propositions pour une réflexion théorique ». Ce second texte surtout, plus nettement que celui de Leroy, constitue un désaveu voilé des propositions d'Argenteuil, dont le caractère réactionnaire saute à présent aux yeux de tous, y compris les militants et intellectuels du parti révisionniste. Malgré un certain nombre de dénégations *(« Il faut prolonger la réflexion d'Argenteuil. Afin de l'enrichir. »)*, Prévost en effet n'hésite pas à écrire :

« Le moment est venu où la répétition de certaines des formules d'une résolution *qui a fait date* (il s'agit bien sûr d'Argenteuil ; c'est C. P. qui souligne) ne nous permet plus d'avancer dans la solution de certains problèmes de l'activité artistique et littéraire. Faut-il, par exemple, s'accrocher sans réserve au terme de « création » ou à des formules telles que : *« Il y a dans toute œuvre d'art une part irréductible aux données et cette part, c'est l'homme même ? »*

Si la formule incriminée est, en effet, pré-marxiste, si elle reflète le plus classique humanisme bourgeois (cf. 5e partie, ci-dessous), comment ne pas voir qu'elle ne peut constituer une proposition marginale, plus ou moins « excessive », de la résolution d'Argenteuil, mais qu'elle en est bien au contraire l'expression concentrée ; expression concentrée de l'opportunisme de droite, reflet d'une politique visant à rassurer à tout prix (y compris celui de l'abandon de la lutte idéologique de classe, et même de l'idéologie de la lutte de classes) la petite-bourgeoisie intellectuelle effrayée par les mesures répressives social-fascistes à l'encontre des intellectuels (prison, travaux forcés, internement psychiatrique par décision administrative, etc.) dans les pays dominés par l'impérialisme soviétique. L'aspect principal d'Argenteuil est bien celui-là, l'aspect secondaire étant la lutte contre la ligne althussérienne, ligne théoriciste, donc erronée, mais, à l'encontre de la direction du P.« C. »F., soucieuse encore de la lutte de classes, du marxisme-léninisme ; l'aspect principal d'Argenteuil, c'est : « mais oui, nous respectons la liberté d'expression, le génie créateur ». A l'inverse, il semble que dans les textes du n° 57 de la « Nouvelle Critique », l'aspect principal soit la réaction à la critique de gauche[3].

Là encore, on trouve dans l'article de Prévost des indications dont l'ambiguïté n'empêche nullement la clarté :

« La Résolution d'Argenteuil proposait (...) la reconnaissance du pluralisme en art. De plus en plus, cette position est combattue et caricaturée comme éclectique. *Pluralisme n'est pas éclectisme :* mais il ne suffit pas de l'affirmer, il faut faire la théorie de cette distinction[4]. Si nous laissons, comme un boxeur distrait, la garde un peu basse, nous serons insuffisamment armés contre le sectarisme sous sa forme intellectuelle, ce néo-dogmatisme à prétentions théoriciennes *qui est en ce moment et dans ce secteur le danger principal* (c'est C. P. qui souligne), nourri bien entendu par ceux qui baptisent leur éclectisme « reconnaissance de la pluralité ». »

Si l'ennemi principal est désigné, on remarquera qu'il reste entouré de cette brume caractéristique des attaques révisionnistes : le révisionnisme n'ose pas, ne peut pas, attaquer la gauche de front. Il ne peut pas réviser de front le marxisme-léninisme ; pour attaquer le drapeau rouge, il lui faut brandir le drapeau rouge ; donc, « sectarisme », « néo-dogmatisme » : mais qui ces accusations visent-elles ? On trouve ici de façon condensée un procédé qui fait système dans le texte de Prévost, l'allusion « inquiétante » (« je ne vous en dis pas plus, suivez mon regard, vous m'avez compris, vous savez ce que je veux dire »)[5]... C'est un texte réservé moins aux spécialistes qu'aux *initiés.*

En réalité, l' « ennemi principal » de C.P. et, à travers lui, du P. « C. » F., c'est le marxisme-léninisme ; en l'occurrence, la critique léniniste de l'op-

3. Dans les deux cas, il faut souligner ce symptôme du révisionnisme que constitue le caractère essentiellement *défensif* des textes ; « mais oui, nous respectons la liberté d'expression » et « mais non, nous ne sommes pas éclectiques » sont les deux faces d'une même attitude, le déni de l'abandon du marxisme.

4. Au début de l'article, C.P. écrit de même : « ...en matière d'enseignement de la littérature : refuser les tabous, bannir les apriorismes ne signifie pas qu'on pourra tout enseigner. Il faudra choisir, étant bien entendu que ces choix seront « larges » et « ouverts ». Mais justement, sous peine de tomber dans l'éclectisme, *il faut élaborer une théorie de cette ouverture.* » (C'est C.P. qui souligne). On notera le recours magique au mot « théorie », destiné semble-t-il, dans le discours de C.P., à exorciser l'éclectisme. C.P. ne dit pas : pour éviter l'éclectisme, il faut faire ceci et cela (par exemple, en philosophie, privilégier le marxisme, encourager la critique de l'idéalisme, etc., en littérature, recommander aux écrivains de se lier aux masses, de traduire leurs luttes...) ; non : il faudra choisir, largement et ouvertement, et il faut faire une théorie de cette largeur et de cette ouverture. Prudence, prudence...

portunisme de droite en matière de culture et de révolution culturelle, et le prolongement créateur qu'en effectue Mao dans ses écrits sur la culture. Le fragment cité ci-contre suscite, à cet égard, deux remarques :

1. C. P. identifie le P.« C. »F. à un boxeur : et en effet, le rôle d'un parti marxiste-léniniste doit être de porter, dans l'idéologie comme dans la politique, des coups à l'ennemi de classe ; mais C. P. ne parle pas de porter des coups, cela ne l'intéresse pas, et son article, intitulé, nous le rappelons, « Littérature et idéologie » (idéologie au singulier, il est vrai : petit trou par où se déversent les flots nauséabonds de l'académisme bourgeois, de la marxologie universitaire, c'est-à-dire concrètement des discussions « savantes » sur « les variations du sens du *mot* idéologie chez Marx et Engels » — la chose, autrement dit la politique, étant évidemment complètement exclue), et orné de l'image bouffonne et ambiguë d'un « homme au stylo entre les dents » — cet article ne contient pas le moindre mot sur la lutte à mener contre l'idéologie bourgeoise sur le front culturel : aussi le boxeur de C. P. cherche-t-il surtout, et même exclusivement, à éviter les coups. Les coups viennent de gauche.

2. Pluralisme, nous dit-on, n'est pas éclectisme. Mais puisque, de l'aveu de C. P., la théorie de cette « distinction » *n'a pas* été faite par le parti, comment distinguer « ceux qui baptisent leur éclectisme reconnaissance de la pluralité » et ceux qui, tout en reconnaissant la « pluralité », refusent qu'on nomme cette reconnaissance éclectisme ? Ce non-sens reflète la principale contradiction interne de la politique culturelle du P.« C. »F. : d'un côté, « la culture est une et indivisible », d'un côté, le réalisme n'a pas de rivage, Marx et Lénine sont morts, tout est permis : Garaudy est l'expression la plus transparente de cette politique culturelle et Argenteuil est là pour le prouver ; de l'autre, il faut absolument trouver une ligne de démarcation avec le garaudysme (« ceux qui baptisent... »), avec Garaudy, passé très normalement, d'idéologue actif du révisionnisme qu'il était, idéologue actif de la bourgeoisie et, aux mains de celle-ci, ennemi politique du P.« C. »F. (pour être plus précis : Garaudy reflète idéologiquement les intérêts de certaines couches de la petite et de la moyenne bourgeoisie. L'antagonisme politique est donc principalement conjoncturel : la Tchécoslovaquie, le rapport du P.« C. »F. aux « partis frères » du bloc social-impérialiste ; la rupture de Garaudy avec le P.« C. »F. à cette occasion est utilisée à fond par la bourgeoisie monopoliste, et très précisément par le pouvoir pompidolien, dans sa lutte électorale contre le P.« C. »F.). Prévost invente donc, pour la circonstance, et sans le nommer, un garaudysme culturel antagoniste à la ligne du P.« C. »F. Il tente de marquer une différence, qui n'existe pas, entre le garaudysme et l'éclectisme du P.« C. »F. Qui n'existe pas : les dernières lignes de l'article en fourniraient, s'il était besoin, la preuve la plus éclatante ; Argenteuil, écrit en effet C. P., « nous rappelle sans cesse que, comme l'écrivait Brecht, « il y a cent moyens de dire et de taire la vérité ». » Cette citation est un exemple frappant de falsification et de trahison révisionniste : Brecht ne parlait évidemment pas de « la vérité » métaphysique, universelle, indéterminée, transcendantale, mais

contours flous [voilà qui ne les rendra pas moins flous] et dont les protagonistes s'empêtrent dans les faux dilemmes. » / « On se souviendra... du fameux discours sur la caméra des cinéastes qui, par « nature », ne pourrait produire qu'une idéologie bourgeoise et idéaliste, ou encore du montage à la Eisenstein, considéré successivement, par le même « spécialiste », comme réactionnaire, puis révolutionnaire — à quelques mois de distance. » L'allusion, quant à savoir « qui » est visé, peut donc, selon les cas, être obscure ou (pour les initiés) claire ; mais, même dans ce dernier cas, elle permet les glissements et les falsifications les plus commodes. Ainsi, Pleynet, qui, supposons-nous, devrait être le « spécialiste »-avec-guillemets incriminé, n'a jamais écrit que la caméra produisait *par nature* de l'idéologie bourgeoise (cela, c'est ce qu'affirme le livre torchonné de J.-P. Lebel, auquel renvoie C.P.), mais, au contraire, que la caméra est un instrument *produit* à partir d'un modèle représentatif idéologiquement et historiquement bien déterminé et que, en ce sens, elle diffuse de l'idéologie bourgeoise ; mais pas toute seule, et pas « naturellement ». Rappelons que nous avons discuté ici certains des développements théoriques de cette thèse. Dans son ensemble, l'article de C.P. est littéralement hanté par *Tel Quel*, qu'il réussit à ne pas nommer une seule fois. Les initiés comprendront d'autre part que lorsque C.P. parle de Bataille, de Breton, de production, de travail, d'inconscient, d'Eisenstein, de la représentation, du texte, de « théorie de la connaissance du matérialisme dialectique » il s'agit du *travail* de Kristeva, Sollers, Pleynet, de *Tel Quel*, de *Cinéthique*, des *Cahiers*, etc.

5. Par exemple : « Il est important ici de dissiper une confusion : dire que la langue « travaille », c'est reprendre, en le transposant, ce que dit Freud quand il parle du « travail du rêve ». Mais ce travail n'a rien à voir, comme *on* l'a trop souvent suggéré en succombant aux délices de la pensée analogique, avec le travail industriel au sens marxiste... » / « Le soviétique Lotman, dont les travaux restent à peu près complètement ignorés du public français (ce qui continue de permettre *toutes sortes d'opérations sur son dos*)... » / « ...du jacobinisme sectaire (je parle évidemment du danger qui menace *les Français*) à l'éclectisme le plus trompeusement « ouvert ». / « Le débat actuel sur le surréalisme (peut-on d'ailleurs parler de débat à propos de cette bataille confuse et dispersée, de ces raids à l'aveuglette et commandos perdus ?) [sic : C.P., lui, n'est pas perdu ; toujours le fantasme d'arbitrage] offre le spectacle dérisoire de deux « camps » aux

d'*une* vérité bien déterminée, une vérité de classe et de lutte, qu'il fallait affirmer par cent moyens sous le régime de l'oppression bourgeoise et plus particulièrement de la dictature nazie. En coupant cette citation de son contexte, de ses références, C. P. transforme ainsi la proposition dialectique de Brecht en plate formule métaphysique, en justification de l'éclectisme. Brecht écrivait par ailleurs : « Bien sûr, il faut écrire la vérité, mais la vérité en lutte contre le mensonge ; et il ne faut pas en faire *une généralité vague, sublime et à multiples sens ;* cette généralité vague, sublime et à multiples sens est précisément le propre du mensonge. » (Art et politique, in *Sur le réalisme.* La citation de Prévost, donnée sans référence, est tirée du même livre, éd. L'Arche).

L' « après-Argenteuil » doit donc faire face aux critiques de gauche, théoriquement fondées sur le marxisme, le léninisme, la pensée-maotsétoung, et politiquement sur les luttes de classes que répriment le P.« C. »F. et son double syndical. Reste que pour C. P., apparemment, dans le champ qui est le sien (c'est-à-dire, de son point de vue abstrait et idéaliste, « la théorie » ; et, concrètement et objectivement, l'appareil idéologique universitaire), le danger principal est d'ordre théorique : propositions pour une réflexion théorique, il faut faire une théorie de l'ouverture, ce néo-dogmatisme à prétentions théoriciennes qui est en ce moment et dans ce secteur le danger principal... C'est que, depuis une dizaine d'années (avant mai 68), une lutte intra-universitaire s'est engagée autour de l'enjeu de *l'enseignement de la littérature,* entre deux courants : un courant archi-réactionnaire retranché dans un savoir en pleine décomposition, la vieille caste des mandarins du type Picard, et un courant nouveau, moderniste, se présentant aux couleurs de « l'avant-garde » (le mot revient souvent dans le texte de Prévost), armé des sciences de la signification, et composé d'éléments en grande partie progressistes sous domination d'une problématique bourgeoise. Dans la mesure où ce courant se renforce de plus en plus, où il gagne du terrain sur la vieille Sorbonne en pleine décomposition, et où, après l'ébranlement de mai 68, il offre une chance à la bourgeoisie d'assurer une relève moderniste de son Université, cette avant-garde constitue un enjeu fondamental pour le révisionnisme. Pendant un temps; aux alentours de mai 68, cette avant-garde a pu se reconnaître dans le P.« C. »F., sur des critères en grande partie négatifs (refus de l'anarchisme, du spontanéisme, de la division groupusculaire — d'un point de vue théoriciste ; et secondairement, pratique par le P.« C. »F. de la « main tendue aux intellectuels »). C'est dans la mesure où l'enjeu était pour le parti révisionniste d'assurer une prise, un contrôle *sans principes idéologiques* sur ces courants modernistes que l'opération a finalement, en grande partie, échoué. Reste, et c'est ce qui donne son sens à l'article de Prévost, que la récupération universitaire du travail « d'avant-garde » se poursuit, menée de façon dominante par le révisionnisme, cf. par exemple la revue *Littérature.*

Autrement dit, l' « avant-garde » — la notion d'avant-garde, telle qu'elle est utilisée actuellement, et certains effets du travail « d'avant-garde » — alimente d'une certaine façon la pratique universitaire et le contrôle révisionniste qui s'exerce toujours davantage sur elle.

L'avant-garde : ce flux soudain de forces « productives » intellectuelles, linguistique, psychanalyse, sémiotique... qui déverse sur la pratique littéraire et artistique un flot de savoir nouveau et va jusqu'à transformer non seulement la chose mais le concept même d'art et de littérature, c'est autant pour de nouvelles branches spécialisées de l'Université fatiguée : former de plus

en plus de spécialistes, diviser de plus en plus la production du savoir, la politique révisionniste.

L'avant-garde, vue exclusivement sous l'angle de la réécriture formelle (ce qui traverse le texte de C.P. philosophiquement, c'est la dichotomie forme/idéologie), sert à C.P. à proposer la neutralisation universitaire bourgeoise des pratiques artistiques. Ainsi, les formulations d'Argenteuil « se plaçaient d'abord dans un contexte littéral [?] où l'on affirmait, en regard d'un certain nombre d'expériences différentes, ici et là, *les exigences expérimentales de la littérature* et il était évidemment d'une importance considérable qu'un parti communiste reconnaisse avec solennité *les droits de l'avant-garde...* ». Communiste, bien sûr, il faudrait le prouver. Ces exigences expérimentales, ces droits de l'avant-garde ne sont aucunement précisés d'un point de vue de classe, ne sont visiblement pensés par C.P. que comme droits et exigences d'innovations formelles, techniques. La question : à l'avant-garde de quoi ? ne semble pas effleurer un instant Prévost (ni bien sûr le P « C » F). Roland Barthes, lui, la posait en 1957 dans « Théâtre populaire » : *A l'avant-garde de quel théâtre ?* Et il répondait : d'un théâtre de classe, d'un théâtre prolétarien, en donnant ainsi *à la politique la place principale* (C.P. parle abondamment d'idéologie[6], mais de politique, il n'est pratiquement pas question dans son article).

Barthes rappelait aussi que « l'avant-garde n'a jamais été menacée que par une seule force, et qui n'est pas bourgeoise : la conscience politique. Ce n'est pas sous l'effet des attaques bourgeoises que le surréalisme s'est disloqué, c'est sous la vive représentation du problème politique, et pour tout dire, du problème communiste. Il semble qu'à peine conquise par l'évidence des tâches révolutionnaires, l'avant-garde renonce à elle-même, accepte de mourir. » Faute de poser ces questions (celles de l'engagement historique de la littérature, de l'art), les droits de l'avant-garde, les exigences expérimentales de la littérature, ça ne veut rien dire d'autre que ce que dit la bourgeoisie : à savoir que tout est permis tant que le pouvoir économique et politique d'Etat, la domination historique de la classe dominante, ne sont pas menacés. Le mot d'ordre de « liberté de création » que C.P. et son parti reconnaissent avec solennité, n'est rien d'autre que celui du libéralisme bourgeois, qui n'a jamais fait de mal à personne — sauf au prolétariat, puisque c'est la bourgeoisie, qui, détentrice de la puissance matérielle, a la liberté de répandre dans les masses, dans le prolétariat, sa conception du monde. Et, de toute façon, il ne sert en rien les écrivains, les artistes, lesquels n'attendent généralement pas qu'on leur donne une autorisation solennelle pour expérimenter.

6. Il faut voir comme. C'est ainsi que l'idéalisme objectif althussérien se trouve transformé, de façon prudhommesque, en idéalisme subjectif. On se souvient des formules d'*Idéologie et Appareils Idéologiques d'Etat* : « l'idéologie est éternelle, tout comme l'inconscient »... « l'éternité de l'inconscient n'est pas sans rapport avec l'éternité de l'idéologie en général ». C. P. interprète hardiment : « Une idéologie n'est donc pas seulement un système d'idées mais aussi un ensemble structuré d'images, de représentations, de mythes, déterminant certains types de comportements, de pratiques, d'habitudes, et fonctionnant, comme l'a montré Althusser dans les meilleurs développements de ses *Notes pour une recherche*, comme un véritable *inconscient.* » Où il n'était prudemment question, chez A., que d'une *analogie* entre *l'*idéologie et *l'*inconscient *(c'est-à-dire entre deux concepts)*, C.P. voit donc, lui, *une* idéologie fonctionner comme « *un* véritable inconscient » ; l'inconscient est ainsi défini comme une production de l'imaginaire, ce qui, du seul point de vue analytique, constitue une régression pré-freudienne.

Le calcul de C.P. (« conscient » ou « inconscient ») est donc simple : dans un premier temps, feindre de reconnaître certaines critiques « d'avant-garde » à l'égard des propositions d'Argenteuil (le terme de création, l'homme) ; dans un second temps, neutraliser l'aspect politico-idéologique de ces critiques et les faire passer, sous forme de savoir, au compte de l'Université bourgeoise gérée par le révisionnisme.

4. La culture : quelle culture ?

De tout ce qui précède, il découle, et nous allons le voir plus en détail, que la politique proprement « culturelle » du P «C» F, c'est-à-dire ses positions sur les questions de la « culture nationale », de la révolution culturelle, de l'assimilation critique de l'héritage du passé, sont des positions révisionnistes.

Avant d'examiner de façon détaillée ces positions, il faut rappeler comment elles se formulent : de façon très générale, en effet, leur caractère révisionniste est patent dans leur énoncé même, l'utilisation massive de formulations en apparence marxistes et léninistes (visant à faire passer le P «C» F pour un gardien scrupuleux de l'héritage), et de nombreuses citations de Lénine,[1] s'y accompagnant toujours d'une manipulation de ces références, manipulation qui aboutit soit à en affaiblir la portée, soit, dans de nombreux cas, carrément à en oblitérer ou même à en déformer absolument le sens. Nous aurons à revenir, tout au long de cette partie, sur l'application constante de ces procédés ; mais il n'est peut-être pas inutile de donner dès maintenant un exemple particulièrement outré des mtéhodes de falsification et de truquage dont le révisionnisme est réduit à user dans ses efforts désespérés pour se déguiser en marxisme-léninisme. Il s'agit de l'utilisation que fait Claude Prévost, dans son article de la *Nouvelle Critique* n° 57, du texte de Lénine « Un livre plein de talent » (qu'on trouvera en annexe) : c'est un article, paru dans la « Pravda » en 1921, et où Lénine rend compte du livre d'un garde blanc, Avertchenko, auquel il reconnaît le « talent » de mettre clairement en évidence les sentiments haineux des classes dirigeantes de l'ancienne société envers la révolution bolchevique. Après un résumé bref et caustique du livre d'Avertchenko (« Mais l'auteur n'atteint véritablement au pathétique que lorsqu'il en vient à parler de nourriture (...). L'auteur décrit cela littéralement avec volupté », etc.), Lénine conclut, non moins ironiquement : « A mon avis, certains de ces récits méritent d'être reproduits. Il faut encourager le talent », exprimant ainsi le fait qu'un tel livre, inspiré par l'anticommunisme le plus violent, écrit par un défenseur nostalgique de l'ancienne société, peut renforcer les masses populaires dans leur haine de classe de la société capitaliste ; quant au « talent » en question, dont on va voir comment Prévost fait pâture, c'est celui du « professeur par l'exemple négatif » (voir plus loin).

Voici maintenant ce que retient Claude Prévost de l'article de Lénine :

« Lénine a prouvé, dans son article sur Avertchenko, qu'une critique impitoyable de l'idéologie réactionnaire n'empêche nullement la reconnaissance de la spécificité littéraire de l'œuvre, de ce qu'il appelait, avec le vocabulaire dont il disposait, le *talent*, qu'il recommandait fermement d'encourager. »

On se demande ce qui l'emporte, dans ce condensé de lecture révisionniste, de la bêtise qui consiste à « ne pas voir » l'ironie mordante et légèrement méprisante de Lénine envers un « talent » anti-communiste, anti-révolutionnaire, foncièrement bourgeois et réactionnaire — ou de la malhonnêteté qu'il y a à faire semblant de prendre au pied de la lettre un tel « encouragement » au talent, et à transformer ainsi Lénine en critique littéraire (un critique littéraire d'ailleurs passablement mal armé théoriquement : cf. la condescendance du « avec le vocabulaire dont il disposait »), et son pamphlet cinglant contre un réactionnaire en un feuilleton littéraire anodin.[2]

1. A l'exception près d'une citation célèbre d'Engels (la fameuse lettre à Miss Harkness, « cellule-mère de la critique littéraire marxiste » selon Claude Prévost) et de quelques allusions à Marx, Lénine est le seul « classique du marxisme » auquel le discours révisionniste fait référence. Ce discours refoule la révolution culturelle prolétarienne chinoise, et donc — en quelque sorte par contagion — l'œuvre de Mao. Quant à la théorie et à la pratique jdanoviennes, elles en sont *forcloses*, comme tout ce qui relève de la soi-disant période « du culte de la personnalité ».

2. Prévost semble d'ailleurs particulièrement tenir à transformer Lénine en critique littéraire. Ainsi n'a-t-il pas peur d'écrire : « D'où, encore une fois, l'usage redoublé qu'il [Lénine] fait d'expressions sans doute peu scientifiques telles que « grand écrivain », « génial artiste », etc. En fait ces expressions désignent un problème, moins pensé que *ressenti* (assez « génialement » !) par Lénine : l'*écart* qui, dans une œuvre littéraire, s'ouvre entre *signifiant* et *signifié*. On peut même dire que c'est cet écart qui définit, dans une certaine perspective, le *littéraire*, la « qualité » de l'œuvre. Dans les œuvres faibles cet écart est nul ou tend vers zéro. » De telles déclarations sont évidemment farcesques. Outre que cette « théorie » de l'écart entre signifiant et signifié ne renvoie qu'à une conception purement formaliste de la littérature, outre qu'on pourrait tout aussi bien soutenir qu'à l'inverse, c'est l'adéquation la plus grande du signifiant au signifié qui « mesure » la qualité de l'œuvre (à ce niveau de généralité et de banalité, on ne risque rien) — outre cela, cette position, bien plus, cette problématique elle-même, est strictement introuvable chez Lénine, même en d'autres termes. Lénine s'intéresse à Tolstoï (ou à Avertchenko) en raison directe de leur cohérence, de leur consistance, idéologique, donc parce que leurs textes sont instructifs, et pas parce qu'ils sont « artistiquement écrits » : c'est évidemment cette cohérence qu'il faut lire sous l'épithète léninienne de « génial ».

Venons-en maintenant au *contenu même* de la ligne culturelle du P « C » F. Elle peut se caractériser essentiellement par les trois points suivants :

1.

Il y a dans la littérature et dans l'art, comme dans tout produit culturel et à l'instar de la science, un « noyau rationnel » ou un « noyau objectif », déformé et masqué par la bourgeoisie et son idéologie, mais qui n'en est pas moins strictement scientifique, et qui a la neutralité politico-idéologique d'un *savoir pur*.

Cela entraîne un certain nombre de conséquences à la fois théoriques et pratiques :

Ia. Leroy :

« La culture existante forme un tout, mais un tout contradictoire : le noyau objectif et les déformations idéologiques, la domination de l'idéologie bourgeoise et la pénétration de l'idéologie ouvrière et démocratique n'y sont pas dissociables par un travail de démêlage de nœud. » (Préface de « La Culture au présent ».)

Ce qui revient à reconnaître et à prôner la culture nationale actuellement existante comme *la* culture, indépendamment de ses déterminations de classe (c'est la culture de la classe dominante). Ceci ne fait que répéter strictement la conception bourgeoise de la culture, dans laquelle une détermination essentielle de la culture est justement son caractère national : au cours de son histoire, chaque nation amasse un « trésor culturel », accumulation des couches successives dont chaque époque vient l'enrichir ; « trésor » construit sur le mode de l'addition infinie, chaque génération ne pouvant que venir y ajouter un peu plus de culture nationale. Ce qui n'empêche pas évidemment cette culture d'avoir ses « révolutions », c'est-à-dire de voir les systèmes de formes se succéder sans que soit modifié fondamentalement leur rapport à la société, et surtout, sans qu'ils cessent d'exprimer le même « génie national ».

Il est clair qu'une telle position n'a rien de marxiste, et encore moins de léniniste. Qu'il suffise de rappeler le texte célèbre de Lénine, dans ses « Notes sur la question nationale » (1913) :

« Le mot d'ordre de la culture nationale est une duperie bourgeoise. (...) *Chaque* culture nationale comporte des *éléments*, même non développés, d'une culture démocratique et socialiste, car dans *chaque* nation, il existe une masse laborieuse et exploitée, dont les conditions de vie engendrent forcément une idéologie démocratique et socialiste. Mais, dans *chaque* nation, il existe également une culture bourgeoise (et qui est aussi, la plupart du temps, ultra-réactionnaire et cléricale), pas seulement à l'état d'« éléments », mais sous forme de culture *dominante*. Aussi, d'une façon générale, la « culture nationale » *est* celle des grands propriétaires fonciers, du clergé, de la bourgeoisie. »

Pour Leroy, et pour le P «C» F, le « tri » entre ce qui relève de l'idéologie bourgeoise et ce qui relève de l'idéologie prolétarienne (que Leroy baptise « ouvrière et démocratique » — comme si la revendication « démocratique », sans autre spécification, ne faisait pas partie de l'arsenal de l'idéologie bourgeoise, n'était pas l'élément le plus constant de l'histoire de la bourgeoisie elle-même !) est donc prétendument impossible, puisque le « tout » que forme la culture nationale actuellement dominante est inextricable. Mais qui plus est, ce tri est inutile puisqu'il suffira que le prolétariat ait « plus largement accès » à cette culture nationale, qui est *la culture,* pour que son noyau rationnel se trouve développé au détriment des déformations idéologiques qui

l'affectent pour l'instant — bref, pour que cette culture devienne sans autre, celle de la classe ouvrière et des masses populaires.

Ib. Il est donc possible d'utiliser directement, immédiatement, l'art et la culture bourgeois : l'assimilation critique (pour ce qui est de la façon dont le P «C» F révise ce concept léniniste, voir plus bas) de cet art et de cette culture n'a pas à passer par une phase de critique négative, de destruction. Leroy : « La position de classe (sic — de *quelle* classe ?) n'est pas une position destructrice et défensive. *Il faut en appeler d'une prise de parti négatrice à une prise de parti révolutionnaire.* » (Souligné par R.L.) C'est-à-dire qu'une position révolutionnaire n'est pas destructrice, n'est pas *d'abord* négative et négatrice. On ne saurait dire plus nettement que ce que veulent les révisionnistes, ce n'est pas construire une culture nouvelle (la culture d'une société nouvelle), mais simplement conserver ce qui existe, au prix minimum ; celui d'un ravalement de la façade. Mao : « Sans destruction, pas de construction... la destruction porte en elle la construction. »

Ic. Conséquence des deux points précédents : les techniques, non seulement scientifiques, mais aussi artistiques et littéraires, sont neutres, purement techniques justement. Il est symptomatique que cette assertion, qui vient à plusieurs reprises dans le texte de Claude Prévost, soit chaque fois accompagnée de quantité de précautions oratoires, de dénégations partielles, de recours au « bon sens », etc.
Exemples :

(Citation de György Aczél) : « Il faut se rendre compte avec netteté que les formes (...) ont une signification idéologique, tandis que les moyens artistiques isolés, les particularités isolées de l'expression (...) n'en ont pas par eux-mêmes. »
« Il n'y a peut-être pas de technique *innocente, complètement* innocente ; mais il n'y a pas non plus de technique *coupable.* » (On appréciera le caractère jésuite, à tous les sens du mot, de la formulation.)
« Si les techniques, moyens et procédés ne sont pas *neutres,* Brecht pense qu'ils peuvent être *neutralisés...* »

On sait, depuis l'intervention de J.-P. Lebel (que Prévost utilise d'ailleurs comme garantie théorique pour attaquer de façon allusive et approximative les textes de Pleynet sur Eisenstein), ce que recouvre cette soi-disant neutralité de la technique. Inutile d'y insister longuement.

Id. Tous ces points relèvent d'une conception *quantitative* du réel (dont on a vu plus haut les incidences économistes) : ce qui compte aux yeux du P «C» F, c'est le nombre d'ouvriers qui auront accès à la culture, le nombre de ceux qui pourront devenir des intellectuels, faire partie de l'élite des détenteurs de savoir. Ce qui compte, c'est aussi d'explorer toujours « plus » de réel (Leroy : « Toujours plus de science au plus haut niveau dans les masses. » ; cf. « l'effet libérateur de toute investigation du réel »), peu importe comment, sur quelle position de classe, et suivant quelle ligne politique.

2.

Le prolétariat doit donc viser à s'approprier tout l'héritage culturel de la bourgeoisie. Si, politiquement, la visée du P «C» F est de prendre en mains les leviers de commande de l'Etat bourgeois et non de le briser pour construire un état prolétarien, idéologiquement elle est de faire siennes la culture et l'idéologie de la bourgeoisie.

2a. Cette position entraîne et a pour symptôme, d'abord, une révision du concept léniniste d'*assimilation critique*. Ce concept, qui définit l'attitude marxiste-léniniste envers la culture du passé, est, on le sait, une unité de contraires :

Assimilation : il n'y a pas, en effet, de critique pour la critique ; il n'y a de critique qu'en vue d'un résultat, qui est l'assimilation et l'utilisation des acquis de la culture bourgeoise.

Mao :

« Nous devons recueillir le riche héritage et maintenir les meilleures traditions de la littérature et de l'art [nationaux] et étrangers, mais pour les mettre au service des masses populaires. Nous ne refusons nullement d'utiliser les formes littéraires et artistiques du passé : entre nos mains, refaçonnées et chargées d'un contenu nouveau, elles deviennent elles aussi propres à servir la révolution et le peuple. » (Interventions aux causeries sur la littérature et l'art à Yenan ; 1942.)

Le prolétariat doit donc s'efforcer d'utiliser tout l'« héritage » de la culture bourgeoise — mais sur la base d'une transformation radicale. Cela ne signifie nullement qu'il y aurait dans cette culture un élément (son contenu) qui serait à rejeter, et un élément (sa forme, sa technique) qu'il faudrait conserver et améliorer : il faudra à la fois remodeler, refaçonner le contenu et la forme de l'héritage littéraire et culturel. Cela ne signifie pas non plus qu'il y aurait des éléments « scientifiques », purs de toute tache idéologique, dans cet héritage, éléments qui pourraient être réutilisés et repris tels quels par le prolétariat : l'art bourgeois, même « réaliste », n'est pas de l'art prolétarien enveloppé d'idéologie bourgeoise.

Critique : l'assimilation, donc, ne se conçoit pas non plus sans la critique révolutionnaire, une critique d'abord utilitariste, dont Lénine a donné le premier exemple dans sa série d'articles sur Tolstoï ; articles entièrement déterminés par une analyse politique du point de vue de l'utilitarisme prolétarien.[3] Point de vue constant qui entraîne, de l'un à l'autre des six articles de la série, et en fonction de l'évolution de la situation politique, des variations dans l'appréciation de Lénine sur Tolstoï.

C'est le même utilitarisme qui permet à Lénine de recommander la lecture du livre d'Avertchenko : et s'il le qualifie de « magistral », il faut y lire littéralement la vertu d'enseignement qu'il y voit, de cet enseignement par la négative qu'ont aujourd'hui systématisé les camarades chinois.[4]

L'assimilation critique des acquis du passé, des acquis de la culture bourgeoise, implique donc une fonction de tri entre le « bon » et le « mauvais », la condition de ce tri étant, non dans des critères culturels spécifiques, mais dans des critères politiques, de classe. Mao :

« Pris au pied de la lettre, les deux mots d'ordre *Que cent fleurs s'épanouissent* et *Que cent écoles rivalisent* n'ont pas un caractère de classe : ils peuvent être utilisés par le prolétariat aussi bien que par la bourgeoisie et d'autres gens. Chaque classe, chaque couche sociale et chaque groupe social a sa notion propre des fleurs odorantes et des herbes vénéneuses. » (« De la juste solution des contradictions au sein du peuple », 1957.)

Dans ce même texte, Mao enchaîne en donnant immédiatement six critères précis permettant, de façon très générale, et en fonction de la situation politique de l'époque, de faire effectivement ce tri : « Les critères énumérés ci-dessus sont des critères politiques. Naturellement, pour déterminer la justesse des thèses scientifiques ou la valeur artistique des œuvres d'art, il faut encore certains critères spécifiques, mais ces six critères politiques sont également applicables à toute activité scientifique et artistique. Est-il possible, en

3. Par exemple : « Cet héritage, le prolétariat de Russie le recueille, et il l'étudie. Il expliquera aux masses des travailleurs et des exploités le sens de la critique tolstoïenne de l'Etat, de l'Eglise, de la propriété foncière privée, non pour que les masses se bornent à leur autoperfectionnement et à des soupirs en invoquant une vie selon Dieu, mais pour qu'elles se lèvent pour porter un nouveau coup à la monarchie tsariste et à la grande propriété foncière qui, en 1905, n'ont été que légèrement entamées et qu'il faut anéantir. Il expliquera aux masses la critique du capitalisme faite par Tolstoï ; non pour que les masses se bornent à maudire le capital et le pouvoir de l'argent, mais pour qu'elles apprennent à s'appuyer, à chaque pas de leur vie et de leur lutte, sur les conquêtes techniques et sociales du capitalisme, pour qu'elles apprennent à se fondre en une seule armée de millions de combattants socialistes, qui renverseront le capitalisme et créeront une société nouvelle sans misère du peuple, sans exploitation de l'homme par l'homme. » Lénine, « Léon Tolstoï », le 16 novembre 1910.

4. « Accorder l'importance voulue au rôle des professeurs par l'exemple négatif ne signifie pas que leur camelote réactionnaire, une fois exposée, contribuera d'elle-même à éduquer le peuple. Lorsque nous disons que ces professeurs peuvent éduquer le peuple par l'exemple négatif, nous voulons dire qu'une telle possibilité existe : mais pour la transformer en réalité, l'essentiel est de mener à bien la vaste critique révolutionnaire. » Ki Ping, « Accorder l'importance voulue au rôle du professeur par l'exemple négatif », Pékin Information n° 13, 1972.

effet, que dans un pays socialiste comme le nôtre, il y ait une activité scientifique ou artistique *utile* [nous soulignons] qui soit en contradiction avec eux ? » (Ibid.)

Que lisons-nous, en regard, chez Leroy, et autres rédacteurs de la N.C. ? La prétendue impossibilité d'un *démêlage de nœud,* et, en toutes lettres, ceci par exemple : « *La critique ne signifie ni refus global, ni tri entre le bon et le mauvais, le « bourgeois » et le « déjà socialiste.* » (Souligné par R.L.) Que penser d'une critique qui ne serait ni « refus global » (position évidemment intenable, caricaturale, qui n'est là que pour mieux faire passer l'énormité du reste), ni « tri entre le bon et le mauvais » ? En bonne logique, une telle critique ne saurait être autre chose qu'une *acceptation globale ;* pour Leroy, et pour le P «C» F, on voit dès lors que la « critique », c'est bien toujours ce qui permet l'« assimilation » : non plus au sens où la critique, c'est l'instrument de « la dissociation en deux parties, le chyle qui est assimilé, et les déchets qui sont rejetés »,[5] mais au sens où elle permet au contraire de tout digérer, et *en pleine connaissance de cause.*

2b. Cette assimilation sans déchets de la culture bourgeoise s'accompagne d'une « assimilation aussi des valeurs démocratiques bourgeoises, d'autant plus que ces valeurs ont été investies partiellement (et c'est particulièrement net en France) par les luttes populaires ». (Leroy, op. cit.) Le révisionnisme, d'ailleurs conséquent avec lui-même, en arrive ici à des sommets. Mais que veut dire « assimilation des valeurs démocratiques bourgeoises » ? S'agit-il d'assimiler des formes — la devise « Liberté, Egalité, Fraternité », par exemple, comme le suggère Leroy, ou le concept même de démocratie ? Mais qu'est-ce qu'une démocratie abstraite au-dessus des classes, sinon la dictature de la bourgeoisie, la liberté pour le capital d'exploiter le travail ? Et si c'est le contenu de cette démocratie qu'il faut assimiler, pourquoi ne pas appeler par son nom — la dictature du prolétariat — le seul contenu que la classe ouvrière ait réellement à assimiler ? Lénine :

« Nous rions de ceux qui observent une attitude négative envers la dictature du prolétariat, et nous disons que ce sont des niais incapables de comprendre qu'il faut ou la dictature du prolétariat ou celle de la bourgeoisie. Qui dit autre chose est soit un imbécile, soit un homme tellement ignare en politique que ce serait une honte de l'admettre non seulement à une tribune, mais même simplement à une réunion. » (« Succès et difficultés du pouvoir des Soviets », 1919.)

Il faudra ultérieurement revenir sur ce point, notamment en rapport avec la fascination du P «C» F pour la révolution bourgeoise de 1789, et son imprégnation par l'idéologie jacobine.

2c. Enfin, par cette mise en avant de la nécessité de l'assimilation de l'héritage bourgeois par le prolétariat, ce qui est en cause, c'est la notion de *révolution culturelle :* notion qui se trouve révisée dans son principe, et refusée dans son actualisation historique.

Révolution culturelle qui n'est définie par Lénine que de façon à la fois partielle et générale, comme « une révolution plus difficile, plus essentielle, plus radicale, plus décisive que le renversement de la bourgeoisie », comme la tâche « plus substantielle » [que celle de surmonter la résistance de la bourgeoisie et de vaincre les exploiteurs] « de l'édification positive du communisme, de la création de nouveaux rapports économiques, d'une société nouvelle » (In « La grande initiative », 1919.) Mais, malgré le degré certain d'abstraction auquel reste ce concept chez Lénine, il est clair qu'il n'a pas grand chose

5. « Cependant, toutes les choses qui viennent de l'étranger doivent être traitées comme des aliments ; ceux-ci sont mastiqués dans la bouche, puis élaborés dans l'estomac et l'intestin : sous l'action de la salive et des sucs gastro-intestinaux, ils sont dissociés en deux parties, le chyle qui est assimilé, et les déchets qui sont éliminés — ainsi seulement nous en tirerons profit : nous ne devons rien assimiler sans discernement, en avalant tout d'un seul trait. » Mao, « La culture de démocratie nouvelle ». 1940.

à voir avec les trois rubriques dont le pourvoit Leroy : accès des masses populaires à « la culture », élargissement du recrutement des intellectuels, assimilation critique. Nous venons de le voir en ce qui concerne ce dernier point ; quant aux précédents : ce dont il est plutôt question chez Lénine, c'est de l'élaboration — certes, à partir de l'acquis de la pensée et de la culture humaines, mais « assimilé et *repensé* » — d'une « culture vraiment prolétarienne »[6] ; ce dont il s'agit, c'est aussi de se fixer comme objectif, à plus long terme, la disparition des intellectuels en tant que couche.[7]

De plus, la discussion à propos de la révolution culturelle ne peut pas être une discussion plus ou moins académique entre « léninologues » : et si un doute pouvait subsister quant à la fidélité du P «C» F à l'enseignement de Lénine à ce sujet, il serait balayé par l'attitude qui est la sienne devant le prolongement créateur et vivant des vues de Lénine ; après la Grande Révolution Culturelle Prolétarienne menée à bien par les masses chinoises sous la direction du P.C.C., il n'est plus possible de parler de « révolution culturelle » comme si l'on se référait à un article de dogme, puisqu'il y a maintenant un premier exemple historique de ce que peut être une transformation révolutionnaire des rapports de production liée dialectiquement à la révolution économique et sociale. La position de Leroy sur ce point est nette : elle est, dans le texte dont nous parlons comme dans toute la presse du P « C » F[8], de dénigrement systématique, de calomnies, soit explicites : « C'est une révolte nihiliste et étriquée — révolte petite-bourgeoise — que prône la soi-disant révolution culturelle à l'image de la « révolution culturelle » maoïste », soit, de façon plus pernicieuse, en attribuant à la R.C. chinoise, implicitement, des thèses qu'aucun marxiste-léniniste d'aucun pays ne soutient ni n'a jamais soutenues : « Il n'y a jamais de révolution seulement culturelle, pas plus qu'il n'y a de révolution commençant par la révolution culturelle. (...) La révolution dans les rapports de production ne suffit pas pour la révolution dans l'idéologie et la culture, mais elle y est nécessaire, faute de quoi n'importe quelle révolution idéologique ou culturelle ne serait qu'un rêve ou un jeu. » Cette dernière phrase est d'ailleurs révélatrice : le révisionnisme ne conçoit de révolution culturelle qu'en tant que révolution idéologique, et c'est pour cela qu'il ne peut rien comprendre à la G.R.C.P.C., dont les camarades chinois, précisément, n'ont cessé d'affirmer le caractère principalement *politique*.

2d. Ce qui, finalement, sous-tend tous les points que nous venons d'énumérer rapidement, c'est le vieux refrain humaniste et bourgeois qui veut que la culture soit universelle, qu'elle appartienne à tous les hommes indistinctement, qu'elle soit destinée à des individus dont la caractéristique ne serait pas leur appartenance à telle ou telle classe, mais leur commune appartenance à la « nature humaine ». Vouloir que tout de l'héritage bourgeois, soit utilisable et assimilable, n'est-ce pas, même si on a exclu Garaudy, prôner la thèse réactionnaire d'un « réalisme sans rivages » ? N'est-ce pas finalement, exalter la théorie de la nature humaine au-dessus des classes ? Nous y reviendrons dans la suite de ce texte, pour montrer que, malgré ses dénégations, c'est bien ce que fait le P «C»F, en décrétant l'existence d'un « humanisme marxiste » (cf. 5).

3.

Sur les bases théoriques que nous venons de rappeler, on peut maintenant caractériser brièvement la politique effectivement appliquée dans le domaine culturel par le P «C» F, comme :

6. Nous empruntons volontairement ces expressions au « Projet de résolution sur la culture prolétarienne » (reproduit in CdC n° 220/221), texte fétiche des révisionnistes qui n'y voient que la phrase « ... le Congrès rejette résolument, comme fausse sur le plan théorique et nuisible sur le plan pratique, toute tentative d'inventer une culture particulière... » mais sans préciser que ce texte, écrit contre le Proletkult — donc contre une organisation qui, sous prétexte d'*inventer* la « culture prolétarienne », voulait se soustraire à la politique du parti — ne condamne en fait qu'une attitude *gauchiste* de « table rase », et qu'il ne saurait être question d'en induire que le prolétariat, à l'époque de sa dictature, n'a pas à *inventer*, sur la base de l'assimilation critique de la culture bourgeoise, *sa propre culture*.

7. « Il faut effacer aussi bien la différence entre la ville et la campagne que celle entre les travailleurs manuels et intellectuels. C'est une œuvre de longue haleine. Pour l'accomplir, il faut faire un grand pas en avant dans le développement des forces productives ; il faut vaincre la résistance (souvent passive, singulièrement tenace et singulièrement difficile à briser) des nombreux vestiges de la petite production ; il faut vaincre la force énorme de l'habitude et de la routine, attachée à ces vestiges. » (« La grande initiative » — A propos des « samedis communistes », juillet 1919). Rien d'autre que ce que les camarades chinois appellent « faire la révolution et promouvoir la production ».

8. A ce sujet, voir par exemple « De quelques événements récents », CdC n° 236/237.

3a. Principalement défensive, molle, suiviste vis-à-vis des intellectuels. Incapable de penser et de mener la lutte idéologique, comme nous l'avons montré plus haut, le P «C» F s'avère également hors d'état de diriger politiquement les écrivains, les artistes, les intellectuels. L'angoisse obsessionnelle engendrée par les seuls noms de Jdanov et de Lyssenko, amène le P «C» F à passer, et à théoriser, des alliances sans principes avec les intellectuels de tous acabits.
Voici par exemple ce que devient chez Leroy « la lutte pour l'alliance de la classe ouvrière et des intellectuels » :

« Ces conditions [de l'alliance telles que les avait définies Lénine] sont plus que jamais valables mais aujourd'hui d'autres existent, en particulier l'approfondissement de la contradiction entre le côté objectif du travail intellectuel (connaissance et transformation du monde, création) et la limitation de ce côté objectif par le capitalisme de monopole, ces conditions permettent de dire que la grande majorité des intellectuels peuvent, à partir de leur point de vue propre qui n'est pas encore celui de la classe ouvrière et pas seulement par une protection de leurs intérêts matériels, participer à la marche au socialisme. »

Analysons rapidement ce très riche fragment :

1° Relevons d'abord, une fois de plus, l'affirmation du « noyau objectif » (du « côté objectif ») du travail intellectuel. Bien plus, l'intellectuel non seulement connaît le monde, mais il le transforme (à lui tout seul, sans doute, par la seule force de ses idées !). L'artiste, et le scientifique qu'il ne fait que précéder[9], créent de la science qui, grâce à son côté objectif, va transformer le monde.

9. Cf. Sève : « Le plus précieux dans l'art n'est-il pas justement ce qui n'est *pas encore « scientifique »*, ce qui devance la science, avec les risques et aussi les chances que cela comporte ? » (*Marxisme et théorie de la personnalité*, p. 503).

2° Les intellectuels, artistes et scientifiques, voient leur travail, dans ce qu'il a d'objectif, limité par le capitalisme monopoliste : la thèse du « noyau objectif » vient ici à point nommé, puisque, si le capitalisme monopoliste limite dans ce qu'il a d'objectif le travail des intellectuels (nous avons vu, en fait, qu'il n'en va pas si simplement), il n'y a plus rien d'étonnant à ce que les intellectuels aient objectivement intérêt, de leur point de vue propre, au socialisme.

3° Le tour est joué, et les conditions de l'alliance définies : ce sont celles des intellectuels eux-mêmes et sans qu'ils aient à adopter le point de vue de la classe ouvrière.
C'est là encore, une révision éhontée des principes léninistes, selon lesquels l'alliance avec les intellectuels vise, du point de vue de l'utilitarisme prolétarien : 1° à utiliser les compétences des spécialistes bourgeois, en en combattant et en en neutralisant l'aspect idéologique et politique contre-révolutionnaire ; 2° à amener le plus grand nombre possible d'artistes, d'écrivains, d'intellectuels, sur des positions de classe prolétariennes, en menant dans leur direction une campagne de lutte idéologique, en les « révolutionnarisant ».

3b. Fondamentalement éclectique ; éclectisme revendiqué et théorisé, par Prévost par exemple, sous le nom d'« ouverture » — comme nous l'avons montré malgré ses dénégations.
Insistons seulement, pour conclure cette partie, sur l'abandon par cette politique du critère de l'utilitarisme révolutionnaire, qui permet seul de distinguer entre la conception bourgeoise de la culture comme « supplément » sans conséquence ni utilité, et la conception marxiste-léniniste d'une culture de classe relevant d'une ligne politique définie.

5. Le supplément d'homme.

Transformer le marxisme en un humanisme : tel est le vieux rêve conciliateur que le révisionnisme moderne du P.« C. »F. inscrit à son ordre du jour. « Il y a un humanisme marxiste », décrète sans autre forme de procès la fameuse *Résolution sur les problèmes idéologiques et culturels* du Comité central d'Argenteuil en 1966. Depuis cette découverte étonnante (prophétisée, il est vrai, par le théoricien de l'humanisme marxiste, Roger Garaudy, et qui, comme dit Prévost, « fait date »), on ne compte plus les exégèses et expertises révisionnistes qui s'efforcent — non sans quelque embarras — d'arracher aux textes marxistes de quoi confectionner un « humanisme vrai » ou « scientifique »[1], nouveau manteau d'Arlequin où les « acquis contemporains des sciences de l'homme » viennent rehausser les thèmes un peu éculés de l'humanisme philosophique, de l'universalisme, du subjectivisme.

Il s'agit de faire dire au marxisme ce qu'il ne dit pas, de lui faire fonder « scientifiquement » ce qu'il ne fonde pas et même ce *contre* quoi il combat, contre quoi il s'est constitué comme science, contre quoi il guide l'action révolutionnaire du prolétariat. Il n'y a pas un « humanisme marxiste ». Il y a en revanche toujours le vieil humanisme dont le marxisme a démasqué non seulement le caractère « spéculatif », « philosophique », « abstrait » — mais la nature et la fonction de classe. Le marxisme nous apprend que l'humanisme est une des pièces maîtresses de l'idéologie *bourgeoise* non seulement en tant qu'il est prôné par les idéologues et moralistes bourgeois, non seulement en tant qu'il imprègne leur conception du monde et leurs systèmes philosophiques, mais aussi, d'abord, en ce qu'il est un *produit* idéologique de la constitution de la bourgeoisie en classe dominante, un produit de l'ascension, de la révolution puis de la domination de la bourgeoisie : sa fonction a été, continue d'être la dissimulation du caractère de classe de cette domination en faisant mousser les valeurs bourgeoises comme « valeurs universelles », au-dessus des classes[2], la conception bourgeoise de l'homme et l'homme bourgeois comme « l'homme » en général, l'homme tout court. A défaut d'humanisme marxiste, le marxisme nous apprend que les idées dominantes, fussent-elles les plus « généreuses » et « universalistes », sont toujours les idées de la classe dominante :

« Tout au long de l'histoire notamment, qui a toujours vu jusqu'ici le règne d'une classe, où les conditions de vie d'un individu ont toujours coïncidé avec celles d'une classe, où la mission pratique de toute classe montante devait donc apparaître à chacun de ces individus comme une mission *universelle* et où, réellement, chaque classe ne pouvait renverser la précédente qu'en libérant les individus de *toutes* les classes de telle ou telle entrave antérieure — tout au long de cette histoire, il était nécessaire que la mission des individus d'une classe aspirant à la domination fût présentée comme la mission valable pour tous les hommes. » (*L'Idéologie allemande*, p. 320.)

Historiquement produit par la montée de la bourgeoisie en tant que classe, l'humanisme reste l'une des revendications, l'une des armes essentielles de l'idéologie bourgeoise, qui ne pense l' « homme » que sous les traits du bourgeois et n'envisage de plaider « le bonheur des hommes » qu'autant qu'il ne met pas en question les privilèges du bourgeois. C'est ce contenu de classe qu'il faut d'abord lire dans le thème de l'humanisme — et c'est ce

1. Il y a correspondance et concordance entre « l'humanisme vrai » et « l'humanisme scientifique » : entre Roger Garaudy et Lucien Sève qui pourtant dénonce l'humanisme garaudyen comme spéculatif et idéaliste, non-marxiste. La polémique intra-révisionniste entre Sève et Garaudy ou Adam Schaff (sur la VI[e] Thèse sur Feuerbach) ne doit pas masquer que pour les deux parties *l'enjeu est le même :* doter le marxisme d'une doctrine qui résorbe les déterminations et contradictions de classe en mettant l'accent sur les « problèmes de l'individu concret ». Ce qui se confirme, hors la philosophie, par la permanence du thème humaniste dans les discours révisionnistes : « Notre objectif c'est de transformer la société pour le bonheur des hommes » (Argenteuil) = « Il y a désormais, dans un pays comme le nôtre, un véritable retard humain » (Georges Marchais, préface au livre de Leroy).

2. Cf. *Le Manifeste communiste :* « Inutile de nous provoquer avec vos idées bourgeoises de liberté et de culture, de droit, etc., d'après lesquelles vous voudriez qu'on juge l'abolition de la propriété bourgeoise. Vos idées sont elles-mêmes les produits du système bourgeois de production et de propriété, tout comme votre droit n'est que la volonté de votre classe, érigée en loi ; et il n'y a rien d'autre dans cette volonté que les nécessité matérielles de votre classe. »

contenu de classe qui se trouve *occulté* quand le révisionnisme parle d'un « humanisme scientifique », tel que l'universalité impliquée par la notion d'humanisme se voit redoublée, renforcée, garantie par l'universalité supposée de la science. En scientifisant l'humanisme, on le place derechef au-dessus des classes.

Non pas que le prolétariat n'ait pas lui aussi une mission, une morale et une éthique :

« Quand, par ailleurs, le *bourgeois*, par exemple, assure au prolétaire qu'il a, lui, prolétaire, la mission humaine de travailler quatorze heures par jour, celui-ci est parfaitement en droit de lui répondre, dans les mêmes termes, que sa mission consiste, au contraire, à renverser l'ensemble du régime *bourgeois.* » (*L'Idéologie allemande,* p. 320.)

Mais précisément le prolétariat n'a pas honte du caractère de classe de sa mission, il l'affirme bien haut, il ne cache pas qu'elle se fera au détriment de la bourgeoisie, non au bénéfice des « hommes », mais à celui des masses populaires.

« Nous disons que notre morale est entièrement subordonnée aux intérêts de la lutte de classes du prolétariat. Notre éthique a pour point de départ les intérêts de la lutte de classes du prolétariat. (...) Nous disons : est moral ce qui contribue à la destruction de l'ancienne société d'exploiteurs et au rassemblement de tous les travailleurs autour du prolétariat en train de créer la nouvelle société communiste. » (Lénine, *Les tâches de l'union de la jeunesse,* 1920, O.C. t. 31, p. 292-310.)

C'est ce qu'affirme encore, dans le droit fil du marxisme-léninisme, Mao Tsétoung :

« Quant au prétendu « amour de l'humanité », jamais depuis que celle-ci s'est divisée en classes, il n'a existé d'amour aussi général. Toutes les classes dominantes du passé se sont complu à prêcher un tel amour et nombre de « sages » en ont fait autant, mais personne encore ne l'a réellement mis en pratique, car c'est chose impossible dans la société de classes. Un amour réel de l'humanité ne sera possible que lorsque les classes auront été supprimées dans le monde entier. Les classes ont divisé la société en groupes antagonistes, et c'est seulement après la suppression des classes qu'apparaîtra l'amour de l'humanité tout entière. Actuellement un tel amour n'existe pas encore. Nous ne pouvons pas aimer nos ennemis, nous ne pouvons pas aimer les laideurs de la société. Notre but, c'est de les faire disparaître. » (Yenan, p. 36.)

Pourquoi le révisionnisme moderne a-t-il besoin d'un « humanisme marxiste » ?

On est d'abord frappé par le caractère comminatoire aussi bien du décret d'Argenteuil (*Il y a* un humanisme marxiste) que des plus récentes mises en garde de Leroy :

« Nier l'humanisme marxiste est céder à la crise de l'humanisme bourgeois, faire comme si elle signifiait la crise de tout humanisme, de toute action se fixant consciemment des objectifs, de toute valeur. Nier l'humanisme marxiste, c'est nier le rôle historique de la classe ouvrière qui est la première et la seule des classes sociales dans l'histoire humaine réalisant la libération, non pas d'elle seule, non pas d'une seule classe, mais de toute l'humanité. »[3]

Autrement dit : nier l'humanisme marxiste c'est nier le marxisme ! Pour Leroy l'humanisme est le fondement obligé de « toute » valeur et de « toute »

3. On ne manquera pas de relever, dans la définition donnée par Leroy du « rôle historique de la classe ouvrière », que l'accent est mis exclusivement sur la positivité de ce rôle (« libérer toute l'humanité »), ce qui revient à camoufler que c'est dans la lutte des classes et par elle que ce rôle peut être rempli, que la « libération de toute l'humanité » est nécessairement consécutive à « la destruction de l'ancienne société d'exploiteurs », que « sans destruction, pas de construction ».

action « se fixant consciemment des objectifs » ! Hors de l'humanisme, c'est la barbarie ! On revoit ici fonctionner de façon terroriste le vieux couple idéaliste humanisme/barbarie, qui depuis la lutte antinazie a alimenté tous les discours libéraux et démocrates bourgeois, et dont Brecht notamment[4] a dénoncé sans répit le caractère hypocrite et apolitique.

Mais enfin, pour Leroy, la reconnaissance de l'humanisme marxiste trace une ligne de démarcation impérative entre vrais et faux marxistes : c'est un point sur lequel le révisionnisme ne transigera pas. Notons donc qu'une telle détermination tranche sur la prudence et les accommodements auxquels les révisionnistes préfèrent ordinairement se tenir à propos des questions théoriques : la mise en avant de l'humanisme marxiste procède ici d'une décision et d'un choix *politiques*. L'humanisme est la philosophie du révisionnisme politique. Argenteuil marquait bien le triomphe de Garaudy (le marxisme est un humanisme) et la défaite d'Althusser (le marxisme est un antihumanisme théorique), mais cela ne signifiait pas le choix d'une interprétation, d'une lecture du marxisme contre une autre[5]. Cela signifiait que l'interprétation garaudyenne du marxisme est la seule cohérente avec la ligne et les objectifs politiques du parti : la voie pacifique et démocratique de passage au socialisme, la mise au rencart de la dictature du prolétariat, la campagne de séduction à l'endroit des chrétiens, le tapis rouge déroulé devant les intellectuels, ingénieurs, techniciens, cadres, artistes — tenus pour victimes de l'inhumanité des Monopoles et pas du tout pour des porteurs de l'idéologie bourgeoise qu'il faut gagner par *la lutte idéologique* (qui n'est pas qu'une « lutte d'idées », mais implique les pratiques sociales) à la cause du prolétariat.

A cette politique, il fallait un vêtement philosophique qui ne la gênat pas ; il fallait donner un visage plus amène au marxisme, littéralement l'humaniser ; montrer que la déstalinisation n'était pas un vain mot, que la lutte des classes n'excluait pas la philanthropie : il fallait rassurer. Le tour de passe-passe (cf. infra) qui proclame le marxisme humanisme a cette fonction émolliente et conjuratoire. Puisque les « communistes » sont les vrais humanistes, comment les humanistes sincères mais trompés ne les rejoindraient-ils pas ? Cette libération des hommes qui est l'enjeu du communisme comme société sans classe n'est plus réalisable au prix d'une lutte de classes prolongée et acharnée (la dictature du prolétariat comme étape indispensable du passage du capitalisme au communisme) mais dès qu'il est mis fin à l' « inhumanité des Monopoles » par la démocratie avancée, tout simplement. Le recours à l'humanisme vient remplir dans la révision du marxisme la place occultée de la dictature du prolétariat.

L'avant et « l'après » d'Argenteuil.

Ne mentionnons que pour mémoire le rôle joué dans les années de formation du parti par les grands humanistes compagnons de route que furent Anatole France et Henri Barbusse, toujours revendiqués aujourd'hui d'ailleurs ; ni l'idéologie jauressienne[6], toujours vivace. L'humanisme marxiste ne tombe pas du ciel, sa couche est faite de longue date, mais il ne perce à visage découvert qu'après le XXe congrès du P.C.U.S.[7] qui consacre un révisionnisme pas non plus tombé du ciel à cette date. Quand Garaudy, philosophe en titre, s'en empare pour s'en faire le héraut, le révisionnisme était déjà largement vainqueur dans le parti, les « dogmatiques » étaient déjà révisionnistes et humanistes[8]. La critique par Garaudy de la dictature du prolétariat comme « ouvriérisme » consacre un état de fait : l'abandon du concept, et ne fait qu'élargir les brèches déjà ouvertes dans la philosophie du parti, par où l'humanisme, déjà là, se voit simplement accordé plus de champ. Pour s'assurer de cette patiente couvée de l'humanisme avant le XXe congrès,

4. Brecht : « Discours au 1er Congrès international des écrivains pour la défense de la culture » (Sur le réalisme, l'Arche, p. 31-37) : « La barbarie ne provient pas de la barbarie, mais des affaires ; elle apparaît lorsque les gens d'affaires ne peuvent plus faire d'affaires sans elle. »

5. Cf. la brochure d'un cercle m.-l. (Ulm) de l'U.E.C. : « Faut-il réviser la théorie marxiste-léniniste ? » (in Patrick Kessel, *Le mouvement « maoïste » en France*, 10/18). D'un côté une juste révolte contre la liquidation révisionniste de la théorie m.-l., la condamnation de l'opportunisme de droite et de l'éclectisme d'Argenteuil — visés principalement en Garaudy et Aragon, non dans les responsables politiques. D'un autre côté, la mise en avant implicite d'Althusser : « Qu'est-ce que la science ? Une théorie qui a rompu avec l'idéologie. La science, c'est l'unité de pensée. Les idéologies, c'est la variété de pensées. »

6. Cf. Daniel Lindenberg, *L'Internationale communiste et l'école de classe* (Maspéro), sur l'illusion jauressienne de « l'école libératrice » : « L'institution de l'école laïque-gratuite-obligatoire contribue au progrès de la démocratisation (parlementaire) du pays, ce qui permet en retour de nouveaux progrès dans la démocratisation (quantitative) de l'école, et ainsi de suite... » C'est la « conception » "cumulative" du progrès culturel où rien ne se perd, surtout pas les idées réactionnaires. » Leroy ne dit rien d'autre, *aujourd'hui*.

7. Cf. la thèse de « l'Etat du peuple tout entier », qui *décrète* la « fin » de la lutte de classes en Union soviétique.

8. Cf. note 9.

il n'est que de feuilleter l'anthologie « le Parti communiste français, les intellectuels et la culture »[9] où sont rassemblés, outre France et Barbusse, des textes de Thorez, Duclos, Aragon : si le terme d'humanisme y est rare, l'humain et l'inhumain n'y manquent pas, ainsi que le paradigme obligé d'humanisme : barbarie. Garaudy n'aura plus qu'à poser la légitimité théorique et marxiste de cet humanisme, par quelques publications[10], avant qu'Argenteuil ne lui donne force de loi.

9. Editions sociales, 1962. Waldeck Rochet par exemple : « Nous croyons que le véritable *humanisme*, c'est de travailler à l'avènement, dans le monde, de cette société composée de travailleurs libres, conscients, hautement cultivés et où s'affirment réellement : l'égalité, la liberté et la fraternité. » (1961).

10. Se référer à « *Dieu est mort* » ou « *Un réalisme sans rivages* ».

Mais pas plus que l'humanisme ne tombe du ciel après 1960, il n'y retourne après l'exclusion de Garaudy (70) : les propositions principales garaudyennes sont condamnées (le « nouveau bloc historique », le rôle dirigeant des intellectuels) mais la ligne politique dont elles étaient les manifestations outrées ne bouge pas d'un pouce. Ce qui était devenu insupportable en Garaudy, c'était bien l'outrance d'une vérité, le caractère trop voyant de son révisionnisme. De même pour l'humanisme : on bannit son zélateur, on ne touche pas à la chose même, trop précieuse pour être reniée *et* pour être confiée au « spiritualisme » garaudyen.

Ainsi s'explique, par la permanence du thème humaniste, et la nécessité de maintenir cette permanence en dépit de l'écartement de Garaudy :

1. La fermeté de Leroy dans un texte qui prend certaines distances d'avec Argenteuil (la N.C. le titre symptomatiquement : « l'après Argenteuil ») : pas question de toucher à l'humanisme, quelles qu'aient pu être « les circonstances » qui, « comme il est naturel », marquèrent « les travaux » d'Argenteuil... Mais cette radicalité du ton est aussi indice d'une inconsistance théorique puisque, on y reviendra, Leroy ne parvient pas plus qu'Argenteuil à définir l'humanisme marxiste autrement que, métonymiquement et tautologiquement, le marxisme lui-même :

> « A la différence de l'humanisme abstrait dont le contenu serait donné par on ne sait quelle nature humaine éternelle, l'humanisme marxiste découle de la reconnaissance scientifique de la transformation de la nature et de la société par l'homme au cours de l'histoire, sous la direction successive de classes progressistes, la classe ouvrière étant la seule classe objectivement capable de résoudre les contradictions internes à la société. La négation de cet humanisme marxiste résulte de la séparation du matérialisme dialectique d'avec le matérialisme historique. »[11]

11. *La culture au présent*, p. 25.

Le tour est joué : l'humanisme est un marxisme. (Notons aussi le « sous la direction successive de classes progressistes », qui fait de l'histoire non un processus contradictoire mais un progrès continu, linéaire, où féodalité, bourgeoisie et prolétariat prennent l'un de l'autre le relais du progrès humain, dans une course sans problèmes, en terrain plat. Quand la bourgeoisie n'est plus « progressiste », c'est au prolétariat de la relever, d'en relever le flambeau).

2. La sophistique louvoyante du nouveau théoricien de l'humanisme marxiste, relève de Garaudy dans ce rôle, Lucien Sève, à qui nous en venons maintenant parce que lui est échue la tâche, « après » Argenteuil, de ne pas jeter le bébé avec l'eau du bain, l'humanisme avec Garaudy.

Comment on maquille « scientifiquement » le marxisme en humanisme.

Au contraire donc de Leroy *et* d'Argenteuil qui foncent bille en tête, Lucien Sève n'élude à peu près aucune des embûches qui encombrent la voie de l'humanisme marxiste. Et même son travail — *Marxisme et théorie de la personnalité*[12] — a-t-il entre autres fonctions celle précisément de les recenser en vue de les désamorcer : de faire *théoriquement* place nette au nouvel

12. Editions sociales, 1969.

humanisme. Argenteuil ayant, sur la foi de Garaudy, décidé qu'il « existait » un humanisme marxiste, il s'agit de fonder après coup[13] la scientificité de cette découverte, d'asseoir théoriquement ce postulat, en partant à la recherche, dans Marx même, de ce qu'Argenteuil affirme y avoir rencontré.

A la fois donc conforter Argenteuil, et le dédouaner des équivoques garaudyennes. Ce qui ne peut se faire qu'en luttant *à la fois* contre Garaudy et contre Althusser, contre le procureur et contre l'accusé. Quoi qu'en dise Leroy[14], ce n'est pas le C.C. d'Argenteuil qui « mène la lutte sur deux fronts » — mais Sève, trois ans plus tard, à qui la tâche incombe de séparer le bon grain de l'ivraie, d'écarter la trop aveuglante révision droitière de Garaudy sans pour autant tomber dans le « structuralo-marxisme » d'Althusser. *Et vice versa.* Le passage est fort étroit pour un « humanisme scientifique » entre l'humanisme philosophique-spéculatif (bourgeois !) dénoncé par Marx, et la « négation de tout humanisme » condamnée par Argenteuil.

13. Sève explique longuement que son livre est l'aboutissement de plusieurs années de recherches et de réflexions sur la psychologie et le marxisme. Mais la rédaction date de 68.

14. Cf. *La culture au présent,* p. 21.

a. Sur la méthode de Sève.

D'autant plus étroit, que si l'on trouve dans le texte marxiste (à partir des *Thèses sur Feuerbach)* foule de critiques acerbes de l'humanisme philosophique, abstrait ou spéculatif (= bourgeois : Marx le dit, pourquoi pas Sève ?), on n'y trouve, de l'aveu même de Sève, nulle mention d'un possible humanisme scientifique — qui reste donc à déduire du texte marxiste, faute que celui-ci en ait produit le concept.

Examinons donc le procès de cette déduction en remarquant d'abord combien fortement elle est induite, déterminée par l'impératif politique de dégager *à tout prix* du marxisme de quoi bricoler scientifiquement un humanisme. Sève lui-même en dit long sur cette *programmation* de son analyse :

« ... pour *voir* dans les analyses économiques de Marx tout ce qui s'y articule avec une science possible de l'individu, il faut être en état de *concevoir* jusqu'à un certain point dans son ensemble l'idée même, radicalement nouvelle (!), d'une telle science en tant qu'articulable avec l'économie politique et le matérialisme historique de Marx. La méconnaissance de tout ce qui dans l'œuvre de Marx préfigure et permet l'élaboration d'une théorie scientifique de l'individu n'est en somme que le dernier avatar de la conception spéculative de l'individu : dans la mesure où l'on reste influencé par l'idée que *toute psychologie de la personnalité est spéculative* — ce qui est jusqu'ici, à des degrés divers selon les doctrines, une vérité empirique mais non pas une nécessité d'essence — on *ne s'attend pas*[15] à ce que le marxisme mûr contienne des éléments essentiels permettant sa transmutation scientifique, et par suite on ne les perçoit même pas. » (p. 185.)

15. En effet. Faut-il admirer la naïveté ?

Il faut en effet tenir *très fort* au maintien d'une psychologie, d'une science de l'homme, fussent-elles non spéculatives, concrètes, etc., pour « s'attendre » à en trouver les fondements dans le texte marxiste — et n'être pas surpris de les y « voir ». Et il faut avoir bien rivé en tête le souci de la « possibilité » d'une telle science pour expliquer la disparition dans le texte marxiste des problématiques de l'individu — expulsées par l'étude des rapports de production, des classes et de leur lutte — comme au contraire le « détour théorique nécessaire » qui permet de les y faire revenir :

« ... plus Marx avance dans la voie qu'il a découverte, plus le matérialisme historique, l'économie politique, le socialisme scientifique — dont *au surplus*[16] l'importance pratique dans les luttes ouvrières est bien entendu prioritaire — prennent de consistance, d'ampleur et de temps de recherche, et plus s'allonge et se complique le *détour théorique nécessaire* pour revenir valablement au problème de l'individu humain. On comprend dès lors (?) pourquoi Marx a consacré une part décroissante de son travail à l'élaboration *visible, directe* de la théorie de la personnalité, au fur et à mesure que l'élaboration de plus

16. Noter ce « au surplus », redoublé d'un « bien entendu » — à tous deux, ils garantissent en effet la « priorité » et « l'importance » du marxisme dans les luttes ouvrières, selon Sève.

en plus poussée de l'économie politique faisait apparaître comme *indirecte* et *invisible*, pour qui la cherchait avec de vieux yeux, la seule voie d'accès réelle aux fondements du processus de vie individuelle. (...) De *l'Idéologie allemande* aux *Grundrisse* et de la *Contribution* au *Capital*, il extrapole de moins en moins sur le terrain de la théorie de l'individu concret, en même temps qu'il approfondit de plus en plus la théorie des formes de l'individualité, partie intégrante de la science économique. Mais par là il fait justement le travail qui, du point de vue des problèmes de l'individu concret aussi, est en réalité le plus décisif, puisqu'il en est le préalable absolu. Il ne faut donc surtout pas se laisser surprendre par l'inaccoutumance à reconnaître d'emblée les bases de la théorie de l'individu concret dans les formes « méconnaissables » que Marx leur a données — méconnaissables pour qui s'en tient au fétichisme traditionnel de l'individu humain, à la vieille représentation de l'individu comme porteur d'une essence humaine abstraite, représentation qui bien entendu ne trouve aucun répondant dans la science des rapports sociaux qui en est la négation. » (p. 189.)

Si l'on pose en effet que Marx a eu en vue une « théorie de la personnalité », il faut absolument pouvoir expliquer pourquoi il lui « consacre une part décroissante de son travail », pourquoi il en rend l'élaboration de moins en moins « visible » et « directe », pourquoi même il va jusqu'à la rendre « méconnaissable »... L'hypothèse d'une telle *perversité* chez Marx n'est au plus que le symptôme des résistances que le texte marxiste oppose à sa perversion humaniste. Non seulement Sève relève Garaudy, mais il relève Marx, sachant, lui, voir l'invisible, reconnaître le méconnaissable avec des yeux absolument « neufs ». Rien d'étonnant s'il « trouve » alors dans le texte marxiste ce qu'il ne « s'attend » pas à ne pas y trouver. Telle est la méthode[17] — ou plutôt la grille.

b. La thèse principale : une « anthropologie scientifique ».

Il y trouve : rien moins que la méthode et les fondements théoriques d'une « anthropologie scientifique » qui serait tout entière inscrite « dans les marges » du *Capital*, dessinée « en creux » dans l'ensemble du texte marxiste. Voici comment :

« s'il est parfaitement vrai que *dans la théorie économique et de son point de vue* les hommes ne sont en principe considérés qu'en tant que supports des rapports sociaux, en tant que personnes sociales abstraites, l'individu *dans son ensemble* n'en apparaît pas moins sans cesse à la marge de l'analyse, et même, en maintes occasions, s'y trouve partiellement intégré. Cela tient au fait véritablement crucial qu'on a déjà signalé, et dont la méconnaissance est en la matière la principale erreur de l'interprétation antihumaniste : les rapports sociaux sont des rapports *entre les hommes*, non certes dans le sens d'une préexistence des individus sociaux, qui sont au contraire entièrement le produit des rapports sociaux, mais dans le sens où la substance même de ces rapports est l'activité productive des hommes. Cette activité productive des hommes, étant une activité sociale, est entièrement régie par la dialectique objective des rapports sociaux — et en ce sens, qui est celui de la théorie économique prise en elle-même, les hommes n'apparaissent que comme supports des catégories économiques ; mais d'autre part, étant une activité *des hommes*, elle constitue aussi immédiatement *un aspect fondamental de leur processus de vie individuel*. Ce sont là deux faces d'une *même* réalité. Par conséquent, il est impossible de tracer la frontière d'une science économique sans dessiner du même coup celle de la théorie de l'individu concret... » (p. 158-159).

On soulignera d'abord, dans ce condensé du discours sévien, la tendance à isoler, dans *Le Capital*, « la théorie économique prise en elle-même ». Le risque est grand, dès qu'on autonomise « le point de vue économique », de rejeter tous les autres niveaux de la théorie marxiste (politique, idéologique,

17. Au fond, Sève ne pratique-t-il pas la même lecture symptomale qu'il reproche à Althusser et Rancière ? « Lecture qui cherche à déceler l'indécelé dans le texte même qu'elle lit. Or même si l'on peut en effet admettre en principe qu'un homme qui effectue une découverte théorique géniale demeure, sur des points secondaires ou dans la forme, prisonnier des limites idéologiques mêmes qu'il a plus que tout autre contribué à dépasser, comment ne pas voir tout ce qui sépare ce principe critique de l'arbitraire inacceptable consistant à admettre que Marx ne se serait pas compris lui-même dans la question tout simplement la plus centrale et la plus décisive de sa découverte majeure, le matérialisme historique ? (...) C'est là l'extrême ambiguïté d'une lecture « symptomale » : ne court-elle pas le risque d'être en fin de compte beaucoup plus symptomatique des méconnaissances du lecteur que de celles de l'auteur ? » Retournons cette question à Sève, qui sait, lui, « déceler » le « méconnaissable » dans le texte marxiste. Symptomatique tâche aveugle. Et ce ne sera pas la seule convergence de Sève et d'Althusser.

historique) du côté, en effet, d'une science « de l'individu dans son ensemble ». Posons la question : s'il est « impossible de tracer la frontière d'une science économique sans dessiner du même coup celle de la théorie de l'individu concret », n'est-ce pas justement parce que ce geste de traçage *réduit de fait* le matérialisme historique à une « science économique » ? Mais qui trace cette frontière ? Marx ou Sève ? En dépit de ses constantes dénégations sur ce point, la pratique de Sève revient à désarticuler et disséquer le marxisme en « sciences » distinctes : l'économique, l'historique, l'anthropologique, etc. Le matérialisme historique distingue et articule dialectiquement les niveaux du tout social. Pour autant il n'est pas la collection (toujours incomplète, toujours à compléter : après l'anthropologie sévienne, quoi ?) de sciences autonomes de ces niveaux. Cela reviendrait à plaquer le découpage marxiste du tout social (base économique / superstructures politico-juridico-idéologique) sur la théorie marxiste elle-même : à confondre ordre d'investigation et ordre d'exposition.

La frontière ainsi délimitée permet à Sève d'opposer « les individus sociaux » à « l'individu dans son ensemble ». Cela veut-il dire que les rapports sociaux qui produisent les individus ne constitueraient pourtant pas « l'ensemble des rapports entre les hommes » ? Il y aurait un supplément d'homme ?[18] Tout s'éclaire, assure Sève, si l'on remplace « l'homme » abstrait de la vieille école philosophique par « les hommes » des nouvelles sciences humaines (on reviendra sur cette mise au pluriel, véritable tour de passe-passe épistémologique). Mais ces hommes, n'est-ce pas en définir autant qu'il y a de « points de vue » : l'homme social, l'homme économique, l'homme psychologique, etc. ? Rappelons à Sève ce qu'il sait : que « l'homme abstrait » des métaphysiciens ne fait qu'un avec « les hommes » des économistes empiristes bourgeois qui concevaient autant de sortes d'*homo* qu'ils percevaient de pratiques. Et que signifie d'autre, finalement, la distinction sévienne entre les « individus sociaux » et les « individus dans leur ensemble » ? Comme disent les réformateurs : l'ouvrier n'en est pas moins un homme. Comme disent les révisionnistes : le bourgeois n'en est pas moins un homme. Nous voilà bien avancés. Plus loin en tout cas que Marx quand il disait : le capitaliste n'est pas que du capital. Le capitaliste est en effet un ensemble de pratiques sociales déterminées par son appartenance de classe, par sa place dans les rapports de production. Et c'est même *pour cela* que la lutte des classes n'est pas une clause de style.

Elle le devient en revanche, clause de style, pour les révisionnistes qui en parlent encore, dès lors qu'ils se représentent le bourgeois comme d'un côté « du capital inhumain », de l'autre « de l'homme » Oté le capital (par nationalisations), il ne resterait que la part humaine du bourgeois : les classes luttent d'un côté, les hommes dialoguent de l'autre. Pour les révisionnistes, tout ce qui sépare le bourgeois du prolétaire, ce ne sont pas les appareils et pratiques de la domination de classe bourgeoise — c'est, ex-« mur de l'argent », la muraille des monopoles, qu'il suffirait d'abattre (c'est le fantasme révisionniste) pour que la *communication* soit permise. Plus de muraille = plus de classes, des hommes.

La grande découverte (!) de Sève est donc que ce qui fonde impérativement une anthropologie scientifique dans le marxisme, c'est que « les rapports sociaux sont des rapports entre *les hommes* ». Eh oui ! Les anti-humanistes théoriques (Althusser, Godelier, les structuralo-marxistes) ne s'étaient pas aperçus de ce « fait crucial » que les rapports sociaux dont le matérialisme historique est la science sont des rapports entre hommes, et non entre choses ou entre essences ! Et si nous comprenons bien Sève, cela veut dire que puisque les hommes existent, l'humanisme est une absolue nécessité. Certes, sans hommes il ne saurait y avoir d'humanisme. Mais l'existence des hommes nécessite-t-elle l'humanisme ? L'humanisme n'est-il pas une conception du

18. On se souvient d'Argenteuil : « Il y a dans toute œuvre d'art une part irréductible aux données, et cette part, c'est l'homme même ». Et les réserves modernes de Claude Prévost « excusent » mais ne transforment pas cette formule. Et quant à ce « supplément d'âme » que la conception bourgeoise de la culture propose, et que brocardent gaillardement les révisionnistes — n'a-t-il pas son *pendant* dans cette « part irréductible aux données, l'homme même » ?

monde et des rapports sociaux produite par des rapports sociaux déterminés ? Conception à laquelle précisément s'oppose le marxisme, *même* si les rapports sociaux sont des rapports entre les hommes ?

Laissons un moment ces questions en suspens pour revenir à cette anthropologie scientifique qui découle, comme la pomme du pommier, du fait que la théorie marxiste accepte (c'est bien le moins !) l'existence des hommes. Marx, Engels, Lénine, Mao, nous disent en effet que ce sont les hommes qui font l'histoire (et non que l'histoire est « un procès sans sujet » dont les « lois » structurelles seraient intransformables par les hommes, hors d'atteinte de leurs luttes). Ils disent même mieux. Que ce sont les masses : « Le peuple, le peuple seul est la force motrice, le créateur de l'histoire universelle » (Mao). Mais ce qui fait l'histoire, ce n'est pas le concept d' « hommes », ce ne sont pas les « sujets », ce sont les hommes produits par des rapports sociaux déterminés, les hommes groupés en classes antagonistes. Le tout est de savoir si l'analyse marxiste des rapports sociaux sert à connaître « les hommes » entre lesquels ces rapports existent, ou bien si elle sert à transformer ces rapports *et les hommes qu'ils déterminent*. Sève choisit une priorité :

« Si l'on ne comprend rien à la vie psychologique on ne peut rien comprendre vraiment à l'homme. Et si l'on ne comprend rien à l'homme, on ne comprend rien à rien. » (p. 25.)

D'où la nécessité d'une science de l'homme (concret) qui va enfin permettre (aux révisionnistes) de comprendre tout à tout, d' « interpréter le monde » — les révolutionnaires, eux, à qui cette science faisait défaut, s'étant contentés de le transformer sans rien y comprendre !

A quoi (à qui) sert l'anthropologie scientifique ?

1. Elle est une « médiation » entre marxistes et non-marxistes. Nous n'inventons rien :

« Est-il besoin de souligner combien pourrait être importante une telle mise au clair [celle de la « constitution d'une anthropologie scientifique » « sur le terrain du marxisme »], comme « médiation », précisément, entre des masses d'intellectuels, de chercheurs des sciences humaines, — et le marxisme, comme preuve pertinente que le ralliement sans réserve (?) au marxisme n'implique, sur le plan théorique pas plus que sur le plan pratique, aucun oubli de l'homme, ni des exigences de la rigueur scientifique ? » (p. 28.)

On croit rêver : rassurez-vous, psychologues et sociologues bourgeois, le marxisme « n'oublie pas l'homme » (ni la science !) et le révisionnisme ne vous oublie pas : ni en théorie *ni en pratique* vous n'aurez à souffrir de vous y rallier « sans réserve ». Au fond, un simple (mais grave) malentendu sépare les « masses d'intellectuels et de chercheurs des sciences humaines » du marxisme, et il n'a pas grand-chose à voir avec la lutte des classes ni les idéologies : personne ne s'était aperçu (ni les marxistes, ni les autres) du fait que le marxisme avait le même objet humain que les sciences humaines. Et la même exigence de « rigueur scientifique ». Universitaires, chercheurs, psychologues, vous êtes ici chez vous. D'autant plus que, si la bourgeoisie avait votre emploi, le révisionnisme, on va le voir, l'a aussi.

2. Elle est une arme dans la lutte politique :

« Bien que cela dérange l'idée simple — et, pour une part, juste[19] — selon laquelle s'opposent la manière politique et la manière psychologique d'aborder un problème, il n'est pas rare que ce soient justement les luttes politiques qui,

19. Noter la restriction. On aimerait savoir, on ne saura pas pour « quelle part » cette idée est juste, et pourquoi elle est fausse.

d'elles-mêmes, posent *inexorablement* [souligné par nous] des problèmes psychologiques. Autrement dit, et cette remarque conduirait beaucoup plus loin qu'on ne la suit d'ordinaire, plus d'un problème politique consiste, du moins en partie, en un problème psychologique qui se pose pour des millions d'hommes. Dans de tels cas, il faut convenir, en toute rigueur marxiste [sic], que la bataille politique ne peut être menée jusqu'au bout, ni même parfois tout simplement menée, que dans la mesure où elle peut s'appuyer sur une psychologie réellement scientifique. »

Eh bien, en toute rigueur marxiste, il faut apprendre à Sève que le recours à la psychologie pour résoudre des « problèmes qui se posent à des millions d'hommes » est la marque du dépérissement révisionniste de la lutte *idéologique*. Celle-ci, n'étant plus pensée dans sa totalité (lutte entre des idéologies antagonistes) ni dans sa complexité (domination idéologique de classe ; idéologies comme pratiques dans des appareils), étant réduite à sa seule dimension de « lutte d'idées », laisse le terrain à la psychologie. Il va s'agir non plus de transformer les idées en forces matérielles pour changer le monde, mais d'accumuler des connaissances « scientifiques » sur les hommes, comme si l'accumulation de connaissances, comme si la science pouvait, en vertu de quelque « force intrinsèque de l'idée vraie », mettre fin aux illusions idéologiques où « des millions d'hommes » sont pris.

C'est bien à la fois cette croyance (idéaliste) en la force de l'idée vraie, et cette conception de l'idéologie comme système d'illusions, comme non-science, qui font écrire à Sève :

« Qu'on réfléchisse encore (...) au rôle de la psychologie — au rôle que *devrait* jouer une psychologie *pleinement* scientifique — dans l'effort de démystification idéologique et le renforcement des luttes politiques au niveau de tous les problèmes de *rapports* entre groupes sociaux — « relations humaines » dans l'entreprise, rapports entre « races », entre « sexes », entre « générations », etc. (...) Ou encore : ne faudrait-il pas attaquer davantage aussi par ce biais d'une théorie scientifique du développement (et de l'inégalité de développement) de la personnalité, qui n'éloignerait pas du fond politique des choses, mais au contraire concourrait à le dégager, le tenace culte du chef, la superstition du grand homme miraculeux, voire une certaine mythologie du « génie » dont les prestiges doivent être dissipés pour que s'aiguise l'exigence démocratique ? Plus généralement, comment donner au mouvement politique des masses toute sa puissance sans travailler au développement universel de la prise de conscience et par conséquent sans engager la lutte contre chaque foyer de mystification idéologique ? Or comment, sans une conception scientifique de la personnalité, livrer bataille, non en des escarmouches de détail, mais en une puissante campagne d'ensemble, à cet énorme massif de superstitions (...), qui bouchent de toute part la compréhension de la vie réelle, favorisent toutes les mises en condition, et plus simplement, plus essentiellement encore, maintiennent de larges masses dans l'inconscience des vrais problèmes et des vraies données psychologiques. » (p. 24-25.)

On en est à peu près à Jules Ferry et à la conception de l'éducation comme remède à tous les maux de la société. Un *plus de savoir* va suffire à chasser les « superstitions ». La clarté de la science va dissiper les ténèbres idéologiques. Sève sur ce point est tout à fait althussérien. A l'idéologie comme aveuglement, illusion et mal, s'oppose la Science comme vérité, bien, grâce suffisante. Que les superstitions, croyances, mythologies, etc., soient partie prenante du fonctionnement et de la domination de l'idéologie *bourgeoise* — qui ne se limite pas à elles, mais s'investit quotidiennement en *pratiques* et *institutions* —, qu'elles ne soient pas des scories ou des bandeaux qu'il suffirait d'écarter pour rendre les problèmes à leur vérité, c'est ce que Sève ne *voit* pas, pris lui aussi non seulement dans *ses* illusions — celles-ci, scientistes —, mais dans la pratique révisionniste de renoncement à la lutte idéo-

logique : ce n'est pas en « dénonçant » les « mystifications » qu'on en vient à bout, mais en luttant contre leur caractère *de classe,* inscrit dans des appareils de domination. Il n'y a pas de « culte du chef » ou de « superstition du grand homme » en soi : les idées dominantes sont les idées de la classe dominante, et ce n'est pas la psychologie mais l'analyse de classe qui en rend compte. La psychologie dès lors n'est qu'une mystification de plus, au service de la classe dominante, et qui lui rend de fait l'immense service de définir « scientifiquement » ses méthodes de répression des masses. Sève n'ignore rien de cette dimension policière de la psychologie — et ne manque pas de la dénoncer. On va voir que pour autant il n'en conçoit ni n'en propose d'autre.

3. Elle va servir en effet à connaître et quantifier — rationnellement — les « besoins, capacités et aptitudes » des hommes pendant la démocratie avancée (et après). C'est à la psychologie — et non aux masses elles-mêmes — que le révisionnisme va demander de résoudre les contradictions héritées du capitalisme :

« A [l'] énorme demande en matière de théorie psychologique fondamentale qui résultera de la réforme de l'enseignement, s'en adjoindront d'autres, non moins énormes, venant de la mise en œuvre d'un vaste plan de développement de la production et par conséquent de la recherche rationnelle de stimulants économiques, ou des problèmes d'urbanisme qui se poseront de façon aiguë avec la réorientation vers les masses travailleuses de la politique du logement, ou de la politique des loisirs, ou de la refonte nécessaire de l'attitude de millions de gens à l'égard de l'Etat, du bien public, de la loi, de la justice, etc., dont le sens objectif sera en voie de transformation radicale. En vérité, on est pris de vertige lorsqu'on tente de se représenter les rythmes de progrès qu'imposeront à la science de la personnalité les transformations démocratiques de la France de demain. » (p. 30.)

Travailleurs intellectuels des sciences humaines, nous disions que le révisionnisme aurait de l'emploi pour vous : on est « pris de vertige », en effet, devant ces « énormes demandes de théorie psychologique », devant ce réseau de chercheurs et de spécialistes « de l'homme » par qui les masses vont voir définir et fixer leurs besoins, leurs aptitudes, leurs souhaits, leurs conditions de vie et jusqu'à leurs stimulants économiques ! C'est la dictature médicale de Knock étendue à tous les « spécialistes », à toutes les branches de l'activité sociale. C'est le stade supérieur du technocratisme. C'est le rêve bourgeois d'une répression « rationnelle » des masses que les masses accepteraient au nom de sa scientificité ! Bien entendu, dans ce tableau idyllique de la démocratie avancée, nulle mention des luttes politiques et idéologiques de classe, oubli pur et simple des classes. Puisque c'est à la psychologie qu'il sera fait appel pour transformer « l'attitude de millions de gens » envers l'Etat et les appareils d'Etat bourgeois ! Discours idéaliste, discours réactionnaire, discours bourgeois.

De la science de l'homme à l'humanisme scientifique.

Le passage de l'une à l'autre, la justification de l'humanisme par la science sont un moment essentiel de la thèse de Sève. A la limite : les longs développements sur la réalité et la nécessité marxistes d'une anthropologie scientifique ont pour fin dernière de garantir que l'humanisme dont il est question aussi bien dans la résolution d'Argenteuil, chez Leroy, que dans les textes révisionnistes soviétiques n'est plus, dès lors qu'il s'appuie sur une anthropologie scientifique marxiste, le vieil humanisme spéculatif, que sa nature change, qu'il accède à l'invulnérabilité scientifique. Pourtant ce « saut quali-

tatif » va moins de soi que le voudrait Sève, qui s'embarrasse de mille précautions pour le faire passer. L'opération se décompose en trois paliers :

1° « prouver » qu'il y a dans le texte marxiste une constante préoccupation humaniste, dans la mesure où il y est question « des hommes », de leurs conditions de vie, de leurs besoins, etc. Qu'il en est question non seulement « du point de vue économique », mais du point de vue philosophique et anthropologique. D'où une série d'arguties autour de la fameuse *VI° thèse sur Feuerbach*[20] dont Sève tire la réfutation à la fois de l'humanisme spiritualiste de Garaudy et de l'antihumanisme théorique d'Althusser : le fait que « l'essence humaine » soit, « dans sa réalité », non « une abstraction inhérente à l'individu isolé » mais « l'ensemble des rapports sociaux » lui permettant de maintenir *le concept* d'essence humaine, définie comme « excentrée » et « concrète ».

2° Développer dans le sens d'une psychologie scientifique toutes les notations marxistes sur l'homme, l'individu, pour recenser tous les points de rencontre entre marxisme et sciences de l'homme — qui ont en commun à la fois de s'occuper des « hommes concrets » et d'être scientifiques.

3° Nouer ensemble « hommes », « humanisme », « anthropologie », « science » et « marxisme », par tout un jeu d'analogismes et de renversements mécanistes — que nous allons détailler un peu, tant ils sont symptomatiques de la pensée révisionniste.

Par exemple, le geste « théorique » qui consiste à remplacer « l'Homme » par « les hommes », comme si cette mise au pluriel faisait passer le concept de l'abstrait au concret, de la spéculation à la Science :

« Il est profondément inexact que le matérialisme historique se soit constitué en se passant des services théoriques du concept d'homme ; tout au contraire, il implique la formation d'un nouveau concept, non spéculatif, de l'homme, qui renvoie d'emblée à une nouvelle essence : les rapports sociaux. C'est pourquoi l'usage scientifique du concept d'homme exige normalement le pluriel : par opposition aux hommes réels dans leurs rapports sociaux, l'Homme est toujours une mystification idéaliste, qui croit trouver l'essence humaine directement dans l'individu isolé, abstrait. » (p. 175.)

Ou encore :

« On voit ici (chez Garaudy) de façon saisissante les ravages théoriques produits par la tendance apparemment anodine à remplacer le pluriel *les hommes*, pluriel qui consigne en fait toute la révolution théorique effectuée par Marx en 1845 dans les *Thèses*, par le singulier philosophique (!) et abstrait *l'homme*. » (p. 157.)

Faut-il rappeler à Sève qu' « on ne change pas la nature d'un concept en le mettant au pluriel » (Rancière[21]) ? « Les hommes » ne sont pas moins « abstraits » que « l'Homme ». Le concept reste ce qu'il est. Planant tout autant au ciel des idées, tout autant au-dessus des classes, tout autant prémarxiste. Car les concepts qui opèrent dans le marxisme, ce seraient plutôt ceux de « bourgeois », « capitaliste », « prolétaire » que celui d' « individu humain » proposé par Sève, ou ceux de « classes » plutôt que celui d' « hommes ».

Plus généralement, Sève s'autorise, par *analogie* (le fait que celle-ci soit longuement « théorisée »[22] par lui n'y changeant rien) avec le *renversement* opéré par le marxisme sur la dialectique hégélienne, à entamer une nouvelle série de renversements dont on va voir le caractère précisément non dialectique.

Le concept de *nature humaine* ou d'*essence humaine*, par exemple. Marx et Engels en ont dénoncé le caractère spéculatif, abstrait, idéaliste. Mais, se

20. Sève triomphe longuement de deux lectures inversement erronées de cette *VI° Thèse*. Garaudy et Adam Schaff « traduisent » *das menschliche Wesen* (l'essence humaine) par : « l'individu humain » — ce qui aboutit à écrire, au lieu de « l'essence humaine est l'ensemble des rapports sociaux », « l'individu est l'ensemble de ses relations sociales », c'est-à-dire à substituer aux rapports de classe « les rapports humains », les r e l a t i o n s intersubjectives. Quant à Althusser, il reformule la thèse ainsi : *« l'homme » non abstrait est « l'ensemble des rapports sociaux »* — ce qui lui fait conclure qu' « à prendre cette expression à la lettre, comme une définition adéquate, elle ne veut rien dire », et que donc le « concept d'homme », encore utilisé par Marx en 45, n'est pas « scientifique ». Mais que la VI° Thèse dise expressément que « l'essence humaine, dans sa réalité, est l'ensemble des rapports sociaux », voilà qui ennuie beaucoup Sève, et le contraint à toutes sortes de contorsions théoriques. L'ensemble des rapports sociaux, c'est la division sociale du travail, ce sont les rapports de classe, c'est ce dont le matérialisme historique a à connaître. Et pas la psychologie ni l'anthropologie.

21. Cf. « Sur la théorie de l'idéologie (la politique d'Althusser) », paru en espagnol. « Dans le cours de philosophie pour scientifiques, Althusser a développé l'idée que l'idéologie ne se rapporte pas à la science — concept idéologique — mais *aux sciences*. E. Balibar, dans un article sur la philosophie marxiste (*l'Humanité* 14-11-69), ridiculise ceux qui parlent de la science comme d'un « Saint-Esprit spéculatif » incarné dans les différentes sciences. Mais on peut se demander en quoi consiste cet étrange concept : *les sciences ?* Est-ce qu'on peut affirmer quelque chose qui ne passe pas par la médiation du concept de *la science ?* On ne change pas la nature d'un concept en le mettant au pluriel ; tout au plus on réussit à le masquer. C'est en toute rigueur ce qui arrive : remplacer la science par les sciences équivaut à cacher l'objet que la philosophie se donne comme sien (la science), objet produit par la dénégation du savoir. La prétendue opération anti-spéculative d'Althusser et de Balibar n'a d'autres effets que celui de renforcer la dénégation philosophique du savoir. »

22. « Théorisation » qui lui permet toutes les facilités et

gags analogiques : très sérieuse dissertation par exemple sur le nouveau concept de *« baisse tendancielle du taux de progrès »* !

dit Sève, ils ont également dénoncé le caractère idéaliste de la dialectique hégélienne, et, l'ayant « remise sur ses pieds », ils l'ont transformée en *dialectique matérialiste.* En voilà assez pour permettre la même opération avec le concept de *nature humaine.* A la *nature humaine* abstraite et spéculative, Sève oppose donc, sur le modèle du renversement marxiste de la dialectique hégélienne, une *nature humaine* concrète et scientifique.

« Ce qui est rejeté, à ce point crucial de la naissance du marxisme mûr (la *VIe Thèse sur Feuerbach),* ce n'est nullement le concept d'essence humaine, mais la *compréhension abstraite* de ce concept, et *du même coup* lui est substituée une *nouvelle compréhension,* concrète, scientifique, historique de l'*essence humaine :* l'ensemble des rapports sociaux. » (p. 105.)

Et plus significatif encore :

« Telle (« l'ensemble des rapports sociaux ») est la *base concrète* de ce que les philosophes se sont représenté comme « substance » ou « essence » de l'homme : il faut donc renverser radicalement l'ancien concept de l'*homme.* Cela ne signifie nullement que désormais tout concept d'homme doive être rejeté comme illusoire, mais bien qu'il ne faut pas *confondre le concept abstrait d'homme avec le concept d'homme abstrait* (...) la notion d'essence humaine *a du sens* pour le marxisme mûr, un sens tout nouveau, un sens matérialiste et dialectique : c'est une essence, non plus abstraite mais concrète, non plus idéale mais matérielle, non plus naturelle mais historique, non plus inhérente à l'individu isolé mais à l'ensemble des rapports sociaux. » (p. 169.)

L'essence humaine est renversée d'abstraite en concrète ; mais dans ce renversement l'essence humaine est *conservée :* elle ne fait que changer de signe, passer du — de l'abstraction (la spéculation, l'idéologie) au + du concret (le rationnel, la science). Pour la dialectique matérialiste, toute chose se transforme en son contraire (la matière en idée, l'idée en matière). Pour Sève, c'est *presque ça :* toute chose se transforme en son semblable inversé. L'essence humaine n'est pas renversée en son contraire : les rapports sociaux. Elle est « renversée » en son même positif. La contradiction est réduite à la différence. La différence est pensée comme contradiction : sophistique.

Cela va plus loin : ce qui autoriserait en dernière analyse l'usage du terme d'humanisme, corrigé de « scientifique », c'est que Marx et Engels eux-mêmes ont renversé le socialisme utopique en socialisme scientifique. Ce que Sève décrit ainsi :

« Le marxisme est la *transmutation scientifique du socialisme utopique,* le *socialisme devenu science.* » (p. 181.)

Sur le même modèle, Sève déduit que si le marxisme « en un sens n'est plus du tout une philosophie au sens péjoratif du mot », s'il marque même « la fin de la "philosophie" », il n'en est pas moins « une *transmutation scientifique de l'ancienne philosophie.* »

D'où cette conclusion :

« Au fond, il en est du terme humanisme comme de la plupart des termes (matérialisme, dialectique, socialisme) à l'aide desquels le marxisme se définit. » (p. 178.)

L'ennui est que c'est Sève qui « définit » le marxisme « à l'aide » du terme d'humanisme. Et ni Marx, ni Engels, ni Lénine, ni Mao... Sève constate combien Marx et Engels ont hésité à reprendre les termes *matérialisme, dialectique* ou *socialisme* dont ils critiquaient férocement la marque idéaliste. Mais si, en dépit de ces critiques et réticences, ils les ont conservés, ce ne peut être, pour Sève, que parce que leur « transmutation scientifique » les dédouanait en les chargeant d'un contenu positif. Il ne vient pas une seule seconde à l'esprit de Sève ce que Marx, Engels et Lénine ont toujours affirmé : qu'il y avait dans ces concepts idéalistes déjà une *positivité,* un « noyau rationnel » qui rendait possible leur renversement marxiste. Pour-

quoi ? Parce que le marxisme n'est pas « né de rien » : mais précisément des socialismes utopiques, de la dialectique hégélienne et des matérialistes français[23]. Et que donc il n'est pas non plus né de tout : pas de l'humanisme spéculatif par exemple, ni de la philosophie « au sens péjoratif », qu'il n'a nullement eu à « renverser » puisqu'il s'est construit *contre* eux et qu'il marque leur fin théorique. Le marxisme n'est pas une pierre philosophale qui transmue en science tout ce qu'elle touche : il y a des pans entiers du « savoir humain » que le marxisme ne renverse pas, ne transforme pas — qu'il périme. Sinon, pourquoi pas une « métaphysique scientifique », une « religion scientifique », un « capitalisme scientifique » ? Mais n'est-ce pas ce que veut le révisionnisme en hypostasiant la Science et en la classant au rang des forces productives directes ?

Opposés sur la question de l'humanisme, Sève et Althusser se rencontrent donc sur la toute-puissance de la Science, et la critique que Rancière fait au second vaut pour le premier : tous deux croient dur comme fer à la « vertu révolutionnaire de la science en général »[24]. Et comme à cette positivité de la Science s'oppose (cf. *supra*) la négativité de l'Idéologie, rien n'empêche plus, et même tout recommande de « transformer » la philosophie idéologique (spéculative) en *philosophie scientifique* (marxiste), ou l'humanisme spéculatif (idéologique) en humanisme *scientifique*...

Humanisme / Communisme.

Leroy, on l'a vu, ne parvient pas à définir l'humanisme marxiste autrement qu'en l'identifiant, en le confondant au marxisme lui-même. Sève développe cette tautologie : c'est « en tant que théorie des contradictions et des conditions d'épanouissement historique des individus, de l'avènement nécessaire de ce que Marx appelle l'*individu intégral* de la société communiste », que « le marxisme peut être qualifié d'humanisme scientifique » (p. 176). Plus : « tout l'histoire (pouvant) très légitimement être considérée aussi en tant qu'*histoire de l'épanouissement progressif des individus humains* »[25] (p. 176), humanisme et communisme ne peuvent que s'identifier. Ce qui justifie les pages que Sève consacre au rôle de la psychologie scientifique dans la société communiste (évaluation des besoins, des capacités, régie de l' « épanouissement psychique » des individus, etc.) :

« S'il est vrai qu'une psychologie *scientifique* est en principe pour les individus humains le moyen théorique de prendre en main leur propre croissance psychique, alors la science psychologique n'est pas seulement un *instrument* essentiel pour le communisme, en tant que processus général de l'émancipation humaine : *elle en fait organiquement partie*. Poussons plus loin encore, et nous voyons qu'achève de se renverser l'hégémonie millénaire de la politique sur la psychologie : car la politique elle-même passera, mais la psychologie ne passera pas. Dans le communisme réalisé, le parti communiste se dissoudra, sa tâche historique étant achevée, mais la tâche de formation des personnalités humaines ne dépérira pas, et tout au contraire. » (p. 31.)

D'où l'urgence de développer dès maintenant cette psychologie scientifique :

« Car d'une certaine façon le communisme commence aujourd'hui. (...) Dans ce que nous faisons et dans ce que nous ne faisons pas, aujourd'hui même en France, se prépare déjà de façon concrète, et inexorable, le visage de notre communisme futur. Ne voit-on pas alors combien gravement ce serait hypothéquer cet avenir que de ne pas s'employer à constituer sans tarder la théorie authentiquement scientifique de la personnalité et de son développement ? Au train où va l'histoire, on ne peut se défendre du sentiment aigu que nous sommes déjà en retard. » (p. 31.)

23. Et des économistes anglais, qui, avec la philosophie allemande et les socialistes français sont « les trois sources du marxisme ».

24. En raison de ce que Rancière nomme (op. cit.) : « Un procès d'extension qui a exporté en dehors de son champ propre la thèse de Marx sur le socialisme scientifique. Nous sommes en accord sur le fait que la libération du prolétariat est impossible sans la théorie des conditions de cette libération, c'est-à-dire sans la science marxiste des formations sociales. Le lien entre l'entreprise révolutionnaire et la connaissance scientifique est assuré, chez Marx, par la communauté de leur objet. Mais on n'a aucun droit d'en déduire une prétendue vertu révolutionnaire de la science en général. »

25. Noter la redondance révisionniste, l'insistance humaniste bourgeoise : « épanouissement », « progressif », « individus », « humains ». Ce thème de l'épanouissement (prudent, mesuré) des hommes est le pont-aux-ânes du révisionnisme : il a pour lui de mettre l'accent sur l'aspect *quantitatif*. Epanouir n'est pas transformer. Ce ne sont pas « d'autres hommes » (selon la formule de Lénine) qu'il va s'agir de vouloir pour le communisme, mais *les mêmes* que ceux des rapports de production capitalistes, qui seront simplement un peu plus ceci, un peu plus cela. L'idéologie « progressiste » est nécessairement cumulative, gradualiste, elle pense l'histoire comme histoire linéaire du « progrès humain ». Cela voudrait-il dire que le prolétaire ou le mineur enfant du XIX[e] siècle est « plus épanoui » que le serf ou l'esclave romain ? A ce rythme, qui est celui de la pensée bourgeoise de l'histoire, les sociétés non-occidentales sont rejetées dans la « primitivité » et la « sauvagerie ».

A cette belle envolée qui saute d'un bond de l'aujourd'hui capitaliste français au communisme, en brûlant les étapes et taisant les luttes de l'intervalle, mais en insistant fermement sur la nécessité de préparer scientifiquement ce « futur inexorable » — c'est-à-dire de le préparer à partir du savoir d'aujourd'hui, savoir de classe, qui ne *sait rien* des sociétés sans classes —, nous répondrons avec Lénine :

« La base économique de l'extinction totale de l'Etat, c'est le communisme arrivé à un si haut degré de développement que toute opposition disparaît entre le travail intellectuel et le travail manuel et que, par conséquent, disparaît l'une des principales sources de l'inégalité *sociale* contemporaine, source que la seule socialisation des moyens de production, la seule expropriation des capitalistes ne peut en aucune façon tarir d'emblée.

« Cette expropriation rendra *possible* un essor gigantesque des forces productives. (...) Mais quelle sera la rapidité de ce développement, quand aboutira-t-il à une rupture avec la division du travail, à la suppression de l'opposition entre le travail intellectuel et le travail manuel, à la transformation du travail en « premier besoin vital », c'est ce que nous ne savons ni *ne pouvons* savoir.

« Aussi n'avons-nous le droit de parler que de l'extinction inévitable de l'Etat, en soulignant la durée de ce processus, sa dépendance de la rapidité avec laquelle se développera *la phase supérieure* du communisme, et en laissant complètement en suspens la question des délais ou des formes concrètes de cette extinction. Car les données qui nous permettraient de trancher de tels problèmes n'*existent pas.*

« Il n'est venu à l'esprit d'aucun socialiste de « promettre » l'avènement de la phase supérieure du communisme ; quant à la *prévision* de son avènement par les grands socialistes, elle suppose une productivité du travail différente de celle d'aujourd'hui, et la disparition de l'homme moyen *d'aujourd'hui* capable, comme les séminaristes de Pomiolovski, de gaspiller " à plaisir " les richesses publiques et d'exiger l'impossible.

« En attendant l'avènement de la phase " supérieure " du communisme, les socialistes réclament de la société *et de l'Etat* qu'ils exercent le contrôle *le plus rigoureux* sur la mesure de travail et la mesure de consommation ; mais ce contrôle doit *commencer* par l'expropriation des capitalistes, par le contrôle des ouvriers sur les capitalistes et il doit être exercé non par l'Etat des fonctionnaires, mais par l'Etat des *ouvriers armés.*

« La défense intéressée du capitalisme par les idéologues bourgeois (...) consiste précisément à *escamoter*, par des discussions et des phrases sur un avenir lointain, la question d'actualité brûlante de la politique *d'aujourd'hui :* l'expropriation des capitalistes, la transformation de *tous* les citoyens en travailleurs et employés d'un grand " cartel " *unique,* à savoir l'Etat tout entier, et la subordination absolue de tout le travail de tout ce cartel à un Etat vraiment démocratique, *à l'Etat des Soviets des députés ouvriers et soldats.* »[26]

26. *L'Etat et la révolution* (Ed. de Pékin), pp. 118-121

Ce sont précisément la lutte des classes et la dictature du prolétariat, la suppression des rapports de production capitalistes et la fin de la division sociale du travail, qui manquent au tableau de Sève. Comme ils manquent à l'analyse que fait Althusser (in *Pour Marx :* « Marxisme et humanisme ») de la fonction de l'idéologie humaniste dans la société soviétique contemporaine. Et pour cause. L'un et l'autre se représentent le passage du socialisme au communisme comme effectivement engagé dans l'U.R.S.S. de la restauration du capitalisme, du renforcement des cadres et spécialistes, de la répression technocratique et policière des masses. Renonçant à l'analyse marxiste des situations concrètes, ils croient *sur paroles* les contes des révisionnistes russes : que l'U.R.S.S. est une société sans classes, que l'Etat y est celui du « peuple tout entier », que la réforme et les « stimulants » économiques sont des progrès socialistes...

« En dehors de la lutte des classes, le socialisme est une phrase creuse ou un rêve puéril. »[28]

28. Lénine : Socialisme petit-bourgeois et socialisme prolétarien (1905), O.C. tome 9.

L'humanisme, pas plus que la science ou l'idéologie, ne sont en dehors de la lutte des classes :

« L'humanisme a toujours fonctionné comme l'idéologie d'une classe en lutte. C'est le cas aussi des diverses formes acquises par l'idéologie humaniste dans l'U.R.S.S. Staline pourrait nous orienter à ce sujet : la célèbre formule "L'homme est le capital le plus précieux" n'est-elle pas l'autre face de la consigne qui décide "Les cadres décident tout" ? L'actuel "humanisme de la personne" peut-il être pensé autrement que dans le processus de restauration du capitalisme ? N'est-il pas l'équivalent idéologique de ce qui dans le domaine politique constitue le fameux "Etat du peuple tout entier" ? »[29]

29. J. Rancière, op. cit.

A l'humanisme bourgeois comme à l'humanisme révisionniste s'oppose non un « humanisme scientifique » ou « socialiste », mais l'idéologie du prolétariat en lutte, le communisme.

6. "La réconciliation universelle par la contradiction universelle" (Proudhon).

Des textes qui précédent, nous pouvons maintenant tirer un certain nombre de conclusions :

Le P « C » F a élaboré et généralisé son révisionnisme sur les plans politique, économique, idéologique et culturel en système cohérent, en corps de doctrines et de thèses qu'il s'efforce de présenter comme des modèles de rigueur. On retrouve presque toujours, dans les textes de ses idéologues, la même logique de l'argumentation et de la démonstration, le même type d'exposition, ce qui manifeste en quelque sorte, au-delà de la diversité des objets de réflexion *spécifiques* que ces textes se donnent, l'existence de *l'universel* de la méthode de connaissance révisionniste. Comment cette méthode de connaissance et d'analyse, comment ces procédés d'exposition fonctionnent-ils, quelle est la forme typique du discours P« C »F ? C'est sur ces questions que nous voulons nous arrêter pour finir.

Entendons-nous bien : il ne s'agit pas d'entreprendre une analyse formelle ou sémiologique du style reconnaissable entre tous des penseurs du P «C» F, analyse qui trouverait en quelque sorte en elle-même sa nécessité et sa fin. Ce style est aujourd'hui bien connu — louvoyant, indécis, allusif —, et ce serait une erreur que d'en chercher la cause principale dans quelque absence de sûreté théorique ou manque de talent littéraire. Cela reviendrait à se placer exactement sur le terrain de l'adversaire, alors que là comme ailleurs c'est la politique qui doit commander, et mettre en évidence le rôle déterminant de la *position de classe*. Marx l'indiquait clairement à propos de Proudhon : « La nature de Proudhon le portait à la dialectique. Mais, n'ayant jamais compris la dialectique scientifique, il ne parvint qu'au sophisme. *En fait, cela découlait de son point de vue petit-bourgeois. Le petit-bourgeois dit toujours : d'un côté et de l'autre côté... Charlatanisme scientifique et accommodements politiques sont inséparables d'un pareil point de vue... » (Misère de la philosophie.* C'est nous qui soulignons.)

La conception du monde de l'homme détermine le genre de doctrine philosophique qu'il avance au service de sa ligne politique. La position de classe *bourgeoise* du P «C» F détermine le point de vue *idéaliste*, la méthode d'analyse et le mode·d'exposition *métaphysiques* des textes qu'il avance, comme fondements théoriques, au service de sa ligne politique *opportuniste*.

De toutes les falsifications opportunistes du marxisme, la plus fréquente du point de vue philosophique est la falsification *éclectique* de la dialectique. Elle est aussi, Lénine y revient souvent, la plus sournoise, la plus trompeuse pour les masses, parce qu'elle produit un *simulacre*, un substitut presque parfait de cette méthode de connaissance révolutionnaire. Les révisionnistes du P « C » F sont depuis longtemps passés maîtres dans cet art du travestissement.

Dire que la falsification du marxisme qu'ils opèrent, dans l'ordre de la philosophie, consiste en une falsification *éclectique* de la *dialectique* en tant qu'elle se définit comme théorie de l'unité des contraires, cela signifie que ce qui va être altéré profondément est son *fond*, ou *noyau*, à savoir le concept de *contradiction*.

Les révisionnistes modernes du P «C» F ignorent superbement le développement nouveau du marxisme-léninisme que constitue la pensée-maotsétoung. Ils affirment pouvoir se passer sans danger du prolongement et de l'approfondissement de la dialectique matérialiste que représente sa théorie de la contradiction (encore que leurs textes ne manquent pas de lui emprunter discrètement quelques ressources, pour les falsifier aussitôt d'ailleurs, quand ce n'est pas pour tenter d'en faire usage contre ceux qui se sont saisis de cette théorie comme guide pour l'action révolutionnaire dans leurs conditions spécifiques). Lénine, Engels, Marx, voire Hegel leur suffisent largement. Or, nous pensons au contraire que leur philosophie — et particulièrement leur conception de la contradiction — n'a rien à voir non plus avec ces auteurs, mais se rapprocherait plutôt de *l'antinomie* kantienne comme contradiction *insoluble*, contradiction qui ne se *résout pas* et telle qu'elle a commandé la politique de ceux que Marx qualifiait, dans le *Manifeste*, de socialistes conservateurs ou bourgeois. Donnons le schéma classique de cette méthode de connaissance :

1. Les penseurs attitrés du P «C» F se sont fait depuis longtemps une spécialité de traiter de mécanistes vulgaires et de dogmatiques ceux qui, faits à l'appui, dénoncent leur pratique incessante du compromis et de la collaboration de classes. Ils répètent à satiété que le marxisme bien compris nie les vérités absolues et les analyses unilatérales et qu'eux savent prendre en considération — fidèles en cela à ses enseignements — les aspects multiples et opposés d'un phénomène déterminé, les influences contradictoires en tout processus, les liaisons et connexions entre toutes choses. Dans les deux articles déjà mentionnés de la *Nouvelle Critique* par exemple, Claude Prévost et Roland Leroy en font la démonstration :

— de la politique culturelle d'un parti communiste, on nous dit constamment qu'elle doit être sans dogmatisme ni libéralisme, sans éclectisme ni sectarisme. Elle s'efforcera de poser dialectiquement les problèmes et de ne les résoudre « ni par le conservatisme... ni par le nihilisme ».

— à propos des techniques artistiques et plus précisément littéraires, on déclarera qu'il n'y a pas de « technique *innocente, complètement* innocente », *mais pas non plus de* « technique *coupable* » (souligné par C.P.).

— les mots d'ordre de liberté, égalité, fraternité « ont reçu un contenu contradictoire, bourgeois et populaire, bourgeois, populaire et plus précisément prolétarien plus tard ».

— la culture nationale, bien évidemment, « n'est jamais totalement la culture de la seule classe dominante... Elle est donc par définition contradictoire ».

— l'attitude à l'égard de l'héritage culturel ? Eh bien, sa critique « ne signifie

ni refus global, ni tri entre le bon et le mauvais », car là encore idéologie et culture dominante « sont animées fondamentalement par la bourgeoisie, mais aussi contradictoirement par les luttes de la classe ouvrière et des masses populaires ».

— la culture « existante » « forme un tout, mais un tout contradictoire... ».
On pourrait indéfiniment poursuivre la liste des citations, mais l'essentiel n'est pas là.

2. C'est le second temps qui importe, car une fois déversé ce déluge de contradictions, une fois mise à jour cette multiplicité de tendances, d'influences et d'aspects opposés, que faire ? En d'autres termes, qu'est-ce qui distingue la dialectique matérialiste de la stupeur fascinée propre à la bourgeoisie devant l' « inextricable complexité du réel » et la prolifération indéfinie de nuances de plus en plus différenciées ? C'est au moment précis de cette distinction que les révisionnistes se démasquent, faisant rétrospectivement apparaître leurs jongleries analytiques initiales comme grossière contrefaçon de la dialectique et reprise pure et simple du balancement rhétorique bourgeois et du tiers non exclu. Qu'est-ce qui différencie en effet un marxiste-léniniste d'un bénisseur éclectique, sinon, après mise à jour dans un processus complexe du réseau de ses contradictions, la capacité de les hiérarchiser et de hiérarchiser les aspects de chacune d'entre elles, la capacité surtout de ne jamais perdre de vue que la *lutte* est le moteur du développement en toute chose et non l'union, donc de penser et d'agir en présence de toute chose en fonction de la résolution de la contradiction qui l'anime et de sa transformation qualitative en une unité divisée d'une autre nature ?

Les révisionnistes redoutent au plus haut point ces choix douloureux, qu'ils qualifient volontiers de « sectaires » ou de « mécanistes ». Ils confirment ainsi, s'il en était besoin, que si la dialectique nie bien les vérités absolues, l'éclectique, lui, ainsi que le formulait Lénine, « ne veut pas d'affirmations trop absolues, afin de glisser sous-main son désir petit-bourgeois philistin de remplacer la révolution par des intermédiaires ».[1]

Au lieu de parler en termes de lutte, de divisibilité et de rupture du lien unissant les aspects d'une contradiction, les révisionnistes *figent* et *éternisent* cette contradiction au moment, relatif, transitoire et conditionné, de l'identité des contraires. Les nuances, la complexité étant posées (ce que la sophistique bourgeoise excelle à faire), deux fusionnent aussitôt en un[2] et la dialectique, vidée de tout contenu révolutionnaire, se transforme en une bouillie éclectique réformiste.

Il apparaît alors que les subtilités, dosages (en toute chose il y a ceci et cela) et louvoiements théoriques précédant cette conciliation, n'étaient que la manifestation d'une problématique métaphysique et réactionnaire ancienne : celle, en tout chose, du bon et du mauvais côté, de la part d'ombre et de lumière, non-séparables, inextricables. Le désir petit-bourgeois de trouver des intermédiaires transparaît sous la prétendue vigilance analytique, et la prudence de dévôt sous le refus de trancher à propos de quelque point que ce soit (refus qui est d'ailleurs l'expression d'un choix bien déterminé)[3]. Dans l'impossibilité où ils sont de proposer, vis-à-vis de la culture, la moindre

danger principal (c'est C.P. qui souligne), *nourri bien entendu par ceux qui baptisent leur* éclectisme « reconnaissance de la pluralité ». (On aimerait bien savoir qui est visé dans le dernier membre de cette citation !)
Et puisqu'il est question de « prétentions théoriciennes », voyons comment les idéologues du révisionnisme s'emploient à entretenir les confusions au moment même où ils s'emploient à les dénoncer. Page 18 de *La Nouvelle Critique*, Claude Prévost, ayant déclaré que « la langue travaille » (au sens où Freud parle du « travail du rêve »), s'empresse de mettre en garde contre les analogies abusives, à propos du concept de travail, avec la sphère de la production matérielle. « *Mais ce travail n'a rien à voir, comme on l'a trop souvent suggéré en succombant aux délices de la pensée analogique, avec le travail industriel au sens marxiste, avec le travail* créateur (souligné par C.P.). *Pour Freud, le rêve « travaille » comme travaille le bois, le fromage ou le vin nouveau ; ce que Laplanche et Pontalis ont bien vu quand ils écrivent que, pour Freud, ce travail n'est « absolument pas créateur, mais se contente de transformer des matériaux »*. Prétendant dissiper une confusion à propos du concept de travail, Prévost en crée une plus belle encore sur le mot « création ». Quand un marxiste parle de travail « créateur » dans la sphère de la production matérielle, cela ne veut *absolument pas dire* créateur *d'objets* ou de *produits*, mais créateur de *valeur*. C'est l'ABC du marxisme. Quand Freud écrit que le travail du rêve est transformateur et non créateur, il signifie que ce travail consiste seulement à remanier des matériaux déjà *existants* fournis par les pensées du rêve. L'analogie entre les deux acceptions — marxiste et freudienne — du mot création n'a strictement aucune pertinence. Ces « délices de la pensée analogique » deviennent cocasses quand on pense que Prévost entreprenait précisément ici de mettre un peu d'ordre dans la théorie.

1. *La Révolution prolétarienne et le renégat Kautsky*. Œuvres, éditions en langue étrangère (Moscou), tome 28, p. 334.

2. *Deux fusionnent en un, philosophie réactionnaire de la restauration capitaliste*, par le groupe rédactionnel de la vaste critique révolutionnaire de l'Ecole du Parti relevant du C.C. du P.C.C.

3. Il est en effet à peine besoin de rappeler que l'équilibrisme de bon sens des théoriciens du P « C » F est l'effet d'une prise de parti, non de quelque « objectivité ». Par exemple, Claude Prévost, dans l'article de la *Nouvelle Critique* déjà mentionné, finit par avouer, après d'interminables précautions : « *Si nous laissons, comme un boxeur distrait, la garde un peu basse, nous serons insuffisamment armés contre le sectarisme sous sa forme intellectuelle, ce néo-dogmatisme à prétentions théoriciennes* qui est en ce moment et dans ce secteur le

perspective révolutionnaire, les révisionnistes, conservateurs de l'héritage national, adoptent comme unique solution l'accumulation intégrale, l'ingestion et le gavage, bon et mauvais côté indissociablement liés, ombre et lumière, balle et grain. « *La culture est une et indivisible* » déclara naguère Aragon, et Leroy, dans *La Culture au présent*, y renvoie comme à un dogme. Nous avons vu précédemment que dans une interprétation libre de la révolution culturelle léniniste (dont la « version » chinoise lui semble être le monstrueux avatar), il se souvenait quand même que celle-ci impliquait « *la critique de l'idéologie et de la culture existantes* ». Ce qui signifie pour Lénine, sans aucune ambiguïté possible : 1) agir, vis-à-vis des traditions culturelles, en partant de la conception marxiste du monde, c'est-à-dire du point de vue du matérialisme dialectique et du matérialisme historique ; 2) se conformer aux intérêts politiques et aux besoins du prolétariat. Leroy conserve bien la première exigence, mais ne tient aucun compte de la seconde, il déteste entendre parler de *l'utilité* des pratiques artistiques, et d'ailleurs, comme c'est démontré plus haut, l'art est pour lui toujours utile en tant qu'il a, comme « investigation du réel », nécessairement un « effet libérateur ». Quand on sait d'autre part que pour le P «C» F le matérialisme historique et le matérialisme dialectique ne sont plus des armes révolutionnaires, mais une science et une philosophie appartenant à « *l'univers de la culture* » (Aragon) et dont il est déplorable seulement qu'elles ne soient pas, parmi d'autres, officiellement enseignées, on voit ce qui peut même rester du premier point : une critique académique, une critique pour la critique, sans transformation, après quoi le produit critiqué pourra être avalé, mais à cette différence fondamentale près que c'est *avec des réserves*.

Les révisionnistes, qui n'en sont plus à une incohérence près, argumentent généralement ainsi : avant la révolution, développer des éléments de culture prolétarienne est 1) impossible (les ouvriers étant soit trop accablés par leur « extrême misère », soit trop occupés par leurs luttes revendicatives, 2) inutile, dans la mesure où, la culture existante étant « contradictoire » et le développement continu du savoir aidant, les éléments populaires finiront par peser plus que les éléments bourgeois. Après la révolution, la culture contradictoire existante devenant « poids accablant des idées traditionnelles », la plus grande prudence est requise, ce qui permet une fois encore de remettre aux calendes grecques la question de la culture prolétarienne. Ainsi les révisionnistes expliquent-ils (le fameux « retard de la conscience ») que dans les démocraties « populaires » les masses se voient et se verront longtemps encore proposer opérettes et ballets bourgeois.

Le comble de la falsification est cependant atteint à propos de la culture nationale, grand thème réconciliateur des révisionnistes. Peu leur importe que Lénine ait écrit : « Chaque nation contemporaine comprend deux nations... Chaque culture nationale comprend deux cultures nationales. »[4] Aragon, qui fait foi en ce domaine, a dit, lui, qu'il n'y en avait qu'une (et encore, pour toute l'humanité), et même qu'elle était indivisible. En matière de culture comme de politique, le concept de *nation* fonctionne pour les révisionnistes comme opérateur de résorption des contradictions de classes. Mais cela n'est pas étonnant puisque, nous l'avons vu longuement, les contradictions pour eux ne se résolvent pas dans la lutte. mais se stabilisent en formations de compromis où l'opposition des contraires n'est que leur coexistence pacifique et la balance équilibrée requise par le bon sens bourgeois.[5]

La position de classe dont il est le représentant, et qui détermine aussi bien la logique de son argumentation que sa phraséologie pseudo-léniniste, ne s'exprime d'ailleurs nulle part aussi clairement chez Leroy que dans le paragraphe du livre déjà mentionné où il part en guerre contre la notion de culture prolétarienne, tentant de dissimuler, en changeant de terrain, que ce

4. Lénine : *Notes critiques sur la question nationale*. Œuvres, « Editions en langue étrangère » (Moscou), tome 20, page 25.

5. La stabilisation de la contradiction propre aux socialistes bourgeois est bien évidemment un *faux équilibre* toujours obtenu au détriment d'un de ses aspects et procédant d'un choix conscient. Marx, à propos de Proudhon, parle tantôt d'éclectisme et d'esprit de conciliation, tantôt d'opposition *dogmatique* du bon et du mauvais côté, celui-ci — c'est-à-dire le mauvais côté révolutionnaire par lequel avance l'Histoire — devant être supprimé. *Les deux attitudes sont parfaitement complémentaires*. En pensant toute contradiction dans la problématique métaphysique du bon et du mauvais côté, on aboutit droit au réformisme, à l'aménagement de l'ordre social existant : ce que les révisionnistes appelent mettre fin à la *malfaisance* du capitalisme, à ses abus, son gâchis, son irrationalité, etc., tout cela dans le cadre même des conditions bourgeoises de la production. Les camarades chinois ont dénoncé aussi ces exercices de haute voltige pseudo-dialectique : « *Le bon et le mauvais constituent, par exemple, une contradiction. Mais toutes les contradictions ne présentent pas l'opposition entre un bon et un mauvais aspect. Est-ce que l'impérialisme a également son bon côté ? Non, certainement pas* » (*Encore un fois à propos du principe « un se divise en deux »*, paru dans *La Chine en construction*, décembre 1971).

qu'il se refuse à reconnaître, c'est d'abord *l'existence même* d'une culture dominante *bourgeoise* :

« La révolution culturelle des maoïstes prétend aboutir à la constitution immédiate d'une contre-culture, rompant radicalement avec tout héritage, avec toute valeur démocratique et dont le contenu et la forme correspondraient à la morale, aux goûts, au langage du prolétariat le plus exploité et par conséquent « le plus pur », « le moins embourgeoisé ». En réalité, les couches ouvrières les plus exploitées sont précisément celles qui sont le plus soumises à l'idéologie et à la morale bourgeoises, parce que leur extrême misère les empêche, dans leur masse, de participer à la lutte du mouvement ouvrier révolutionnaire, à sa lutte pour l'accès au savoir, pour la réappropriation du démocratisme bourgeois le plus avancé[6], pour la formation d'une morale nouvelle. Ces couches sont le plus souvent liées aux formes les moins modernes de la production et de la vie sociale : par leur travail, par leur origine, leurs liens encore étroits avec le monde rural, elles sont encore pour une part plongées dans une culture pré-capitaliste. Ainsi, les intellectuels qui voudraient faire de leur culture le modèle de toute culture ne s'aperçoivent pas qu'en réalité leur « révolution culturelle » est bien une « réaction culturelle »[7].

Le caractère idéologique bourgeois du discours est ici transparent : en confondant sciemment des notions sans rapport (révolution culturelle, « contre-culture »), en ironisant sur la vision mystique d'un prolétariat proche de l'état de nature, pur de toute atteinte bourgeoise et entretenant une relation transparente à quelque vérité originaire (vision qui, si elle n'est pas tout à fait inexistante, n'a rien à voir avec la position des marxistes-léninistes), Leroy parvient mal à dissimuler le mépris réel qu'il éprouve, en tant que porte-parole de l'aristocratie ouvrière et des « cadres de la nation »[8], pour les couches les plus exploitées. Sans doute se prétend-il fidèle aux enseignements de Marx et de Lénine quant aux progrès de l'organisation et de l'éducation du prolétariat dans le cadre de la grande production capitaliste, à la nécessité vitale pour celui-ci d'acquérir une conscience de classe et une unité combattante indispensables à la systématisation et au développement de ses luttes, mais il passe entièrement sous silence ce sans quoi les notions de lutte, de conscience et d'organisation sont vides de contenu : l'immense potentiel de révolte des masses travailleuses, l'instinct de classe prolétarien et le fait fondamental que là où il y a oppression et agression il y a résistance. Les révisionnistes, en dépit de leurs dénégations, sont des adeptes des théories bourgeoises de la « classe salariale » et des « stratifications sociales » : élevant d'un cran la frontière qui sépare la classe ouvrière des autres classes sociales, ils y intègrent, sous le concept falsifié de « travailleur collectif », les « quasi-ouvriers » que sont pour eux les sous-officiers de la production et chiens de garde de l'organisation despotique du procès de travail, afin de mieux ravaler au rang de brutes arriérées et incultes les travailleurs immigrés, femmes, OS, ouvriers d'origine rurale, coupables de n'avoir suffisamment bénéficié ni des formes savantes d'inculcation de l'idéologie bourgeoise réservées aux élites ni des écoles et stages de formation du P.« C. »F. et de la C.G.T., seuls habilités sans doute à combler leur « manque de maturité politique ». Par là-même, et c'est une bonne chose, les révisionnistes avouent leur peu de

6. Les révisionnistes modernes du P « C » F ont complètement régressé de Marx à Feuerbach. La problématique de la dépossession - aliénation - réappropriation leur sert à différer indéfiniment le moment de la révolution. Le processus révolutionnaire n'est nullement pour eux un processus de lutte-critique-transformation, mais de réappropriation par les « couches populaires » de ce qui, par essence et de tout temps, leur appartient et dont elles ont été un jour dépossédées. La construction révolutionnaire du nouveau peut dès lors bien attendre, puisqu'il s'agit d'abord de se ressaisir de ce qui a été perdu, ou plutôt : *la construction du nouveau n'est rien d'autre que cette reprise*. L'appareil d'Etat, par exemple, en tant qu'instrument de répression « aux mains » de la bourgeoisie (des monopoles seulement pour le P « C » F) deviendra miraculeusement, repris tel quel à cette bourgeoisie, et en dépit des enseignements de base du marxisme, l'Etat du peuple tout entier. Il en va de même pour la culture, la science, le Parlement, la liberté, l'égalité et la fraternité... La pierre angulaire de cette problématique est la démocratie. Leroy écrit presque caricaturalement que le mouvement ouvrier révolutionnaire lutte pour « la réappropriation du démocratisme bourgeois le plus avancé ». Dans l'acte de cette reprise, ledit démocratisme ne peut donc que perdre son caractère bourgeois. On l'avait compris : c'est la démocratie... avancée.

7. *La culture au présent*, p. 26.

8. Parler des dirigeants du P « C » F comme de porte-parole de l'aristocratie ouvrière, des cadres, ingénieurs, techniciens et autres couches salariées non-productives ne signifie pas que ce Parti défend, comme on l'avance souvent de façon erronée, les intérêts « propres » de la petite-bourgeoisie, qu'il est un Parti petit-bourgeois. Il faut soigneusement distinguer la base sociale, le soutien social d'une organisation politique, et la fonction qu'elle remplit, les intérêts de classe réels qu'elle défend. *Les révisionnistes du P « C » F défendent les intérêts de la classe capitaliste, de la bourgeoisie*, dans lesquels ils voient la garantie de la perpétuation et du renforcement des privilèges propres aux couches sociales qui leur apportent leur soutien. Cette apparente contradiction est d'ailleurs clairement posée par Lénine quand il définit l'aristocratie ouvrière comme couche d'ouvriers *petit-bourgeois* par leur mode de vie, leurs revenus et leur conception du monde, tout en disant d'eux qu'ils sont de meilleurs agents, de meilleurs défenseurs de la *bourgeoisie* que la bourgeoisie elle-même (voir *L'Impérialisme, stade suprême du capitalisme).*

prise sur des travailleurs qui (au Mans, à Pennaroya, au Joint Français et ailleurs) ont éprouvé dans la pratique leur démagogie liquidatrice et leurs réelles capacités répressives.

On a vu dans le cours de ces textes qu'aussi bien en matière de culture, de politique, que de science et de philosophie, le P « C » F pratiquait à une grande échelle la théorie de la « conciliation des contradictions » et du « principe d'accommodement ». La culture est une et indivisible, l'idéologie (au singulier) l'envers de la science, le procès de production de connaissances scientifiques et techniques et le développement des forces productives sont neutres, ne portent aucunement l'empreinte des rapports de production capitalistes, la division du travail et la hiérarchie sont nécessairement engendrées par le progrès technique « moderne », les contradictions ne trouvent pas de transformation révolutionnaire, mais se stabilisent en formations confuses, etc.

S'interrogeant sur la philosophie réactionnaire « deux fusionnent en un », les camarades chinois se demandent si Liou Chao-chi et consorts en sont les inventeurs :

« Non ! Ce n'est qu'une variante de la « conciliation des contradictions » des opportunistes et révisionnistes de la vieille ligne dans de nouvelles conditions historiques. Depuis la création du marxisme, les ennemis mortels du socialisme scientifique ont ouvertement prêché la théorie réactionnaire de la « conciliation des contradictions ». Proudhon déclarait qu'il voulait rechercher le principe d'accommodement « afin de concilier les contradictions de la société capitaliste »[8].

8. Cf. note 12.

Au terme de cet article, et par le biais de Proudhon, c'est donc bien, en droite ligne, le vieux socialisme conservateur que nous retrouvons. Il était normal que, passés virtuoses dans l'art de l'antithèse (le petit-bourgeois qui dit : d'un côté et de l'autre côté), les révisionnistes du P.« C. »F. débouchent sur celle qui les englobe et les résume toutes : le socialisme bourgeois, antinomie insoluble s'il en est.

Dans le *Manifeste,* Marx écrivait : « Le socialisme bourgeois atteint son expression adéquate seulement lorsqu'il devient *une simple figure de rhétorique* » (nous soulignons). Exemple : « les bourgeois *(ou les révisionnistes)* sont des bourgeois *(ou des révisionnistes)* — dans l'intérêt de la classe ouvrière ».

Groupe Lou Sin.

Annexe : Un livre plein de talent.

Il s'agit du livre d'un garde blanc, Arcadi Avertchenko, dont la fureur confine à la folie, *Douze poignards dans le dos de la Révolution,* Paris, 1921. Il est intéressant d'observer comment une haine portée au paroxysme a conditionné à la fois les passages remarquablement faibles et remarquablement forts de ce livre magistral. Lorsque l'auteur consacre son récit à un sujet qu'il ne connaît pas, le résultat n'est rien moins qu'artistique. Par exemple, le récit où il montre Lénine et Trotski dans leur vie domestique. La méchanceté est grande ; malheureusement, la ressemblance n'y est pas, cher citoyen Avertchenko ! Je vous assure que Lénine et Trotski ont bien des défauts dans toute leur vie — y compris leur vie privée. Seulement, pour les décrire avec art, il faut les connaître. Et vous ne les connaissez pas.

En revanche, une grande partie du livre est consacrée à des sujets qu'Arcadi Avertchenko connaît parfaitement, qu'il a vécus, sur lesquels il a médité, qu'il a profondément ressentis. Et c'est avec un talent surprenant que sont exprimés les impressions et l'état d'esprit d'un porte-parole de l'ancienne Russie, celle des seigneurs terriens et gros fabricants, de la Russie riche, engraissée et repue. C'est bien ainsi que les représentants des classes dirigeantes doivent voir la révolution. Leur haine farouche rend parfois, et même le plus souvent, les récits d'Avertchenko étonnamment éclatants. Il y a des choses proprement superbes, par exemple « L'herbe foulée par les bottes », sur la psychologie des enfants qui ont vécu et qui vivent encore la guerre civile.

Mais l'auteur n'atteint véritablement au pathétique, que lorsqu'il en vient à parler de nourriture, lorsqu'il raconte comment les gens riches mangeaient dans l'ancienne Russie, soupaient à Petrograd — pas à Petrograd, à Pétersbourg — pour 14 roubles et demi, ou pour 50 roubles, etc. L'auteur décrit cela littéralement avec volupté : voilà ce qu'il connaît, voilà ce qu'il a vécu et profondément ressenti, voilà où il ne saurait commettre d'erreur. Sincérité et savoir sont ici hors pair.

Dans le dernier récit : « Débris d'un passé anéanti », on montre à Sébastopol, en Crimée, un ancien sénateur — « il était riche, généreux, avait des relations » — « à présent, il décharge et trie à longueur de journée des munitions dans un dépôt d'artillerie ». Voici l'ancien directeur « d'une grande usine métallurgique, considérée la plus importante de l'arrondissement de Vyborg ; à présent, il est commis dans un magasin d'articles d'occasion, et ces derniers temps, il a même acquis une certaine expérience dans l'estimation des peignoirs usagés de dames et des ours en peluche, apportés pour être vendus en commission ».

Les deux petits vieux évoquent les jours anciens, les couchers du soleil à Pétersbourg, ses rues, ses théâtres, et bien sûr, les dîners au « Medved », au « Vienne » et au « Maly Iaroslavetz », etc. Et leurs souvenirs sont entrecoupés d'exclamations : « Que leur avons-nous fait ? Qui est-ce que nous gênions ?... » « En quoi tout cela les gênait-il ? » « ... Pourquoi avoir fait ça à la Russie ? »

Arcadi Avertchenko ne peut pas le comprendre. Mais les ouvriers et les paysans le comprennent apparemment sans difficulté, et n'ont pas besoin d'explications.

A mon avis, certains de ces récits méritent d'être reproduits. Il faut encourager le talent. *(« Pravda » n° 263, 22 novembre 1921. Signé : N. Lénine. V. Lénine, Œuvres, Paris-Moscou, t. 33, pp. 123-124.)*

Intervention à Avignon : Cinéma et luttes de classe (2).

1. Débat sur "Soyons tout".

Nous publions, comme nous l'avons annoncé dans le précédent numéro, les débats auxquels a donné lieu lors du stage « Cinéma et luttes de classe », à Avignon, la présentation publique de deux films : Soyons tout *et* En renvoyant le dieu de la peste. *Le débat sur* Soyons tout, *film de fiction retraçant une expérience de dégagement de la gauche ouvrière au cours d'une lutte en « usine-poison », est complété par un entretien avec Serge Le Péron, qui a fait partie du collectif de réalisation du film.*
Dans le compte rendu des débats, les abréviations utilisées sont les suivantes : CdC *désigne les membres de la rédaction des* Cahiers *présents à Avignon,* St. *les participants au stage, et* Sp. *les spectateurs des projections publiques.*

(Un spectateur parle de la « puérilité » du film.)
St. — ... A notre avis la manière dont sont présentés le révisionnisme dans le film et surtout l'influence du révisionnisme sur le prolétariat est insuffisante et erronée. On est d'accord là-dessus. De là à dire que critiquer le révisionnisme est une puérilité...

Sp. 1 — C'est la critique qui est puérile !

St. — Au niveau de certaines contradictions, p. ex. le discours du patron au petit chef sur la manière d'exploiter les divisions entre ouvriers immigrés et ouvriers français, etc., certaines contradictions importantes sont exposées, qu'on ne trouve pas p. ex. dans *Coup pour coup.* A notre avis il y a une erreur grave, qui est de ne pas prendre en considération la division de la classe ouvrière, la contradiction qui existe au sein du prolétariat entre les éléments avancés et ceux qui sont sous l'influence de la bourgeoisie et surtout du révisionnisme (lequel comme l'a dit le camarade tout à l'heure n'est pas seulement une ligne syndicale, mais procède d'une ligne politique, correspond à une idéologie, celle du P. « C. » F.), de ne pas exposer cette contradiction. D'où l'erreur dans ce film de montrer *le* C.G.T. tout seul et la masse des ouvriers derrière les éléments avancés.

CdC. — Il y a deux points : l'erreur bien sûr est de théoriser quelque chose qui a eu lieu de façon locale, dans une certain nombre d'entreprises, comme un phénomène *général.* En revanche, que ça se soit passé comme ça dans les usines de référence, c'est tout à fait vrai. Il est évident par exemple qu'à Girosteel, Pennaroya ou ailleurs — on l'a vu encore récemment dans

des entreprises d'importance nationale — le révisionnisme a été complètement débordé, dépassé, a montré clairement son rôle de blocage des luttes. L'erreur, c'est qu'on peut penser à la vision de ces films qui reflètent, de façon relativement fidèle, ces luttes partielles, particulières, qu'il s'agit d'un phénomène général (ou généralisable sans problèmes). Mais, et ça n'est pas dit ici, c'est le rôle aujourd'hui des marxistes-léninistes d'interroger *aussi* le type de lutte qui se mène dans les usines où la C.G.T. est massivement implantée, où elle dispose d'une base de masse, d'une idéologie, où elle dupe encore beaucoup de gens. Et ça, ça vient ! — Il n'est pas question bien sûr de donner un caractère exagérément exemplaire aux luttes comme celle dont parle le film, qui ont lieu depuis un an et demi, disons récemment jusqu'à celle du Joint Français ; mais inversement il ne faudrait pas tomber, par un révisionnisme en quelque sorte inconscient, dans les grands mythes brandis par la C.G.T., comme quoi aujourd'hui tout se joue dans les « forteresses ouvrières » du genre Renault, quand Renault tousse, la France est enrhumée, etc. Effectivement les luttes les plus exemplaires dans le dégagement de la gauche ouvrière, pour un travail révolutionnaire, se sont passées hors des bastions de la C.G.T., genre Renault, hors des forteresses du révisionnisme.

Sp. 2 — C'est pour ça que je trouve le film erroné, dans la mesure où il tend à offrir une vision idyllique de la grève. Je ferai deux critiques. 1°) Le militant révolutionnaire l'emporte sur le C.G.T. auprès des ouvriers uniquement au niveau de la prise de parole. Jamais au niveau de l'action. C'est totalement erroné. Dans les usines où la CGT est très implantée, elle a créé un tissu d'« informations » de mensonges, qui bloque complètement toute action des militants révolutionnaires. Dans le film c'est l'inverse, on a l'impression que le CGT n'a qu'une voix, rapidement étouffée, ce qui fait qu'il est tout de suite débordé ; 2°) Je trouve que le film est faux et même dangereux dans la mesure où il ne montre pas de prise de conscience progressive dans la lutte des travailleurs. Dès le début on nous montre les travailleurs très montés, très pour une action « dure » contre le patron. Alors qu'il ne devrait pas être évident pour tout le monde dès le début, que la CGT cherche à les duper, à les freiner, que le patron est un exploiteur, etc.

CdC. — Oui, on a déjà dit qu'on critiquait le film à ce niveau-là, à savoir : on montre bien la pratique réviso mais elle ne s'exerce qu'au niveau d'un seul, le délégué.

St. — Cela dit, je ne pense pas que le film soit dangereux, au contraire : il peut être très utile présenté avec un appareil de discussion critique, avec des gens qui sont critiques à l'égard de ce film, qui permettent d'en analyser les manques comme les aspects positifs...

Sp. 3 — Mais ce genre de film n'est jamais présenté autrement, ce n'est pas un film de circuit commercial. J'en ai vu un certain nombre, présentés dans des foyers de travailleurs, et chaque fois c'est accompagné de discussions, de débats ; c'est un prétexte, ce genre de film. Mais je crois une chose : le collectif de Vincennes a fait dans ce film une erreur fondamentale, d'une part en tablant sur 50 mn de projection, et d'autre part en condensant jusqu'à la caricature : on a trop schématisé, ce qui fait que ça donne une fausse idée des luttes qui se mènent à l'heure actuelle... Mais malgré ce reproche d'ordre général, je ne suis pas d'accord avec le camarade qui a dit que le film ne montrait que des travailleurs prêts au combat, tous conscients, etc. Il y a par exemple la scène des immigrés qui discutent. Moi, je comprends l'arabe, et il y a la discussion entre les travailleurs arabes et les travailleurs français, où on explique pourquoi il faut être solidaires. C'est que ce pro-

blème-là, ça s'adresse au niveau des tripes, du quotidien, et qu'on n'a pas besoin de passer des heures ou des années à théoriser pour donner une prise de conscience à un travailleur immigré de son exploitation. Il le sait, surtout qu'ici le premier coup a été donné à un immigré ; et la grève est partie de l'atelier 24. Tu as vu le licenciement de ce travailleur-là. Et au niveau de l'analyse point par point c'est assez intéressant. Ce que je reproche au film c'est son schématisme général, qui encore une fois donne une idée faussée des luttes.

CdC. — Je crois que la remarque qui vient d'être faite est assez juste, à savoir que le film n'est pas complètement triomphaliste, il n'a pas le côté « tout d'un bloc » de *Coup pour coup,* il montre — brièvement il est vrai — dans la séquence de la discussion entre travailleurs immigrés, la solidarité comme un processus, non comme une évidence mystique. En ce qui concerne le schématisme que tu reproches au film, je crois qu'il faut distinguer le schématisme théorique, c'est-à-dire le mécanisme ou la précipitation d'où procèdent les aspects théoriquement erronés du film, déjà critiqués, et le risque de « schématisme » dans la mise en scène, c'est-à-dire la stéréotypie ; si tu as voulu dire que le film risque, non par simplification théorique abusive, mais par condensation excessive dans la représentation, de ne pas « passer », il me semble qu'il faut faire la part des choses, certaines scènes achoppent effectivement, par une espèce de naturalisme raté, par défaut de précision, c'est-à-dire de réalisme dans le bon sens du terme. D'autres au contraire (la scène des immigrés justement, les rapports du patron et de la maîtrise, la séquestration...) sont « justes », convaincantes : dans l'ensemble il me paraît important que le film tende à susciter spontanément des réactions positives, que le public du « Rio » par exemple, du moins une partie, ait applaudi à la fin. Ça ne prouve rien évidemment quant à la justesse objective du film, mais s'il avait été d'un schématisme décourageant il n'aurait pas suscité d'applaudissements, même ceux des, comme on dit, convaincus d'avance. C'est positif dans la mesure où cela permettait ensuite la discussion, la critique, les auteurs du film en étant, comme on l'a dit, à un stade plus avancé que celui que reflète le film (qui dans sa conception date d'un an et demi).

Sp. 3. — Ce film est un film militant, un film d'action militante. Quand il est présenté aux travailleurs, surtout aux plus exploités d'entre eux, aux immigrés, je comprends qu'il ait un impact, ils le reçoivent à 100 %. Cependant, le film doit s'adresser à une autre partie du public : le public réviso, qui en conteste les présupposés, et le public bourgeois et petit-bourgeois. Il doit donc être aussi précis que possible, démontrer par a + b la vérité de ses affirmations, expliquer dans le détail, inlassablement. Il faut tenir compte des révisos, s'adresser aussi à eux.

CdC. — Il y a deux choses dans ce que tu dis : d'abord il est vrai que les travailleurs particulièrement exploités ressentent de façon plus violente leur exploitation que ceux qui tirent certains bénéfices de leur place dans les rapports de production, c'est évident. Cela dit, il ne faudrait pas « gauchir », dans les deux sens du mot ; c'est un film qui a été montré aussi bien à la petite-bourgeoisie intellectuelle qu'aux travailleurs immigrés, il a aussi été montré à des ouvriers français qui ont été tout à fait capables de l'apprécier *et* de lui faire des critiques — mais ç'a aussi été le cas des immigrés : le film a été montré dans un foyer d'immigrés où il a sans doute suscité plus d'enthousiasme qu'ailleurs (ce qui est normal puisque *Soyons tout* est un des rares films où les travailleurs immigrés sont présents de façon active, en tant que force sociale, non sous l'espèce d'un individu solitaire et piégé

du type *O Salto)* mais il se dégageait au cours des discussions des critiques très importantes, très avancées : par exemple on a reproché au film de ne pas avoir assez montré les intérêts objectifs de l'alliance des travailleurs immigrés et français tant pour la révolution en France que dans les pays d'origine de ces travailleurs ; de ne pas avoir assez noté le rôle de l'impérialisme français ; de ne pas avoir marqué l'attitude du PCF à l'égard de l'impérialisme français et consécutivement son attitude à l'égard du prolétariat immigré, etc. Ces critiques venaient de ces couches très exploitées, qui n'adhéraient pas seulement au niveau de la connaissance sensible.

Sp. 4. — Pourquoi la discussion porte-t-elle exclusivement sur le fond, sur la politique, pourquoi n'aborde-t-on pas les problèmes de forme (je dois préciser que je suis acquis à vos idées) ?

CdC. — D'abord le « fond », la politique, est l'aspect principal, il ne faut pas l'oublier. Ensuite je crois que nous avons aussi, incidemment peut-être, abordé les problèmes de « forme », elles font aussi partie de ce qu'il y a à critiquer dans le film ; lorsque nous avons parlé de ses aspects naturalistes par exemple, ou didactiques, ce souci d'exposition logique qu'on trouve dans certaines scènes, c'est évidemment une affaire de « forme », de mise en scène, de jeu, de montage. Cet aspect formel est loin d'avoir été méprisé par les auteurs du film, ce n'est pas un film fait dans une pseudo-innocence, dans la croyance naïve qu'il ne s'agirait que de refléter la réalité « telle qu'elle est », de façon crue, sauvage, la reproduire sans transition, sans construction comme dirait Brecht (la photo de l'usine ne reproduit pas la réalité de l'usine). C'est au contraire un film construit, et qui d'un autre côté, à l'inverse de beaucoup de films faits ici ou là, s'est refusé à intercaler dans un montage anarchique et vaguement moderniste des citations de Mao Tsé-toung tous les trois plans, bien qu'il soit d'inspiration « maoïste ». C'est un parti pris politique de ne pas vouloir annoncer la couleur à grands fracas, la plaquer sur quelque chose qui n'a pas forcément grand rapport avec, comme on le voit trop souvent, précisément au nom d'un prétendu souci formel et d'avant-garde.

Sp. 3. — Mais dans un film comme ça il faut bien se dire que la forme passe au quatrième ou cinquième plan...

CdC. — Non, au second...

Sp. 3. — On s'en fout de la forme !

CdC. — Pas du tout, un contenu révolutionnaire exige des formes nouvelles. *« Quant à nous, nous exigeons l'unité de la politique et de l'art, l'unité du contenu et de la forme, l'unité d'un contenu politique révolutionnaire et d'une forme artistique aussi parfaite que possible. Les œuvres qui manquent de valeur artistique, etc. »*

Sp. 5. — Je milite au PC et à la CGT, excusez-moi du peu. Mais je n'ai pas du tout été gênée par votre film. Dans la mesure où effectivement il y a des attaques contre ce que vous appelez le révisionnisme... Mais c'est tellement léger qu'on peut l'accepter tellement c'est drôle... à la limite... Mais au niveau de la tactique des luttes je pense qu'à la limite un militant CGT pourrait être d'accord avec ce film. Je suis tombée dans ce film. J'ai participé à des grèves, je suis déléguée syndicale, notre grève a été menée d'une

façon assez proche de celle-là, je n'ai pas été à la remorque de mes camarades de lutte, j'étais avec eux. Ce qui me paraît plus grave dans ce film, c'est la forme : la forme elle-même ne met pas du tout en cause le discours qui est tenu, c'est-à-dire que nous n'avons à aucun moment la mise en cause d'un discours bourgeois sur quelque chose, c'est un film bourgeois dans ses formes. Il n'y a aucune contradiction. L'impression de réalité est constante. C'est un film qui fonctionne comme n'importe quelle saloperie qu'on voit partout. Voilà ce que j'avais à dire.

Cdc. — Je ne vais pas répondre sur la question de la qualité formelle, je voudrais simplement répondre sur la possibilité que des militants de la CGT puissent se reconnaître dans ce film. Il est évident qu'à propos des formes de lutte qui sont au niveau de sa ligne inacceptables par la CGT, taxées d'aventurisme, d'anarchisme, etc., du genre coulage de la production, séquestration de patrons, etc. — effectivement il peut se trouver des types qui ont leur carte de la CGT et qui peuvent intervenir dans ces formes de luttes très « dures », et c'est quelque chose que les auteurs du film savent très bien aujourd'hui. Et ils résument le problème de la façon suivante : il y a un an et demi, deux ans, il s'agissait d'opposer à des luttes menées de façon extrêmement molle des formes de lutte « dures » ; il y avait des *formes* de lutte dures contre des formes de lutte molles. Il est tout à fait évident que si le mouvement en était resté à ce point de vue ils auraient pu facilement être taxés d'anarcho-syndicalisme. Ce n'est pas le propos des militants marxistes-léninistes et ceux-ci se rendent très bien compte qu'aujourd'hui il n'est plus question d'opposer telle forme de lutte à telle autre (des choses, disons, qui avaient été avancées par « la Cause du Peuple », le couple combatif/non-combatif, révolte/non-révolte, violence/non-violence...) ; le principal n'est pas là, il est au niveau des contenus révolutionnaires. C'est-à-dire qu'au niveau politique, au niveau organisationnel, au niveau de l'unification, au niveau des modes de lutte, il ne s'agit même plus du tout seulement — et le mouvement avance, et les militants aussi — d'opposer des formes de lutte à d'autres formes. Ça, c'est une époque dépassée, que le film reflète. Il s'agit aujourd'hui d'opposer des contenus révolutionnaires, prolétariens, à d'autres contenus bourgeois ou révisos à tous les niveaux : politique, idéologique, organisationnel.

CdC. — Sur la question de la qualité formelle, je crois qu'il faut être clair : en gros, vous dites, c'est un film qui fonctionne comme n'importe quelle saloperie bourgeoise, formellement il n'essaie pas du tout de critiquer l'impression de réalité, etc. Je sais bien que c'est un thème qui a été véhiculé entre autres par les *Cahiers,* mais il ne faudrait pas en faire l'aspect principal de toute lutte contre l'idéologie bourgeoise dans le cinéma. Effectivement le film joue d'effets de reconnaissance, nécessaires à la popularisation des luttes. Mais ce ne sont pas des effets purement fantasmatiques, narcissiques, de ceux qu'on trouvre à tout instant dans le cinéma bourgeois ; on ne met pas du tout l'accent sur les émotions individuelles, les sentiments, l'action pour l'action, ce n'est pas l'aspect principal, ici, de la narration. Brecht opposait, dans l'antagonisme entre la forme épique et la forme dramatique dont on a parlé hier [1], il opposait le fait que la forme dramatique met l'accent sur les sentiments, « l'instinct », la forme épique sur la réflexion critique, la logique. Je crois que le film s'apparente à la seconde, en quoi il s'oppose précisément à celui auquel on ne peut manquer de le comparer, *Coup pour coup.* Dans *Coup pour coup* la linéarité est complète, l'accent est porté sur les sentiments et sur l'action, une action dont le rôle est de recharger constamment une narration qui s'épuise (faute de pouvoir décrire et analyser politiquement la situation qu'elle met en scène) ; ici c'est le contraire, ce

1. Au cours du débat sur *Vent d'est.* Notre contradicteur, M. André Gisselbrecht, traducteur et spécialiste bien connu de B.B., affirmait que celui-ci n'avait jamais opposé idéologiquement une forme à une autre.

qui compte c'est la description des rapports contradictoires, les discussions qui résolvent en les exposant les contradictions (je pense à la séquence des travailleurs immigrés dont on a parlé tout à l'heure), les différences de niveaux (tous les petits chefs ne sont pas des flics...) ; et il faut se garder d'une critique abstraite, décrochée de la politique, qui, voulant dénoncer la « représentation » dans l'absolu, reprocherait au film de ne pas décaler le son de l'image, de ne pas montrer qu'une image n'est qu'une image, etc., et tirerait argument de cela pour décréter que c'est un film bourgeois ; ce serait une critique formaliste. Il est clair que *Soyons tout* ne remplit pas le même rôle que par ex. *Vent d'est,* lequel prend les choses à un niveau beaucoup plus général, et est un film, disons, où l'aspect dominant est davantage « l'élévation de niveau » que la « popularisation » (ce qui ne veut pas dire, bien sûr, que l'un de ces deux aspects soit, dans ces deux films, *exclu* par l'autre).

Sp. 5. — Mais c'est un film qui décrit des techniques de lutte, mais ne donne aucune indication sur la lutte à mener contre le capitalisme. Ça me paraît un danger très grave... dans la mesure où vous avez des intentions relativement élevées au niveau d'une lutte à mener et où il faut de la pratique...

CdC. — Dans la mesure où le gros défaut du film est l'économisme (économisme qui caractérise transitoirement, encore aujourd'hui, les forces révolutionnaires, qu'elles tendent à dépasser) il a une grande difficulté à articuler la lutte politique et le niveau économique. La politique doit être mise au poste de commandement, et c'est ce que le film en l'occurrence ne fait pas, au contraire : sur des luttes de type économique se plaque à la fin un discours politique, le film s'achève sur la lutte contre le capitalisme, et l'avènement du socialisme, il généralise brusquement, sans transition. Ça a effectivement un côté volontaire et plaqué... C'est vrai que le film reste au niveau de l'entreprise, des revendications matérielles quantitatives, au niveau de la lutte économique, au niveau des *effets* du système capitaliste, et qu'à partir du moment où le système est politiquement mis en cause, où il est question du pouvoir d'Etat, de la construction du socialisme, de l'instauration de la dictature du prolétariat, on a un discours extérieur qui arrive d'une façon presque magique...

2. Entretien avec Serge le Péron.

Le Péron. Le film s'est fait à partir d'un atelier d'étudiants de cinéma qui étaient à Vincennes, et qui en gros faisaient l'analyse suivante, à partir des problèmes politiques et pratiques qu'ils rencontraient : il y avait eu depuis 68 une production de films militants, et sur le plan formel, cette production avait un certain nombre de défauts qu'on a pensé corriger en faisant le film. Le principal défaut qu'on voyait dans ces films, c'est qu'ils intervenaient sur des mouvements ponctuels, une grève par exemple, et en retraçaient le déroulement, sans jamais inscrire quelque chose qu'on pourrait appeler la « gauche ouvrière », son état en France en 1971. On avait un certain type de films qui racontaient des expériences précises, et qui collaient à ces expériences sans du tout les dominer. Ce n'est pas un hasard si ces films étaient principalement des documentaires, faits à base d'interviews. On a donc pensé qu'il

était nécessaire de faire un nouveau type de film, qui réponde à deux objets, à savoir : dépasser le cadre des luttes ponctuelles, essayer d'avoir un point de vue d'ensemble sur l'état du mouvement de masse de la gauche ouvrière dans la France de 71, et d'autre part, faire un film différent formellement de ce qui existait jusqu'alors. La principale critique qu'on faisait à l'époque aux films militants étant que ces films mettaient de façon unilatérale l'accent sur l'aspect « discours politique », sans travailler du tout l'aspect « artistique » (enthousiasme, etc.). De manière générale, c'était des films qui étaient plutôt chiants. L'expérience de diffusion de films militants qu'on avait, c'était en gros : regroupement au niveau d'une ville, ou d'un quartier, de tous les éléments actifs (ou moins actifs), dans un lieu commun où il pouvait y avoir des débats, où les différents points de vue pouvaient se développer, produire les uns avec les autres quelque chose qui pouvait amorcer un semblant d'unification. Le type d'utilisation posait aussi bien les questions politiques qu'artistiques évoquées plus haut (films didactiques, etc.). On pensait donc que le film de fiction pouvait répondre à ça ; entendant par « film de fiction » des situations entièrement reconstituées à partir de la réalité, c'est-à-dire qui n'étaient pas esclaves d'un événement ponctuel, qui pouvaient avoir un champ d'investigation beaucoup plus large ; et d'autre part, on pensait que le film de fiction, c'était une forme beaucoup plus abordable, assimilable, préhensible, voire agréable, pour les travailleurs auxquels on pouvait être amenés à le projeter.

On a donc formé un groupe à partir d'étudiants du département cinéma, et de camarades du « groupe d' « agit-prop » du département théâtre. Au total, le groupe comportait des militants de trois organisations se réclamant du maoïsme : la Parole au peuple, la CDP et l'U.C.F. (m.l.) ainsi que des sympathisants maoïstes. La base d'unification minimale pour tout le groupe était notre accord sur la nécessité de tel film dans la conjoncture d'alors.

La matière sur laquelle on a travaillé, dont on a construit le reflet, c'est le mouvement de masse de la gauche ouvrière pendant les années 70-71. Mouvement dont on avait connaissance par la presse d'extrême-gauche, les enquêtes menées sur les lieux de lutte, les contacts avec les militants présents sur ces lieux, etc. Ce mouvement, on le voyait aussi se manifester à l'endroit où nous militions, particulièrement dans une petite usine de peinture où pas mal de maoïstes étaient implantés (ouvriers et intellectuels établis) et où s'est déclenchée une grève, dont le contenu reprenait les conceptions de la gauche ouvrière et des maoïstes. C'est donc la rencontre, la confrontation, entre la connaissance directe, mais partielle, d'une réalité locale, et la connaissance indirecte de la réalité d'ensemble de la gauche ouvrière, de ses idées, de son action, qui a rendu possible la réalisation d'un film de fiction reflétant le mouvement de masse de 1970-71, le thème choisi pour l'illustrer étant la lutte contre les usines-poisons (mise à l'ordre du jour par les grèves de Pennaroya et Valentine), parce que nous disposions d'une connaissance directe de ce problème.

Notre projet était de faire participer tous les militants du groupe à la réalisation du film, du synopsis au montage final. Dans la réalité, cet objectif n'a été que très partiellement atteint. Les camarades ouvriers en particulier n'ont pu y intervenir que de façon limitée, occupés qu'ils étaient par le travail politique, et il ne manquait pas : dans la banlieue où nous bossions, non seulement l'usine était en grève, mais également deux foyers africains ; au niveau national, la grève des O.S. du Mans battait son plein et les manœuvres patronales et syndicales nécessitaient une vigilance et des explications de tous les instants (beaucoup de travailleurs de chez Renault habitaient cette banlieue). L'autre raison de leur peu de participation au film c'est qu'au fond, bien que d'accord et persuadés qu'il serait utile, ils le considéraient comme quelque chose de très secondaire. Le film a donc été réalisé principalement

par des intellectuels, des militants d'organisations, sans que se soit produit un contrôle permanent des ouvriers sur sa réalisation.
Après l'élaboration du découpage, on a tourné ; les questions matérielles se sont posées très vite, puisqu'il n'était question pour nous ni de recréer le décor d'une usine, ni de louer une usine pour y tourner. On a donc tourné dans un décor proche de celui d'une usine, celui de la Cartoucherie de Vincennes. Et pour tout, il a fallu constamment qu'on invente les moyens de pallier nos insuffisances matérielles. Pour le matériel de tournage, on a utilisé celui de Vincennes : Coutant, Nagra et pellicule (3 500 m en tout). Quant aux acteurs « progressistes » qui ont tourné dans le film, l'unification s'est faite non sur le projet politique de faire tel ou tel film, mais sur le contenu du film lui-même, tel qu'on l'avait élaboré. On a comme ça réussi à regrouper un certain nombre d'acteurs professionnels, qui ont accepté de tourner gratuitement avec nous. Les autres figurants du film sont des gens du groupe d'« agit-prop » théâtral, des ouvriers qui ont pu se rendre libres à l'occasion du tournage de scènes précises et des étudiants de la faculté de Vincennes.
L'argent dont on a eu besoin, on l'a eu par l'atelier qui s'était créé dans le département de cinéma : c'était un groupe d'étudiants, dans lequel il y avait un chargé de cours « fictif », l'argent que ce chargé de cours doit toucher servant à la réalisation du film. C'est ce qui nous a permis de développer et de mixer le film ; c'est un film qui est revenu à 7 000 ou 8 000 Francs y compris le tirage de la copie zéro en son optique.

Cahiers. Dans la mesure où il y avait trois organisations, et bien qu'elles se soient réclamées toutes trois du « maoïsme », il y a sûrement eu des problèmes politiques tout au long du film ? Comment est-ce que ça s'est réglé ?

Le Péron. Il y avait une unification minimale des différents camarades du groupe : nous étions tous favorables à une organisation autonome de la classe ouvrière dans et hors de l'usine ; nous avions tous conscience de l'importance de la lutte anti-hiérarchique alors entreprise un peu partout (usines, C.E.T., facultés...), nous pensions tous que séquester un patron n'était pas une mauvaise chose du tout, et que le sabotage n'était pas une forme d'action à rejeter a priori ; nous pensions tous qu'il fallait développer l'autonomie prolétarienne sur tous les aspects de la vie, etc.
Il y avait bien sûr des tensions sur l'interprétation précise des thèmes politiques, mais il n'y a pas eu de contradictions assez fortes pour faire éclater le groupe (et ce n'est pas forcément une bonne chose). Il faut dire qu'en plus, nous nous connaissions presque tous, et que nous avions une pratique de lutte unifiée sur la faculté ou sur la banlieue en question.

Cahiers. Les contradictions avec la CDP sont en effet assez discrètement marquées (« le sabotage n'est pas une fin en soi », « on n'est pas contre les petits chefs »...).

Le Péron. Il aurait pu, même à l'époque, y avoir des contradictions avec la CDP ; mais on connaît le style de militantisme de la CDP : tout le monde n'est pas forcément unifié sur la ligne politique du mouvement. Il a donc été très possible de réaliser l'unité sur des trucs ponctuels avec les camarades qui participaient au tournage.

Cahiers. Est-ce que ce n'est pas aussi, aujourd'hui, le défaut principal du film, cette possibilité d'unification : dans la mesure où le film s'en tient à un terrain économique où il peut marquer des contradictions secondaires, en se passant d'inscrire une ligne politique précise.

Le Péron. C'est sûr. Les éléments de ligne politique qu'on pouvait avoir à l'époque n'étaient pas suffisamment clairs pour qu'on puisse entrer en contra-

diction. Par exemple, il est fait assez directement référence dans le film à l'expérience de la Base Ouvrière de Flins — organisation autonome d'ouvriers principalement animée par des militants de VLR — il est sûr qu'à Flins, il y a eu des problèmes énormes entre les militants de la CDP et ceux de la base ouvrière ; mais les idées développées par la base ouvrière n'étaient pas suffisamment claires pour pouvoir entrer en antagonisme avec une autre ligne politique, elle de la CDP par exemple.

Ça pointe un truc très important. C'est que par exemple sur la critique du révisionnisme, sur ce qu'il avait en face, l'unification du mouvement maoïste se faisait sur des mots, sur des formes : « classe contre classe », « alternative prolétarienne », etc. Le contenu de toutes ces formes n'était pas encore clairement défini.

Cahiers. Comment est-ce que ça s'est passé au niveau du travail concret de conception et de réalisation ?

Le Péron. Au niveau du travail concret sur les scènes, les deux pôles d'opposition (qui ne recouvraient pas systématiquement des positions antagoniques) étaient Naturalisme/Réalisme, certains camarades étant surtout animés par le souci de ressemblance avec la réalité, sans se préoccuper de la construction d'ensemble autour de nos idées, et d'autres mettant l'accent sur l'aspect « construction au service d'une idée », en oubliant parfois la réalité. En fait, c'étaient seulement des tendances, car au fond, tout le monde était d'accord pour ne faire ni un film naturaliste, ni un film abstrait.

Cahiers. Il y avait donc deux aspects : d'une part la nécessité de populariser, donc de faire un film qui ne soit pas « abstrait », et d'autre part le souci de donner un reflet théoriquement juste, c'est-à-dire de ne pas tomber dans le bourbier naturaliste. Comment est-ce que vous vous situiez — si vous vous situiez — par rapport à des films qui essayaient, bien ou mal, de mettre la politique au poste de commandement, disons par rapport à ce qu'on pouvait connaître à l'époque des films du groupe Dziga-Vertov ?

Le Péron. Certains dans le groupe en avaient connaissance. La position, assez floue, qu'on avait, c'est qu'il y avait un problème de construction — c'était une position de rejet du naturalisme, tendant à poser chaque élément dans son articulation avec les autres, etc. Au montage, il y a un certain nombre d'idées qui ont été reprises de ce qu'on pouvait savoir sur la pratique de Vertov ou d'Eisenstein ; mais on n'a pas utilisé à l'époque les films du Groupe Dziga-Vertov comme on peut les utiliser maintenant, c'est-à-dire selon la conception de films « tableau noir », qui apportent un certain nombre d'éléments de réflexion. On les utilise actuellement dans le film qu'on fait. A l'époque, la position c'était plutôt : « les films du G.D.V. c'est important, il faut les voir et en discuter, mais il faut s'en méfier ».

Au niveau des principes généraux, on pensait que le déroulement du film devait le plus possible répondre à un processus dialectique ; on avait dans l'idée de se méfier de la linéarité, de la combattre, d'essayer de développer une fiction autrement que dans le cinéma bourgeois.

Cahiers. Et sur cette « ligne esthétique » du film, vous étiez unifiés ?

Le Péron. D'une façon générale, il y avait à l'époque dans le groupe la tendance à reproduire sans les questionner les schémas du cinéma bourgeois, et un certain nombre d'éléments du groupe qui luttaient contre cette position.

Par exemple, les gens qui étaient contre les films du G.D.V., c'était sur le mode « c'est pas populaire, c'est hermétique, etc. ». Il y avait dans le groupe,

soit des gens qui ne connaissaient pas ces films, soit d'autres qui ne voyaient pas bien comment leur défense de ces films pouvait s'inscrire dans leur travail.

L'enseignement qu'on pouvait tirer du G.D.V., c'était que « le cinéma, c'est des images et des sons » et l'articulation possible des uns sur les autres. Toujours sur la « ligne esthétique » : une chose à quoi on a réfléchi au cours du tournage, c'est la nécessité de penser politiquement l'appareil : on a tenté dans le film, de définir un statut du plan fixe, du travelling, de la plongée, de la contre-plongée, etc. Par exemple, on a pris le parti de faire la première moitié du film en plans fixes, la seconde avec des mouvements d'appareils plus accentués (caméra à l'épaule, panoramiques, travellings...), la succession de plans fixes longs reflétant alors au niveau des formes la situation bloquée de la première partie. Pour ce qui est des angles de prise de vue, on a repris le schéma classique ; par exemple, au début du film, les flottements, puis le basculement progressif du rapport de forces gauche ouvrière/maîtrise sont signifiés à la fois au niveau des prises de vues et des grosseurs de plans (gros plan — contre-plongée pour la maîtrise ; plan général — plongée pour les ouvriers à l'issue du conflit).

Cahiers. Dans les théories du G.D.V., il y a un principe quant aux rapports de l'image et du son : c'est que la bande son est porteuse de la vérité, et la bande image de la connaissance sensible. On retrouve quelque chose de ce genre dans votre film : le récit de l'échec de la première mobilisation est en même temps une tentative d'analyse des raisons de cet échec.

Le Péron. La situation dans laquelle on se plaçait au moment de cette scène c'était en effet : les ouvriers qui ont vécu la chose, et qui en ont fait le bilan, en reparlent et l'illustrent par des plans de vécu. La voix-off (la bande-son) guide et détermine le choix des images et leur déroulement, ce qui permet de comprendre le processus (d'isolement), les raisons pour lesquelles les ouvriers ont perdu (manque d'initiative, immobilisme, confiance aveugle dans le délégué syndical) et les leçons qu'on doit en tirer (compter sur ses propres forces...).

Un autre exemple du rapport image/son est le vote à bulletins secrets : la narration en est faite par la voix-off, et l'image n'a qu'un rapport lointain (c'est une partie de football entre grévistes !) avec ce qui est décrit au son ; ici, refus délibéré de montrer un vote à bulletins secrets, pas seulement parce qu'on trouve ça dégueulasse, mais pour marquer l'antagonisme entre l'individualisme bourgeois qu'un tel vote sous-tend et la communauté d'intérêts des ouvriers. Image de dérision des propositions bourgeoises et révisionnistes, mais également reflet de nos insuffisances (incapacité de préciser le contenu de nos aspirations au communisme).

Cahiers. Au niveau de la représentation des personnages, quel a été le parti adopté ? On a l'impression qu'il y a des inégalités, qu'il n'y a pas un choix unique entre l'option « naturalisme » et l'option « typification ».

Le Péron. La conception de départ, dont on a finalement été assez prisonniers, c'était la conception du « héros prolétarien », typifié au maximum, sans bavures, sans problèmes : plusieurs des ouvriers par exemple, commettant certes des erreurs au début, mais des erreurs corrigibles, comme dans les films chinois, qui étaient beaucoup plus notre référence que ceux du G.D.V. On est parti de cette interprétation, d'ailleurs fausse, du principe : il ne faut pas montrer les ombres, mais seulement l'aspect positif. Ce qui avait l'avantage de faire immédiatement barrage à la conception naturaliste, mais aussi beaucoup d'inconvénients. On a eu un peu un réflexe exotique : appliquer le schéma chinois du « héros prolétarien » à une réalité française. Dans la

mesure où on n'avait pas (et on n'a toujours pas) une conception claire de ce qu'était « l'alternative prolétarienne », de ce qu'était un héros prolétarien, c'était une attitude erronée.

Cahiers. Quand on parle d'idéologie prolétarienne, on ne peut pas ne pas la mettre en rapport avec le marxisme-léninisme : on a l'impression que le film est bien le reflet d'une « gauche ouvrière », mais on ne voit pas de *communistes.*

Le Péron. On était évidemment assez tributaires des positions dominantes dans le mouvement maoïste à l'époque, savoir : « tout ouvrier qui se bat contre le patron et le syndicat représente la future avant-garde — voire déjà l'avant-garde », ceci accompagné d'une occultation complète du marxisme-léninisme. Ce n'est pas un hasard si les communistes sont absents ; dans la réalité les maoïstes ne sont pas vraiment intervenus sur le mouvement de masse, dans le meilleur des cas, ils ont couru après.

Cahiers. Si la gauche ouvrière n'est pensée qu'implicitement, ou même pas du tout, par rapport au marxisme-léninisme, si elle n'est pensée qu'en termes de lutte dans l'entreprise contre le patron, le film peut vite être taxé d'anarcho-syndicalisme.

Le Péron. Ça ne pouvait en effet produire que ça, comme les idées des maoïstes à l'époque ne pouvaient produire qu'une pratique de ce type-là. A cause du manque de connaissance (rationnelle) d'ensemble du mouvement de masse en France. Du fait de n'avoir vu que des « débordements » par rapport au syndicalisme, et pas du tout une conception du monde antagonique par rapport à celle du syndicalisme et de la bourgeoisie. En gros, pour toute analyse, on se ramenait à quelques phrases de Mao, du style « compter sur ses propres forces » : ce qui donne dans le film « prendre en main ses propres conditions de sécurité » — ce qui est quelque chose de réel, qui a été fait par exemple à Pennaroya — mais l'erreur était de s'en tenir à une vérification des grands principes par la réalité, au lieu d'utiliser le marxisme-léninisme à l'analyse concrète de cette réalité et à sa transformation.

Cahiers. La façon dont le rapport des masses au P.« C. »F./C.G.T. a toujours été présenté par la bourgeoisie et les gauchistes, depuis mai 68, c'est le débordement. Jamais sous la forme de deux conceptions du monde s'affrontant — ou rarement. Même chez beaucoup d'ouvriers s'arrachant au révisionnisme, ça a été la façon dominante de se représenter leur propre lutte.

Le Péron. D'autant plus s'ils ne s'arrachent qu'à une partie du révisionnisme : cf. tout ce qui pouvait justifier des tactiques de type trotskyste, entrisme, débordement — voire de type maoïste (cf. la pratique de l'U.J.[1] pendant un temps) — c'était ne voir qu'un des aspects du révisionnisme : la bureaucratie. A partir de là, dire « unité à la base et dans l'action », « compter sur ses propres forces », « prendre en main ses propres conditions de sécurité », c'est apparu jusqu'à il y a un an ou deux, comme la position antagonique au révisionnisme par excellence. Par suite d'un manque de vision claire de ce qu'est le révisionnisme, de ce qu'il implique, il y a eu pour le mouvement maoïste incapacité à définir une véritable alternative prolétarienne, et reconduction des schémas de la IIIᵉ Internationale, sans les repenser. L'économisme, par exemple, qui est une des composantes fondamentales du révisionnisme, est quelque chose qui est reproduit par le mouvement maoïste lui-même. C'est lutter sur le propre terrain du révisionnisme, en plus dur, en plus combatif. C'est ne penser le révisionnisme que comme blocage (répression) d'une aspi-

1. U.J.C. (m.-l.) : Union des Jeunesses Communistes (marxistes-léninistes).

ration spontanée et permanente d'un prolétariat « pur et dur » à faire la révolution, et non pas comme une conception du monde s'appuyant forcément sur des aspects partiels de la réalité (comme l'idéologie bourgeoise elle-même) des masses, c'est oublier un autre aspect, le syndicat comme vecteur de l'idéologie bourgeoise.

Et à l'époque du film il était possible de comprendre ça, en particulier grâce au grand mouvement des O.S. du Mans, dont le mot d'ordre était « Ras le bol d'être O.S. ! » — permettant ainsi la remise en question radicale de l'organisation capitaliste du travail et même du régentement général de la vie imposé par le système. A cette remise en cause radicale porteuse d'une conception communiste du monde, les syndicats ont répondu : problèmes de qualification et de changement de postes, ramenant le mot d'ordre dans les limites acceptables par la bourgeoisie, et se démasquant par là même comme appartenant au camp de l'ordre social existant et de la conception bourgeoise du monde.

On ne trouve pas cette démarcation dans le film, ce décalage, cet antagonisme entre les revendications des ouvriers et leurs « représentations » (reflets) syndicales. Seules quelques manifestations de cette différence sont notées, par exemple l'importance de la lutte antihiérarchique pour les ouvriers, et le côte à côte délégué ouvrier-délégué de la maîtrise (lequel a d'ailleurs participé aux mouvements de répression juste avant) sans aucun problème dans le bureau du patron ; quelques éléments pour l'analyse sont même avancés par la bouche du patron : le délégué syndical, c'est l'ouvrier qui reste longtemps dans une boîte, qui connaît le patron, qui est sérieux et « raisonnable »...

C'est une légalité qui, même si elle a été imposée au patronat difficilement et sur une longue distance historique, est aujourd'hui paralysante. C'est la notion de négociation et de contestation à l'intérieur d'un cadre. Cf. les patrons américains de la Ford se plaignant l'an dernier de ce que les syndicats n'avaient pas été assez virulents. Nécessité pour la bourgeoisie, prise dans ses propres contradictions, de voir se développer un type de contestation intervenant sur le modèle de la concurrence interentreprises. Cf. aussi le récent congrès du patronat français à Marseille, Riboud citant Garaudy pour jouer au patron d'avant-garde.

Cahiers. En fait, dans le film, il est impossible de se prononcer sur le niveau idéologique et politique de l'élément « avancé ».

Le Péron. Oui ; on avait prévu un certain nombre d'éléments devant connoter son appartenance à un mouvement maoïste — mais ça restait très volontariste : par exemple, des discussions pendant la grève, autour d'un numéro de « La Chine », celui qui était paru à l'époque et qui traitait de la Commune de Paris.

Surtout, ce qui est grave dans le film, c'est, comme disait un camarade de Vincennes, que ces ouvriers n'ont pas d'histoire. Ils partent de rien, ils se font avoir, alors que parmi eux il y a quand même un ouvrier d'une quarantaine d'années. Ils n'utilisent pas l'acquis des luttes ouvrières. Sauf au niveau immédiat : on parle de Pennaroya, etc. Tout ça très significatif de la position qu'on avait sur la théorie matérialiste de la connaissance, position systématisée aujourd'hui par la C.D.P. dans les « trois directs » : « échange direct », « expression directe », « action directe ». La notion d' « échange direct » est importante : c'est la connaissance vue comme échange de bilans : il y a une matière, et il suffit que les interlocuteurs discutent tous les deux au niveau de la connaissance sensible, et confrontent leurs pratiques, pour que spontanément, le bond soit fait, et qu'on passe à la connaissance rationnelle. De même, la collision de dix ou quinze comités de lutte, ça donnerait la ligne politique de la révolution !

Cahiers. C'est ce qu'on trouve à la fois dans le film *Coup pour coup* et dans

la brochure de la C.D.P.. qui s'appelle aussi « Coup pour coup ».

Le Péron. Ceci recoupe complètement les positions du mouvement sur les intellectuels à l'époque : c'est d'ailleurs inscrit aussi dans le film : l'intellectuel, c'est celui qui sert les luttes ouvrières, qui fait les tracts, etc., mais qui n'a pas un rôle spécifique dans la révolution, qui d'ailleurs n'y a pas objectivement intérêt ; s'il se bat avec le peuple, c'est parce qu'il est bon.

Quant au fait qu'ils n'ont pas d'histoire, c'est évidemment très volontariste, mais ça correspond aussi quand même à la réalité ; ce n'est pas par hasard si les luttes exemplaires qui ont eu lieu depuis 1968 étaient menées par des gens qui traditionnellement ne se battaient pas (c'est-à-dire qui n'étaient pas sous l'emprise du révisionnisme) : les immigrés, les femmes, les jeunes. Où le film est condamnable, c'est qu'il part d'une réalité partielle, tout en se voulant le reflet d'une réalité beaucoup plus large. D'où le triomphalisme évident.

Cahiers. C'est là qu'on tombe dans un piège, parce que les syndicats se présentent comme les dépositaires de l'expérience du mouvement ouvrier. C'est une double difficulté : politique, évidemment, de façon principale, mais aussi esthétique : comment faire pour que l'histoire n'ait pas l'air de commencer avec le premier plan de la fiction ?

Le Péron. C'est quelque chose qui nous avait déjà fait problème à l'époque, ce « partir de rien et arriver à tout ». Ce qu'on se disait, c'est qu'il faut partir de là où en sont les masses, c'est-à-dire du sentiment que le syndicalisme et le révisionnisme ne répondent plus à leurs aspirations, voire qu'ils trahissent.

Cahiers. C'est quelque chose qui a été entrevu, mais peu utilisé, dans *Coup pour coup*, avec le personnage de la vieille ouvrière parlant aux jeunes du Front populaire.

Le Péron. A propos de ces oppositions il y a une chose importante qui a été bien vue par les maoïstes, c'est que la classe ouvrière n'est pas un bloc homogène, qu'elle est animée de contradictions, qu'elle comporte des groupes dont les intérêts ne sont pas interchangeables. C'est important car jusqu'ici les syndicats n'en parlaient que pour dire qu'il fallait être unis (ce sur quoi on est tous d'accord) sans poser les termes de cette unification. Résultat : l' « unification » se faisait sur les intérêts du groupe le mieux placé. Par exemple, « Travailleurs français et immigrés tous unis » : ce mot d'ordre, posé en ces termes, veut dire « travailleurs immigrés, battez-vous pour les mots d'ordre des travailleurs français ! », et les syndicats les invitent à défiler pour la retraite à 60 ans (eux qui dans leur immense majorité ne restent que quelques années en France). De même pour les contradictions hommes-femmes, jeunes-vieux, etc.

Il est tout à fait dommage qu'on n'ait pas tiré de ça toutes les conclusions ; car de fait, ces contradictions entre les différentes catégories de la classe ouvrière (d'ailleurs présentes dans le film) ne sont pas traitées à fond, parfois seulement exposées. Si elles avaient été traitées correctement, les problèmes politiques seraient apparus clairement, et cela aurait transformé le film : par exemple, la contradiction syndiqués-non syndiqués aurait permis de poser la question de la pratique syndicale dans son ensemble, et d'autant plus que cette première contradiction en appelle (et même souvent en recouvre) d'autres : hommes/femmes, vieux/jeunes, Français/immigrés, qualifié/ non qualifiés, la clientèle des syndicats étant essentiellement faite d'hommes français d'un certain âge et plutôt qualifiés.

L'analyse du film correspond tout à fait aux positions du mouvement à

l'époque : ce qu'on voyait dans le révisionnisme c'était d'abord la bureaucratie (bien que ce soit un thème qui a été développé plus spécialement par les trotskystes), et surtout, l'aspect légaliste, non-violent. Ce qu'il fallait opposer au révisionnisme, dans cette perspective, c'était donc « l'idéologie de l'illégalité » et de « la violence révolutionnaire ». Et c'est bien comme ça qu'est montré le réviso dans le film. Sans arrêt, il fait référence à des actions légales, et uniquement légales : il propose de convoquer l'inspecteur du travail, il parle de conditions *illégales* de sécurité dans l'usine, bref, il parle toujours par rapport à la légalité bourgeoise. Et ce qui lui est opposé, c'est « on n'en a rien à foutre de la légalité, on demande pas la permission à un petit chef ou à un délégué », et l'idéologie de la violence, « on séquestre le patron, on cogne la maîtrise qui nous empêche de passer ». C'est-à-dire une alternative extrêmement partielle aux positions du révisionnisme, envisagé lui aussi de manière partielle.

A partir de cette position, la démarcation se produit toujours sur des questions de forme. Violence/non-violence ; combatif/pas combatif ; action légale/action illégale ; les délégués chez le patron/tous chez le patron ; appel aux institutions bourgeoises/on prend en main ses propres conditions de sécurité : toujours ce qui enrobe des contenus, sans jamais aucune remise en cause de ces contenus. Et ça aussi, c'est très significatif de ce qu'était le mouvement ; on peut en arriver à se battre pour les mêmes problèmes que les syndicats, la question des salaires (même si on déborde un peu en demandant l'égalité des salaires), bref on ne se démarque pas du tout des contenus de la lutte, simplement pour obtenir ça, on séquestre les patrons, on casse la gueule aux petits chefs, on se bat avec les flics, etc. On privilégie tout à fait la question des formes de lutte par rapport à celle du contenu des luttes. Et ça, c'est grave, parce que ce qui différencie les marxistes-léninistes des révisionnistes, c'est avant tout la question de la cible, de la société qu'ils veulent construire, parce que tout le reste en découle !

A un niveau plus général, il me semble tout aussi faux de s'acharner sur les questions de forme comme celle du « passage pacifique au socialisme ». Ce n'est pas ça qui est antagonique par rapport à la question de la révolution. Les révisos ne sont d'ailleurs pas attachés à cette notion de « passage pacifique » ils sont tout à fait capables, et ils l'ont montré, de prendre le pouvoir par un putsch, un coup de force ; ce n'est en fait qu'une conséquence de la société qu'ils veulent construire : la société qu'ils veulent construire, c'est encore une société dans laquelle il y a des hiérarchies, des spécialistes, des intellectuels et des manuels, des technocrates, ceux qui ont le savoir et ceux qui ne l'ont pas, etc. Et c'est cette position qui est la leur, sur la société qu'ils appellent socialiste, qui induit le fait que le passage puisse se faire par des élections, et pas par la mobilisation de tout le peuple en armes contre l'appareil d'Etat bourgeois ; parce qu'ils ne voient pas que gouverner dans un pays capitaliste et gouverner dans un pays socialiste, ce n'est pas la même chose, ils pensent qu'il suffira de changer l'équipe pour que tout aille très bien, qu'il suffira que les ouvriers soient propriétaires juridiquement des moyens de production pour que tout soit transformé à l'intérieur... Le fond de la position révisionniste, c'est de ne pas voir du tout l'incidence des rapports de production sur les forces productives. Faute d'avoir une vision claire sur la société qu'on ne veut pas (bourgeoise ou révisionniste), on risque de se trouver contraint à se battre sur le même terrain.

Pour en revenir au film, il a le défaut de prendre pour argent comptant les données du mouvement spontané de masse, sans les rapporter à un point de vue d'ensemble sur la Révolution. Il reproduit les manifestations du révisionnisme vis-à-vis de la gauche ouvrière et le sentiment encore confus chez celle-ci d'une trahison, d'une complicité, située quelque part entre le syndicat et le patronat.

Cette description produit des effets de reconnaissance chez les ouvriers auxquels le film a été projeté (en particulier, quant à la représentation des petits chefs, des délégués, des immigrés). Et si la projection a été préparée, il est alors possible d'approfondir. La manière dont les problèmes sont posés dans le film permet d'aller plus loin qu'une simple prolongation du discours du film. Je crois, à la lumière des projections qu'on en a faites, que le manque d'analyse d'ensemble est inscrit dans le film et qu'il apparaît comme une composante, parmi les autres, du reflet de la gauche ouvrière et de ses manifestations en 1971.

Par exemple ce que nous ont dit certains des spectateurs à qui on l'a montré, c'est que le délégué n'est pas montré comme un salaud machiavélique qui manipule les masses, mais comme quelqu'un de coincé, de prisonnier de quelque chose, d'une institution. Ce qui pose immédiatement la question de la remise en cause de la pratique syndicale dans son ensemble.

Cahiers. C'est vrai, mais peut-être que ce qui manque alors, c'est un point de vue « théorique », sur cet aspect. Il aurait peut-être fallu que ça puisse être dit *dans* le film.

Le Péron. C'est un peu indiqué ; par exemple, quand le patron dit au délégué : « mettre sa main sur la figure d'un chef, vous trouvez ça raisonnable ? », il ne peut pas répondre autre chose que *non* ; parce qu'il est *responsable* au sens où la bourgeoisie l'entend, c'est-à-dire qu'il doit faire marcher le système. Autre exemple, quand le patron lâche très vite sur la question des aérateurs dans les ateliers (ce qui rejoint simplement la position légale), et sur la question du paiement des ouvriers qui ont participé au meeting, sans retenue, mais ne dit rien sur les deux ouvriers qui ont été licenciés, et qui sont justement à l'origine de la mobilisation — là aussi, on sent bien que le type est coincé dans son institution syndicale.

Il y a tout un tas de grèves qui représentent en fait simplement un débordement du syndicalisme, du type de celle que montre le film, et il est juste de les soutenir ; mais si on avait aujourd'hui à en donner un reflet, ou à y intervenir, on le ferait d'une autre manière.

Cahiers. D'autant qu'il y a maintenant un élément nouveau à prendre en compte, c'est l'opportunisme de la C.F.D.T., qui dans un premier temps joue le jeu de ces débordements, et les récupère dans un deuxième temps.

Le Péron. C'est ce que nous ont dit les filles des « Nouvelles Galeries » à Thionville à qui on a montré le film, et qui justement venaient de subir une trahison de la C.F.D.T.

Cahiers. Ce qui est symptomatique aussi, c'est le fait que dans la représentation que se donnent les ouvriers à eux-mêmes de leur action, c'est-à-dire la petite saynète qu'ils jouent, il y a bien le patron et ses chiens de garde, mais le réviso a complètement disparu.

Le Péron. A ceci près que cette représentation elle-même est en antagonisme par rapport à la représentation qui aurait pu en être faite par des révisos, qui n'auraient pas « vu » les chiens de garde et auraient certainement posé, eux, le syndicat comme élément positif.

Mais il est vrai que d'une manière générale c'est un reproche qu'on peut faire au film : le révisionniste n'existe pas assez, et le révisionnisme pas du tout. C'est la vision un peu fantasmatique qu'on avait des luttes : dans la mesure où on s'intéressait à des luttes où il n'y avait pas de révisionnistes, on ne voyait pas la nécessité d'en parler. C'est lié aussi à l'interprétation mécaniste qu'on faisait des schémas du type « héros prolétarien ». Il y a eu

la tendance à mettre toujours le réviso à l'arrière-plan, sur le côté. Bien sûr, il ne faudrait pas à l'inverse faire un film où le réviso occuperait tout le champ. Mais c'est une lecture mécaniste des textes chinois ; encore qu'on ait pu y trouver — dans des textes qui ont été critiqués depuis, par exemple sur le héros « Né rouge » — cette conception qu'à tout moment le héros prolétarien est parfait, et qu'à tout moment l'ennemi des masses est désigné comme ennemi des masses et isolé. C'est évidemment un schéma qui, même s'il répond en Chine à une réalité, celle de la connaissance qu'ont les masses du révisionnisme, ne peut être appliqué mécaniquement en France, parce qu'on n'en est pas là.

Cahiers. Un autre défaut du film, sur la façon de liquider ce qu'on ne peut résoudre de façon juste, c'est qu'après avoir montré les petits chefs dans la première partie, brusquement tout ce qu'il y a entre les ouvriers et le patron disparaît, à l'exception du révisionniste. On ne dit pas si les techniciens se divisent, s'ils basculent tous du côté du patron... Le problème est posé et complètement court-circuité.

Le Péron. On s'en est tiré un peu par une pirouette, en faisant dire à un type « il faut vider les mouchards » : il est alors logique qu'on ne les voie plus. Mais il y aurait évidemment un film entier à faire là-dessus.

La vision du révisionnisme a été qualifiée par certains spectateurs d'Avignon d' « insuffisante et erronée ». Je pense qu'il faut revendiquer davantage le côté insuffisant que le côté erroné. Le film correspond à des aspects justes de la réalité du révisionnisme, mais les analyse de façon insuffisante. Cette insuffisance induit sans doute qu'elle ne soit pas satisfaisante, mais elle n'est sûrement pas complètement erronée. On ne montre que des effets, non référés à une cause, mais ces effets sont relativement décrits de façon juste.

C'est important parce que ça renvoie à une prise de position politique sur l'histoire du mouvement maoïste : s'il est juste de reconnaître et de critiquer ses erreurs, il serait faux de dire que tout ce qu'on a fait jusqu'à présent est nul, équivalent à zéro.

Petit à petit, les problèmes se sont décantés, on a insisté sur les manifestations, les formes, et puis on est passé aux contenus — mais il ne s'agit pas pour autant de liquider les manifestations et les formes.

Cahiers. Quelle fonction attribuiez-vous au film au moment où vous le faisiez, et aujourd'hui, à la lumière de ces bilans ?

Le Péron. Ce film, principalement destiné à un public ouvrier, devrait servir à populariser, discuter et approfondir le sens des luttes alors menées. Je crois qu'il peut continuer à remplir cette fonction, mais d'une autre manière. Au moment de sa réalisation, on pensait essentiellement à populariser des « luttes exemplaires », à les exalter, à provoquer chez les spectateurs de l'enthousiasme pour ces luttes.

Aujourd'hui il s'agit beaucoup plus de faire connaître ces luttes pour en dégager toute la portée et le sens (ainsi que l'espoir qu'elles ont fait renaître) — mais également leurs limites, leurs insuffisances et l'insuffisance des analyses (triomphalistes) qui en étaient faites. Et éventuellement, provoquer un retour critique sur ces manques.

Le film pose la question de l'absence d'idées claires, de l'absence d'analyses — liée à la position relativement marginale du maoïsme par rapport au mouvement de masse — sur la situation actuelle, comme sur la société qu'on veut construire. Le film a l'intérêt de porter ce débat dans les masses, il permet de poser la question du syndicalisme dans le mouvement de masse ; et, tant par ses aspects négatifs que par ses aspects positifs, le film pointe d'une cer-

taine manière les manques du mouvement maoïste, à savoir la pauvreté incroyable de l'analyse de la société dans laquelle on se trouve, la pauvreté incroyable des objectifs qu'on poursuit. Une des questions qu'on s'est entendu poser le plus souvent, c'est : « qu'est-ce que vous voulez faire ? ». A l'époque de « L'Humanité rouge », c'était simple, on répondait : « nationaliser ». Maintenant, on a quand même un certain nombre d'autres choses à dire, et le film permet de poser ce problème au niveau d'ensemble. L'intérêt du film, c'est aussi de ne pas se vouloir le reflet d'une lutte partielle, d'un fait divers, mais, dans la mesure où il se veut un reflet de la gauche révolutionnaire en France en 1971, et de l'embryon d'alternative révolutionnaire qu'on peut apercevoir pour la France en 1972, de porter ce débat dans les masses. L'autre danger, quand on parle d'absence d'analyse sur la réalité dans laquelle on vit, ça implique qu'on reconduit des schémas tout faits, non questionnés (surtout quand on pense que le mouvement maoïste s'est démarqué du révisionnisme sur la « question de Staline ») — l'autre danger, donc, c'est de se retrouver avec des intellectuels en chambre, qui font la théorie entre quatre murs, ce qui a fait aussi la preuve de sa faillite. Il faut donc faire cette analyse en liaison perpétuelle avec le mouvement de masse, avec ce qu'il nous indique.

Ce que je viens de dire implique qu'un tel film ne soit encore présenté qu'avec un appareil de discussion — comme vous le dites dans le débat d'Avignon. D'ailleurs le spectateur qui dialogue avec vous à ce moment-là n'a pas très bien compris, puisqu'il vous répond « il y en a toujours » : la question est évidemment celle de savoir *quel* appareil de discussion il y a autour, comment on oriente les discussions, qu'est-ce qu'on y dit, etc. Si c'est simplement pour donner des informations supplémentaires sur le film, pour le rendre encore plus triomphaliste, ce n'est pas la peine.

Jusqu'à présent, le film a circulé à plusieurs niveaux : dans des groupes politiques, dans des foyers, et dans des facs. On l'a passé à « Cinéma libre » il n'y a pas longtemps ; ils ont fait un certain nombre de critiques ; leur circuit de diffusion, c'est en gros, des groupes militants sur les quartiers de Paris ou en province, ou des grèves qui se déclenchent ici ou là, et où il faut alimenter des discussions politiques. Par exemple, il est passé à Thionville ; on a déjà parlé de la réaction que ça a entraîné : évidemment, après neuf semaines de grève, les filles savaient déjà tout ce que le film avait à leur dire. C'est une grève où le révisionnisme a été démasqué très vite, mais où l'illusion syndicale a fonctionné très longtemps sous sa forme C.F.D.T.iste : dans le C.G.T.iste du film, les filles ont reconnu le C.F.D.T.iste de leur réalité.

D'autres critiques de forme qui ont été faites — qui ont dû être faites aussi je pense à Avignon — c'est : « le discours gauchiste » au niveau de la forme, le style tract.

Les idées qui sont développées juste avant la phrase de Mao sont les idées qui avaient été développées par la base ouvrière de Flins, et qui n'avaient pas une assise pratique très grande, qui étaient beaucoup plus à l'état d'idées qu'à l'état de réalité. Savoir, à l'occasion d'une lutte d'usine, poser tous les problèmes politiques ; ce qui jusqu'à présent a plus donné lieu à des exposés d'intentions qu'à des prises réelles sur la pratique. Cela dit, il y a sûrement beaucoup de choses qu'on n'a pas vues dans le mouvement de masse depuis 68, y compris dans Mai 68.

3. Débat sur "En renvoyant le dieu de la peste".

En renvoyant le Dieu de la peste est un film de République populaire de Chine réalisé après la Grande Révolution culturelle prolétarienne (1971). Le sujet en est la lutte contre une parasitose grave répandue dans de vastes régions de la Chine, la bilharziose, et la façon dont la mobilisation de l'initiative des masses paysannes, bloquée par la ligne révisionniste après un succès partiel en 1958, et relancée par la Révolution culturelle, en a permis l'élimination totale. Nous publierons dans le prochain numéro le texte intégral du commentaire du film et une étude à son sujet.

Sp. 1. — Il me semble que ce film reflète un certain culte de la personnalité de Mao Tsétoung...

CdC. — La notion de « culte de la personnalité » est une notion dangereuse et confuse, qu'on doit employer avec une grande prudence. N'oublions pas à quelles fins elle a servi : permettre aux révisionnistes soviétiques d'asseoir leur dictature en faisant l'économie d'une analyse scientifique, marxiste-léniniste, de la question dite « de » Staline. Aujourd'hui encore, c'est la tarte à la crème de la bourgeoisie et une arme entre ses mains pour calomnier la révolution, la dictature du prolétariat. Cela dit, ton intervention recouvre un problème réel, ou plutôt deux problèmes liés. D'abord, celui du sentiment que les larges masses populaires, en Chine ou ailleurs, sont conduites à éprouver envers ceux qui les ont conduites victorieusement dans la voie de la révolution. Il faut se garder sur ce point des attitudes dédaigneuses, aristocratiques, averties : il est normal, il est juste que les masses populaires chinoises éprouvent une affection et une admiration profondes pour le dirigeant qui a été, depuis un demi-siècle, lié à toutes leurs luttes révolutionnaires, un dirigeant qui a su lier la vérité universelle du marxisme-léninisme à la pratique concrète de la révolution dans leur pays et par là-même considérablement enrichir cette doctrine, qui a su tirer le bilan de leurs expériences et les orienter dans la voie de la révolution de démocratie nouvelle, de la révolution et de l'édification socialistes, de la lutte contre l'impérialisme, le révisionnisme moderne et toutes les réactions. L'autre problème est celui de la direction en général, des chefs, héros, dirigeants révolutionnaires. Les marxistes-léninistes n'ont jamais été contre cela, mais bien les anarchistes. La question est de savoir de quel dirigeant, chef ou héros il s'agit, de savoir s'il s'agit d'un type de direction bourgeois ou prolétarien, c'est-à-dire quel type de rapport ces dirigeants, chefs ou héros entretiennent avec les masses : dans un cas il y a domination, oppression, coupure, dans l'autre exaltation, protection, systématisation de leurs initiatives révolutionnaires. Un dirigeant prolétarien est l'élève des masses en même temps que leur maître, il a pour fonction de concentrer leurs idées justes et de les renvoyer sous forme de directives et de mots d'ordre révolutionnaires. La contradiction entre dirigeants et masses, avant-garde (Parti) et masses, dirigeants et base au sein même du Parti, si le type de rapport qui les unit est prolétarien, au sens où je viens de le dire, n'est absolument pas *antagoniste*. C'est justement très net dans le film qu'on vient de voir : le rôle du Parti et du Président Mao y sont constamment mis en rapport (et d'abord par le

poème de Mao lui-même qui scande son déroulement) avec le pouvoir créateur des masses, de ces « six cents millions de héros ». On ne peut parler, en toute rigueur, de « culte de la personnalité » que dans la mesure où il s'agit d'un dirigeant qui plane, coupé des masses, voué à leur adoration mystique. En ce sens, et si elle signifie bien vénération passive d'un chef par les masses considérées comme *instruments dociles* (j'emploie volontairement cette notion liou-chao-chiste, largement critiquée pendant la Grande Révolution culturelle prolétarienne), cette notion ne s'applique pas au film, à ce qu'il reflète, et où il s'agit, pour le Parti communiste, de mobiliser largement les masses populaires pour qu'elles prennent *elles-mêmes* en main, sur la base de leurs propres besoins et de leurs capacités, la solution d'un problème médical, la lutte contre ce véritable fléau qu'était la bilharziose.

Plus généralement, on peut constater que la mise au poste de commandement de la politique dans le domaine médical s'effectue de manière totalement non dogmatique. Pas d'intervention politique mécanique dans le domaine médical, au détriment des critères scientifiques, pas de mots d'ordre ni de directives élaborées en haut lieu, qu'il s'agirait pour les masses d'appliquer docilement, sans possibilité aucune d'initiative, d'invention, de création ni d'expérimentation. Sur tous ces points, on pourra revenir plus en détail au cours du débat.

CdC. — Une question qu'on peut poser est celle de la lutte entre les deux lignes dans le domaine médical. Le film marque bien les pratiques positives correspondant à la ligne révolutionnaire, mais n'explicite peut-être pas suffisamment ce contre quoi elle a dû lutter avant de l'emporter, à savoir la ligne révisionniste dans le domaine médical et sanitaire. Peut-être un camarade peut-il intervenir pour expliquer quelles étaient les positions liouchaochistes sur ces plans...

St. — Oui. Premièrement, il est évident et, de notre point de vue cela peut être un élément descriptif, ici, dans le cadre de la projection de ce film à Avignon, que les éléments révisionnistes ne sont pas clairement marqués dans *En renvoyant le Dieu de la Peste.* Alors, je vais quand même répondre que c'est un film destiné aux masses chinoises et que les masses chinoises, dans leur vie quotidienne, ont vécu la lutte contre le révisionnisme, que les paysans pauvres et moyen-pauvres à qui on montre ce film comprennent tout de suite, parce qu'ils les ont vécues dans leur pratique, ce que sont les positions révisionnistes ; alors il n'est pas obligatoire d'exposer en détail dans le film ce qu'était la ligne révisionniste en matière sanitaire. Au contraire, il est beaucoup plus stimulant de marquer de façon claire ce qu'est la ligne révolutionnaire.

Qu'est-ce que c'était, la ligne liouchaochiste dans la médecine ? Deux exemples : c'était d'abord la théorie, que les camarades chinois ont démontrée totalement erronée, « des hôpitaux dignes de ce nom ». Qu'est-ce que ça veut dire ? Ça veut dire qu'on centralisait, sous formes de grands hôpitaux, ultra-modernes, à la manière occidentale, autour des grandes villes, des complexes sanitaires très avancés, et qu'on privilégiait par conséquent les grandes villes au détriment des campagnes. Il y avait donc, à cause de cela, un très grave inconvénient dans la lutte contre la bilharziose, puisque cette maladie était pratiquement absente dans les grandes villes, elle se développait seulement dans les campagnes ; d'où le frein permanent dans la lutte contre la bilharziose que constituait cette théorie « des hôpitaux dignes de ce nom ». A quoi la ligne révolutionnaire, au contraire, a substitué des hôpitaux que je ne dirai pas de fortune, mais il y a un peu de cela, c'est-à-dire des dispensaires qui neuf fois sur dix ont été construits par les masses elles-mêmes avec les

moyens dont elles disposaient, suivant le principe « compter sur ses propres forces ». Ce qui a permis de développer un très grand nombre de ces dispensaires dans les campagnes chinoises, où l'on pouvait donner les premiers soins, traiter la maladie dans tous ses aspects, excepté aux stades les plus graves, mais il était alors très facile de transporter les malades dans les hôpitaux datant de la domination de Liou Chao-chi. C'est un exemple très frappant.

Corollairement à cet aspect, il y a la question de la formation des médecins, des spécialistes. Evidemment, en Chine, on formait des spécialistes. Mais où allaient-ils ? Dans les grandes villes. Donc, sur le plan des maladies graves comme la bilharziose, les spécialistes se trouvaient en ville, et dans les campagnes les soins manquaient absolument. Comment la ligne révolutionnaire a-t-elle résolu le problème ? Elle a fait deux choses : formé d'abord des « médecins aux pieds nus », c'est-à-dire des médecins à formation accélérée, dotés des connaissances minima, qui sont allés, eux, directement dans les campagnes, se rééduquer auprès des masses, servir le peuple. Autre exemple de l'intervention de la ligne révolutionnaire, donc : la décentralisation complète de la médecine. Mais, par ailleurs, le Parti et le personnel médical, en allant au sein des masses, en se décentralisant, ne se contentaient pas de soigner les masses, mais remplissaient aussi un rôle d'éducation, d'éducation idéologique, théorique, et puis aussi de formation pratique de nouveaux « médecins aux pieds nus ». Attitude de classe qui était absolument antagoniste à la ligne liouchaochiste.

CdC. — Un autre point important est l'attitude à l'égard de la médecine traditionnelle chinoise...

St. — Oui. La ligne révisionniste de Liou Chao-chi défendait unilatéralement la médecine occidentale, les théories américaines en matière de médecine et de chirurgie — il y avait un primat de la médecine sur la chirurgie... Le film montre et explique que la ligne révolutionnaire a allié la chirurgie à la médecine proprement dite, ainsi que les pratiques médicales modernes avec les pratiques médicales anciennes. « Que l'étranger serve le national ; que l'ancien serve le nouveau » : ce principe a été appliqué avec un grand succès. Il ne faut pas oublier que la médecine traditionnelle chinoise était quelque chose de très familier aux masses : s'allier avec elle c'était permettre aux masses de prendre en main leur propre santé.

St. — Pour aller plus loin, je crois qu'on pourrait interroger le type de film auquel nous avons affaire : c'est un film *médical*. Il faudrait voir en quoi ce film s'articule, s'écarte des ou s'oppose aux modèles occidentaux du film médical. Voir quels sont les aspects qui dominent dans les films médicaux occidentaux — et dans ce film. Voir comment la mise au poste de commandement de la politique prolétarienne transforme le film jusque dans sa ligne formelle. En France, il y a plusieurs types de films dits médicaux ou scientifiques : il y a le type ultra-techniciste, destiné à un public très restreint de spécialistes ; et puis il y a, plus massivement diffusé, le film dit de vulgarisation, où en général — puisque les développements scientifiques sont censés passer au-dessus de la tête des masses — l'aspect dominant est *l'esthétisme*; la valorisation esthétisante de performances techniques abstraites : cf. des films comme *Corps profond* de Lalou et Barrère, etc. Je crois que le fait que, dans *En renvoyant le Dieu de la Peste,* la politique soit mise au poste de commandement oppose radicalement la perspective et la structure de ce film à ceux que je viens d'évoquer.

CdC. — A cet égard, il ne faut pas oublier le titre du film : *En renvoyant le Dieu de la Peste* qui inscrit — comme le film lui-même — le rapport de la maladie à l'état de choses ancien, à l'Ancien régime : la très grande extension de la bilharziose était liée à l'existence sociale de ceux qui en étaient les principales victimes (les paysans pauvres et moyen-pauvres), et la lutte contre la maladie est liée, elle, à la transformation révolutionnaire de cette existence sociale, c'est-à-dire à la modification des rapports de production et à la prise en main par les masses de leur destin. Chasser le Dieu de la Peste, c'est ce que fait aussi le film : à savoir chasser l'idéologie religieuse, la terreur superstitieuse qui s'attachait à la maladie sous l'Ancien régime, alors que les masses opprimées n'avaient évidemment aucun moyen non seulement de lutter efficacement contre la maladie, mais même de la comprendre, d'en connaître traditionnellement les causes. Le film fournit une explication scientifique de la bilharziose, il explique les causes et le cycle de la maladie, non pas, comme on l'a dit à propos des films médicaux occidentaux, à l'intention d'un petit public de spécialistes, mais à l'intention des larges masses. Et ce qui est chassé, dans *le Dieu de la Peste,* c'est la peste elle-même, sans doute, mais c'est aussi le Dieu : c'est-à-dire la conception mythique, mystifiée, superstitieuse qui s'attachait à une maladie impossible à vaincre sous l'Ancien régime, à cause de l'ordre social féodal et capitaliste, dont la ligne révisionniste de Liou Chao-chi et consorts est la plus récente expression sous la dictature du prolétariat. Ligne révisionniste qui est vaincue, donc, en même temps qu'est vaincue la maladie. Cela démarque radicalement *En renvoyant le Dieu de la Peste* d'un film médical occidental classique.

Sp. 2. — Ce qui vient d'être dit me paraît une analyse complètement fausse d'une situation. Je ne crois pas que la bilharziose soit une conséquence directe de la société précédente, car on peut supposer que dans le développement du capitalisme chinois, il serait arrivé un moment où les nécessités économiques auraient imposé de lutter contre cette maladie.

Sp. 3. — Je voudrais préciser ce qui vient d'être dit. Bien sûr, les conditions de développement de la bilharziose étaient facilitées par le féodalisme et le capitalisme bureaucratique. Mais il n'est pas exclu que pour des raisons de type productif, extorsion de plus-value, recherche du profit, etc., une lutte conséquente aurait pu être menée contre cette maladie à un stade développé du capitalisme. Le film dénonce bien les conditions de manque d'hygiène à l'époque du système féodal, conditions qui facilitaient le développement de la maladie, et il montre bien de quelle manière l'action de masse révolutionnaire a corrigé cette situation. Mais je ne pense pas qu'il faille dire : la bilharziose est une maladie du système féodal... D'un autre côté, je ferai au film deux critiques : la première, c'est de concevoir la femme exclusivement du point de vue de la fécondité ; la seconde, c'est d'envisager la lutte contre la bilharziose du point de vue du rendement du travail.

St. — Je vais répondre sur les points que tu as soulevés, en m'appuyant sur le texte du film. Premièrement, tu dis que l'homme est seul pensé comme travailleur, la femme comme fécondité. Ce n'est pas vrai. Au début du film, on a un travelling dans un hôpital où l'on voit un enfant. Commentaire : « Contractée jeune (la bilharziose) contrarie la croissance,». Ensuite, on a un plan de femme : « Chez les femmes, elle compromet la fécondité ». Indication de troubles physiologiques dominants chez l'enfant, puis chez la femme, ce qui ne signifie pas pour autant que l'enfant n'est voué qu'à grandir et la femme à enfanter. Dans le film même, plus tard, la femme n'est pas du tout envisagée du seul point de vue de la fécondité, à plusieurs reprises on la montre accomplissant les mêmes travaux que les hommes. Ce n'est pas

« l'homme » qui est considéré comme travailleur, ce sont les Chinois, les masses chinoises.

D'autre part, tu as critiqué le fait que la bilharziose, la lutte contre cette maladie, était envisagée du point de vue du travail, du point de vue de la production. La lutte pour la production, dans un pays en train d'édifier le socialisme, c'est tout à fait différent de la production en système capitaliste, c'est quelque chose d'important, de vital pour les masses travailleuses qui constituent l'immense majorité de la population, c'est, avec la lutte de classes et l'expérimentation scientifique, un des trois mouvements *révolutionnaires*. Ce n'est pas une lutte pour augmenter les profits capitalistes, ou pour préparer prétendûment les « conditions d'un passage pacifique au socialisme », comme la présentent les révisionnistes.

En ce qui concerne enfin la citation à propos de l'ancienne société, je vais la lire in extenso, comme ça chacun l'aura à l'esprit : « L'abominable ancienne société portait en elle les conditions sociales responsables de l'extension de la bilharziose. L'impérialisme, le féodalisme et le capitalisme bureaucratique pressuraient les travailleurs jusqu'à leur dernière goutte de sang et de sueur, ils leur suçaient la mœlle des os, les travailleurs étant réduits à l'état de bête de somme, oppressés par la pauvreté et la maladie... » Je rappelle que ce film est fait à partir d'un poème de Mao Tsétoung qui a été écrit quand ? En juillet 58, et à quelle occasion ? Au moment où la bilharziose avait disparu du district du Yukiang. Cela veut dire qu'à partir du moment où le pouvoir a été pris en Chine par le prolétariat, à partir de ce moment-là, on a commencé à lutter sporadiquement contre la bilharziose ; et en 58, on était parvenu à l'éliminer complètement d'un district ; c'était donc tout à fait restreint. Mais c'était quand même un résultat positif, et Mao Tsétoung a lancé le mot d'ordre selon lequel il fallait lutter totalement, radicalement, dans tout le sud de la Chine, contre cette maladie. C'est très peu de temps après que s'est manifestée la contradiction révisionniste, et que la lutte pour l'*extension* de la lutte contre la bilharziose a été une lutte contre le révisionnisme. Ce n'est donc pas simplement l'Etat socialiste qui, une fois mis en place, a résolu le problème.

CdC. — Je voudrais revenir un moment sur le problème de savoir si le capitalisme développé aurait ou non envisagé une lutte de cette envergure contre la maladie. Il est bien évident que pour des raisons économiques (exigences de main-d'œuvre, besoins grandissants en force de travail à consommer, nécessité d'exploiter et d'opprimer des masses travailleuses de plus en plus larges, et de plus en plus intensément), l'impérialisme a pu avoir *intérêt* à éliminer des maladies, dans les colonies par exemple, où elles faisaient des ravages dans une population dominée. Mais, en plus de la différence fondamentale qu'il y a entre des mesures sanitaires prises pour perpétuer les privilèges d'une classe d'exploiteurs et des mesures prises pour améliorer les conditions d'existence de masses travaillant à l'édification du socialisme (c'est-à-dire du régime visant à libérer de toute forme d'exploitation et d'oppression), il y a celle entre deux conceptions de la science. D'un côté, une science et des techniques dont le développement est commandé par les exigences du mode de production capitaliste, coupées du peuple, incorporées au capital, perçues par les travailleurs comme le privilège de quelques-uns, et selon l'expression de Marx, comme « puissances étrangères » ; de l'autre côté, un mode socialiste de développement des connaissances scientifiques et techniques, n'apparaissant plus aux masses comme secret réservé, et la possiblité pour elles d'expérimenter, d'innover, d'inventer. Un camarade a dit tout à l'heure que la lutte ne portait pas seulement contre la peste, mais aussi contre le dieu. Je crois que c'est très juste. Peut-être l'impérialisme peut-il avoir intérêt, dans certains cas, à lutter contre la peste, mais ce qui reste est le dieu, le dieu de la

science, de la technique, du savoir ou en l'occurrence de la médecine. Dans les films qu'on connaît sur la mise en pratique de mesures sanitaires de masses dans les colonies, ex-colonies ou néo-colonies, on voit des populations entières soumises aux soins médicaux, en aveugles, sans qu'on leur ait donné à aucun moment la possibilité même de saisir dans son ensemble le processus sanitaire dont il s'agit. La différence avec le film qu'on vient de voir ici est éclatante, et c'est, fondamentalement, une différence politique.

Sp 3. — Je voudrais revenir à la critique formulée tout à l'heure. Si c'est un film, comme on l'a dit, didactique, je trouve que l'explication de la lutte entre les deux lignes est très insuffisante.

Sp 4. — Je ne suis pas d'accord. Il a déjà été répondu sur ce point tout à l'heure. Le but principal du film est la lutte contre la maladie ! Il s'agit de populariser, de propager la connaissance rationnelle de la bilharziose. C'est un film médical, et ce qu'il faut souligner, c'est la place de la politique dans un film médical.

Sp 5. — Pour ma part, je trouve ce film remarquable, c'est un remarquable manuel d'éducation politique et une leçon de matérialisme dialectique, en tant qu'il montre bien la connexion entre les trois niveaux de lutte : lutte des classes, lutte pour la production et expérimentation scientifique. Expérimentation scientifique : « renvoyer » le dieu de la peste comme entité biologique, explication et popularisation dans les masses du cycle de la maladie. Lutte pour la production : les séquences où l'on nous montre par exemple comment le fumier épuré a un rendement supérieur... Lutte de classes : la lutte contre la maladie est pensée comme guerre révolutionnaire.

CdC. — Encore une fois à propos de la lutte entre les deux lignes, puisqu'il y a des divergences. Le problème qu'il faut poser est celui de l'Ancien et du Nouveau, de leur lutte. Le révisionnisme se confond avec ce qui veut perpétuer ou restaurer l'ordre ancien de choses, s'opposer à l'avénement du nouveau. Si l'on prend un film comme *Le Canal du Drapeau rouge* par exemple, on constate qu'au bout d'un moment, ce contre quoi on lutte, ce qu'on essaie de connaître, d'analyser, de dompter — la montagne —, c'est en quelque sorte la métaphore des forces de réaction s'opposant à cette connaissance, à cette analyse et à cette victoire. La montagne, c'est ce qu'il s'agit de vaincre, mais c'est aussi, en quelque sorte, le révisionnisme qui dit : « Vous ne vaincrez pas cette montagne. » Il faudrait étudier comment, dans certains films chinois, ce type de métaphore opère, particulièrement dans celui qu'on vient de voir. Dans le texte de Mao « Comment Yukong déplaça les montagnes », on saisit très bien cet aspect contradictoire : les montagnes sont des montagnes réelles, mais elles sont aussi le féodalisme et l'impérialisme.

Sp 3. — Je suis d'accord, mais la question qui se pose, c'est celle de savoir si ces glissements sont dialectiques, ou bien s'il s'agit d'analogies arbitrairement parachutées dans le film. Auquel cas le pouvoir didactique du film serait faible, et pour comprendre les événements auxquels il se réfère, on serait obligé de se reporter à des écrits, à des témoignages... Je ne dis pas qu'il ne faut pas le faire, mais ce n'est pas du tout évident, et tout me confirme que dans *Le Canal du Drapeau rouge*, c'est la même chose : assimilation artificielle (du moins à mes yeux) entre l'obstacle, la montagne, et l'obstacle (la ligne révisionniste de Liou Chao-chi).

CdC. — Un camarade a rappelé tout à l'heure qu'il s'agissait de films faits pour les masses chinoises. Cela ne veut pas dire qu'ils soient illisibles ou

inutiles pour notre pratique militante, ici, en France. Mais ce qui peut nous apparaître comme métaphorique, ou pas assez développé, il ne faut pas oublier que ce sont des réalités très concrètes auxquelles les masses chinoises ont été confrontées, qu'elles connaissent bien et que par conséquent elles comprennent immédiatement. L'objet principal de *En renvoyant le Dieu de la peste* est, je le dis encore, de populariser la lutte contre la maladie, d'élever le niveau de connaissance du peuple sur elle et sur les moyens de la combattre, non pas dans l'abstrait, mais concrètement, et toujours dans l'optique de la transformation révolutionnaire des rapports de production. Peut-être cela apparaît-il à certains comme très schématique, comme assimilation abusive, cela a été dit, mais c'est pourtant comme ça : le révisionnisme, c'est ce qui revient à priver les masses d'initiative révolutionnaire, à freiner les trois grands mouvements révolutionnaires, etc.

St 3. — Un autre aspect qui me gêne est précisément celui concernant le rôle créateur des masses. L'aspect organisationnel, les réunions de Comités de Parti sont trop effacés. On a un peu l'impression de voir des scientifiques apportant la bonne parole aux masses...

CdC. — Je ne suis pas d'accord. Il ne faudrait pas revendiquer un empirisme, ou un apriorisme radical qui ferait qu'on verrait les masses trouver elles-mêmes, toutes seules et à partir de rien, les moyens de connaître et de vaincre la maladie. Il y a des connaissances scientifiques qui sont des produits de l'expérience historique, il y a le riche patrimoine de la médecine traditionnelle chinoise qui est très familier aux masses, et la médecine occidentale qu'il n'est pas question de liquider totalement, mais de combiner avec la première. Il y a un enseignement scientifique à donner, nécessairement, mais cela n'est pas une « bonne parole ». Je ne crois pas du tout par exemple que la dissection publique du lapin, l'explication rationnelle, scientifique du cycle de la maladie, ait un rapport quelconque avec le fait de prodiguer une « bonne parole » aux masses, ensuite manipulées. C'est une position ultra-gauchiste que de refuser absolument tout rôle aux « maîtres », l'important est qu'ils apprennent également des masses, et qu'ils aident les masses à produire, elles aussi, ce type de maîtres. A partir de directives politiques générales, issues elles-mêmes d'exigences rencontrées dans la pratique (« axer le travail sanitaire sur les campagnes », etc.), à partir de connaissances scientifiques fondées, les masses inventent, expérimentent sur place, sur la base de leur propre pratique, les méthodes de résolution, en particulier concernant les causes externes de la maladie : prophylaxie, prévention... Il est inimaginable par exemple que la méthode qui consiste à creuser des doubles fossés ait été élaborée en « haut lieu » et imposée aux masses. Elles ne pouvaient l'inventer que sur la base de leurs propres conditions d'existence et de travail, de la connaissance géographique de la région, du climat, etc.

Sp 2. — Par rapport à la conception de la recherche scientifique en Chine, et de la lutte contre la maladie, en l'occurrence la bilharziose : on nous montre comment prévenir la maladie en détruisant les petites limnées, et on nous montre comment on soigne les malades à l'aide de la médecine traditionnelle (de la cueillette des plantes à la fabrication chimique de médicaments) et la médecine moderne. Il me semble qu'il y a une question qui se pose : on détruit les limnées sans chercher, apparemment, à vacciner contre la maladie. C'est-à-dire qu'on détruit ces bestioles, mais n'avaient-elles pas une fonction dans l'équilibre naturel, dans le milieu écologique où elles vivaient ?

St. — Sur ces deux points, seul celui de la vaccination peut recevoir une

réponse scientifique. A propos des limnées on ne peut que présumer. Le premier point d'abord : la bilharziose n'est pas une maladie à virus, ou à bactérie, mais une parasitose cutanée, une schistosomiase. Dans le cas de telles maladies, la vaccination préventive n'est pas possible. En ce qui concerne les limnées et leur destruction, on peut penser que si elle avait dû entraîner des effets négatifs dans l'ordre de l'équilibre naturel, de la production, etc., la question de la destruction massive aurait été posée, surtout quand on connaît l'attention que portent les Chinois aux principes de qualité, quantité, rapidité, mais également d'économie. Dans la mesure où les limnées sont des animaux secondaires dans la chaîne du développement de la nature, elles ne semblent pas pouvoir avoir d'effets positifs suffisants pour contrebalancer leur nocivité avérée dans le cycle de la bilharziose. Dans la mesure aussi où c'était le maillon faible du cycle de la maladie, les détruire semble le moyen le plus économique pour vaincre la bilharziose.

Les **Cahiers du Cinéma** sont en vente régulièrement entre autres dans les librairies suivantes :

PARIS 5e
La Joie de Lire, 40, rue Saint-Séverin.

PARIS 5e
Librairie « La Commune », 28, rue Geoffroy-Saint-Hilaire.

PARIS 5e
Librairie du Haut-Pas, 7, rue des Ursulines.

PARIS 5e
Lire-Elire, 16, rue de Santeuil.

PARIS 6e
« Le Minotaure », 2, rue des Beaux-Arts.

PARIS 6e
La Hune, 170, boulevard Saint-Germain.

PARIS 6e
Le Coupe-papier, 19, rue de l'Odéon.

PARIS 8e
Contacts, 24, rue du Colisée.

PARIS 17e
Volume 31, 31, avenue Mac-Mahon.

DIJON
Librairie de l'Université, 17, rue de la Liberté.

GRENOBLE
Les Yeux Fertiles, 7, rue de la République.

GRENOBLE
Librairie de l'Université, 2, square des Postes.

MARSEILLE 1er
Lire, 16, rue Sainte.

MARSEILLE 4e
La Touriale, 211, boulevard de la Libération.

MONTPELLIER
La Découverte, 18, rue de l'Université.

NANTES
Librairie 71, 29, rue Jean-Jaurès.

RENNES
Les Nourritures Terrestres, 19, rue Hoche.

TOURS
Librairie Franco-Anglaise, 22, rue du Commerce.

Les images, ça se regarde aussi avec les oreilles !



Voilà pourquoi le film Eastman Ektachrome R. Print 7389 16 mm vous apporte maintenant la qualité-son en plus de la qualité-image.

De temps en temps, il faut savoir se remettre en question.

Le film Eastman Ektachrome R. Print 7389 n'avait pas de son optique.

Et maintenant, le film Eastman Ektachrome R. Print 7389 a un bon son optique.

Maintenant, le système de films Ektachrome E.F. possède un film de tirage avec son optique.

Il est homogène.

Une remise en question intéressante, non ?

Kodak-Pathé - Division «Cinéma et Télévision»
8 et 14 rue Villiot - 75580 PARIS CEDEX 12 - Tél. 346 12-40





La TABLE DES MATIERES des numéros 160 à 199 (novembre 1964 à mars 1968) des CAHIERS DU CINEMA est sortie des presses.

Elle comprend 84 pages sous couverture cartonnée, au format de la revue (21 x 27 cm), et comporte les rubriques suivantes : Auteurs - Metteurs en scène - Cinéastes divers - Cinémas nationaux - Textes sur la théorie et l'histoire du cinéma - Technique et économie - Télévision - Livres de cinéma - Revues de cinéma - La critique de cinéma - Festivals - Filmographies et biofilmographies - Index des films.

Elle est en vente dès maintenant au prix de 19,50 francs.

Nos abonnés continuent à bénéficier du prix spécial de 16 francs (joindre la dernière étiquette d'expédition).

(A découper ou à recopier et à nous renvoyer.)

Veuillez me faire parvenir .... exemplaire(s) de la Table des matières nº 160 à 199.

Je vous règle ci-joint au prix de .... francs franco, par ....

Nom ....Prénom ....

Adresse ....

Edité par les éditions de l'Etoile - S.A.R.L. au capital de 20 000 F - R.C. Seine 57 B 18 373 - Dépôt à la date de parution
Commission paritaire nº 22 354
Imprimé par P.P.I., 51, avenue Jean-Lolive, 93-Bagnolet - Le directeur de la publication : Jacques Doniol-Valcroze
PRINTED IN FRANCE

Nos derniers numéros :

234-235 (décembre-février)

Politique et
lutte idéologique de classes : Intervention 1
P. Bonitzer : Hors-champ
C. Metz : Ponctuation et démarcation
J.-L. Comolli : Technique et Idéologie (5)
S. Daney et J.-P. Oudart : Le Nom-de-l'Auteur
S.M. Eisenstein : Dickens, Griffith et nous (fin)
« Intolérance » (description plan par plan, fin)

236-237 (mars-avril 1972)

« A armes égales » :
l'idéologie politique bourgeoise à la télévision
Joris Ivens et Marceline Loridan :
La Révolution dans les studios en Chine
Politique et lutte idéologique de classes : Intervention 2
Jean-Louis Schefer : Sur le « Déluge universel » d'Uccello
Pascal Bonitzer et Serge Daney : L'écran du fantasme
Jean-Pierre Oudart : Le hors-champ de l'auteur

238-239 (mai-juin)

Luttes de classes sur
le front cinématographique en France
" Coup pour coup " " Tout va bien "
" Groupe Dziga-Vertov ", 1 " Luttes en Italie "
Le film historique : " Les Camisards "
P. Baudry : Figuratif, matériel, excrémentiel
P. Kané : " Sylvia Scarlett "

240 (juillet-août)

Le " Groupe Dziga-Vertov ", 2
" Vent d'Est " " Pravda "
La critique et " Tout va bien "
Les aventures de l'Idée, 1 (" Intolérance ")

241 (septembre-octobre)

Intervention à Avignon : "Cinéma et luttes de classe".
Jean-Louis Comolli : Quelle parole ? (Technique et idéologie, 6)
Pascal Kané : Sur deux films "progressistes",
(L'Affaire Mattei, La Classe ouvrière va au Paradis.)
Pierre Baudry : Les aventures de l'Idée *(*Sur *Intolerance, 2)*
D. Huillet et J. M. Straub : *Leçons d'histoire* (scénario d'après
"Les Affaires de M. Jules César" de Bertolt Brecht)